

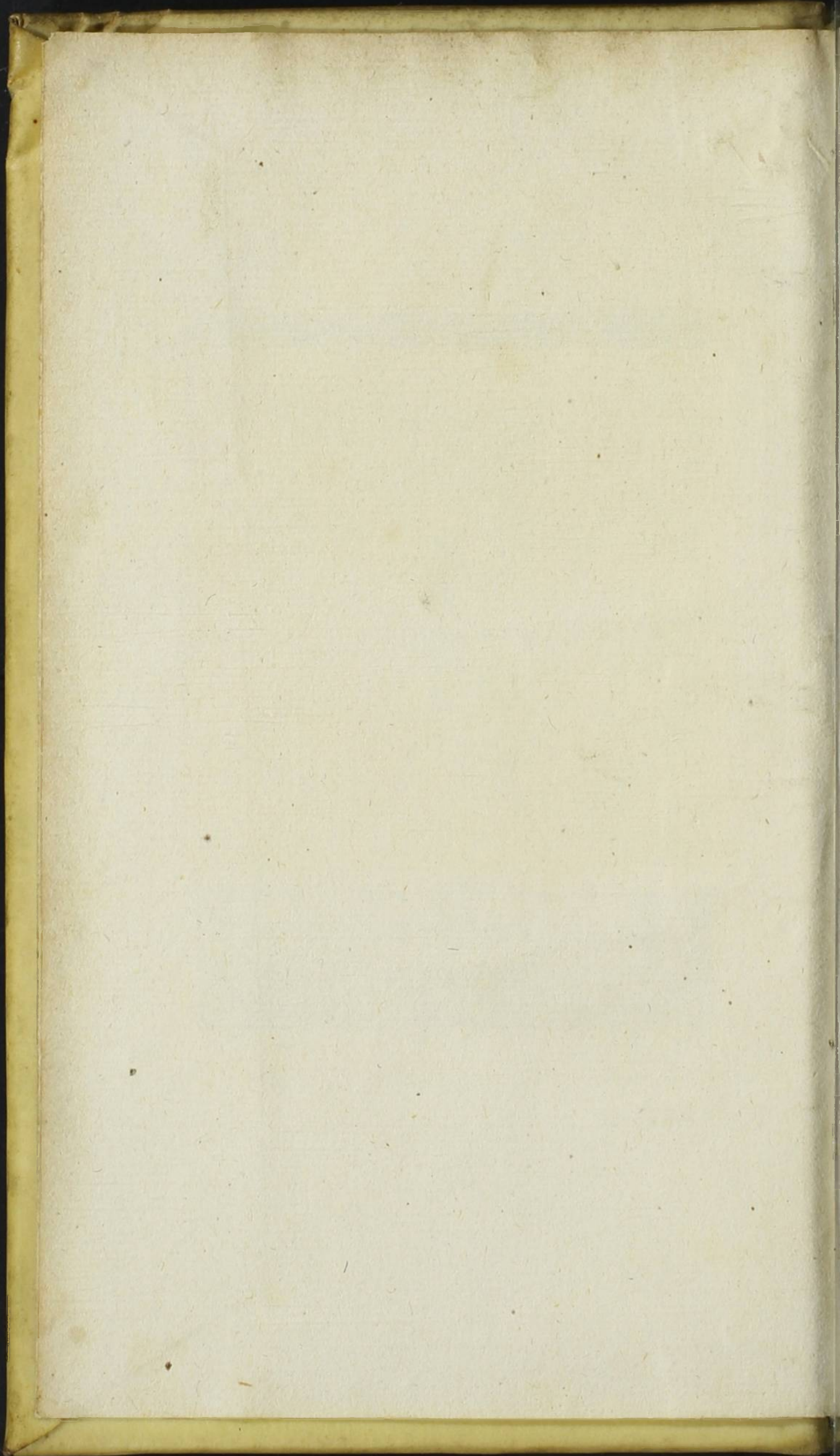


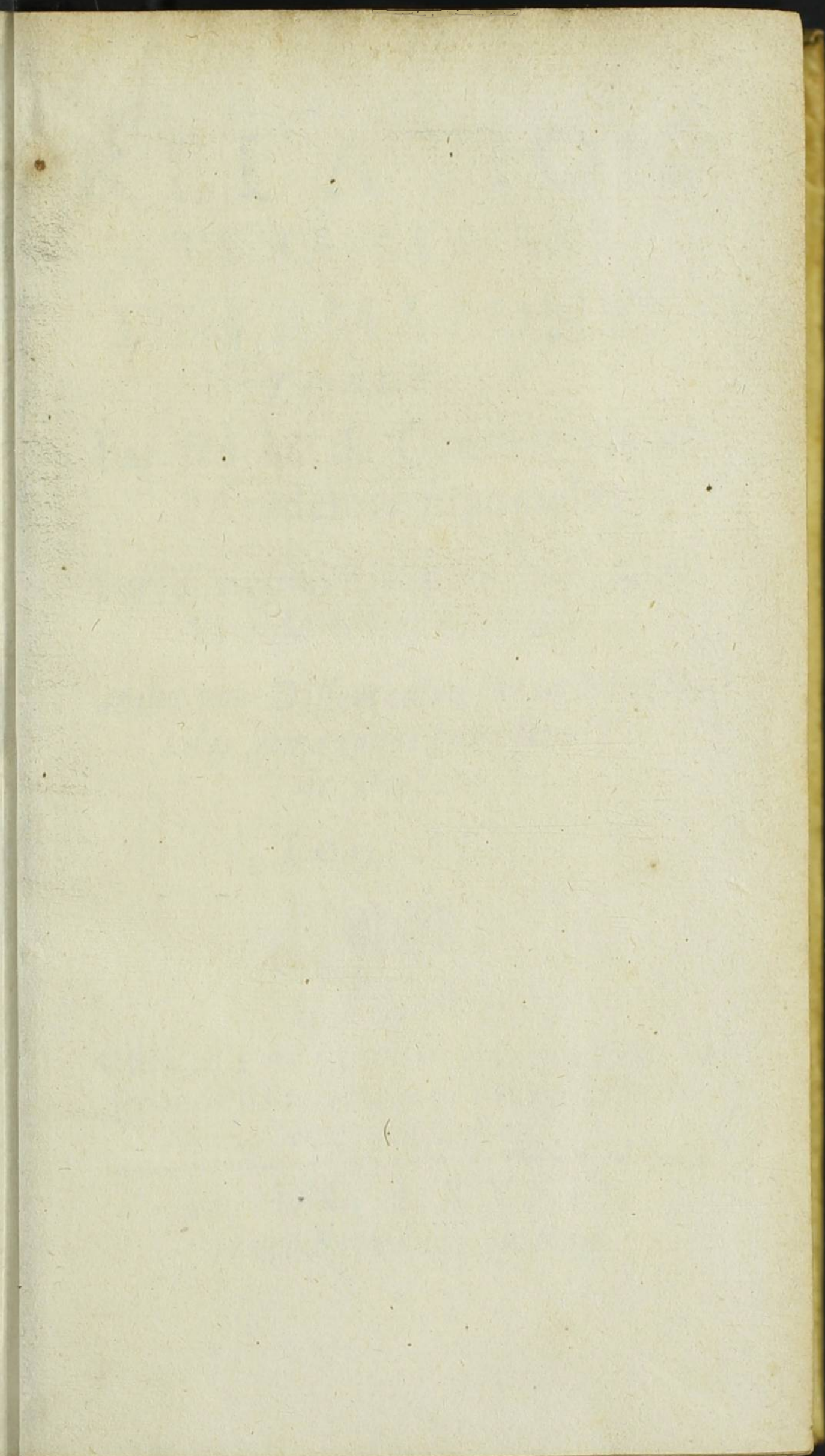
le ne fay rien
sans

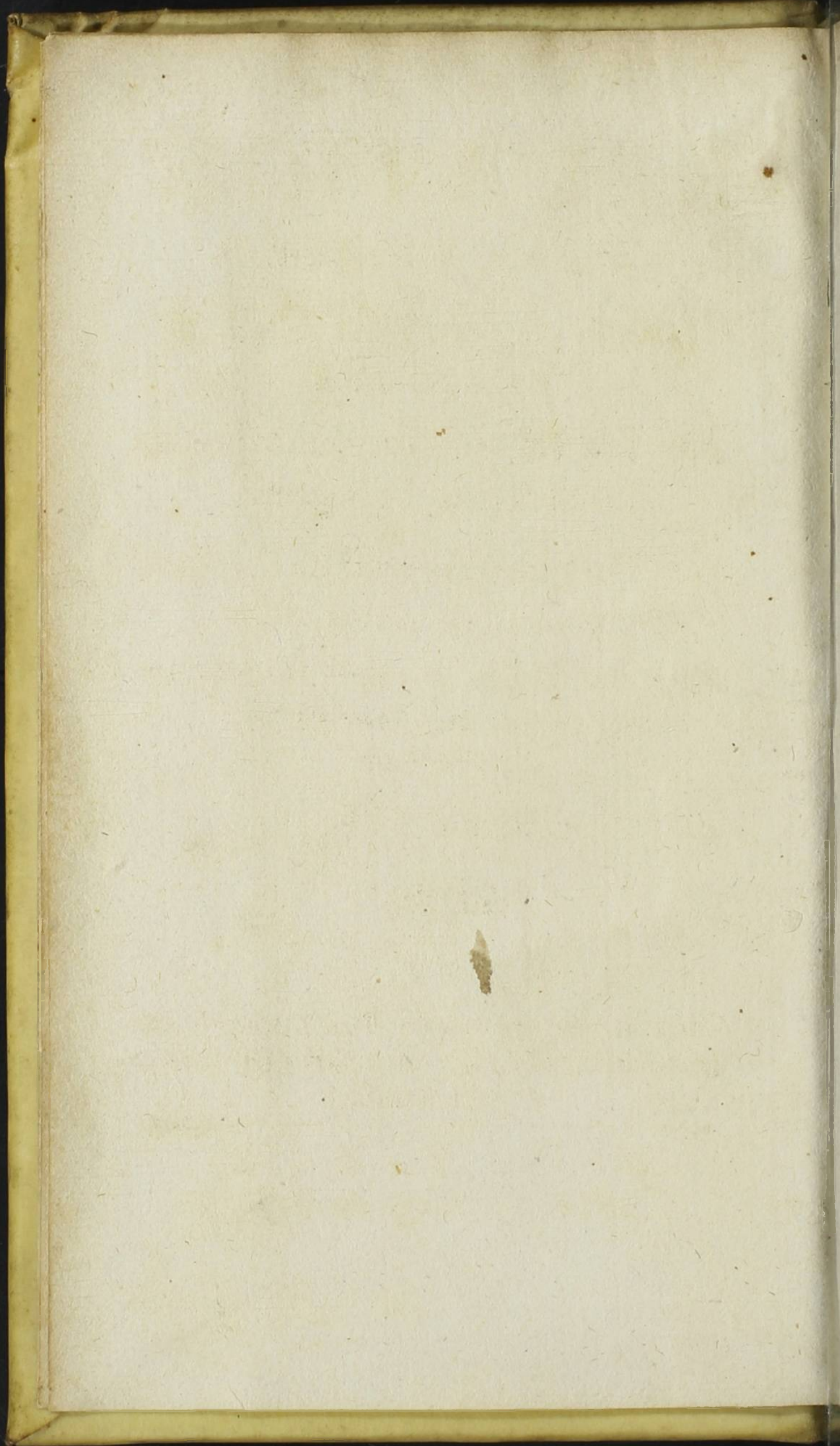
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin







RELATION
DE LA RIVIERE
DES AMAZONES
TRADVITE

Par feu M^r de Gomberville de
l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Chri-
stophe d'Acuña Jesuite.

*Avec une Dissertation sur la Riviere
des Amazones pour servir
de Preface.*

TOME III.



A PARIS,

Chez la Veuve LOUIS BILLAINE, au
second Pillier de la grand'Sale du Palais,
au grand Cesar.

M. DC. LXXVII.

Avec Privilege du Roy.

R E L A T I O N

D E L A R I V I E R E

D E S A M A X O N N E S

T R A D U I T E

Par feu M. de Genetville de

L'Academie Françoise.

Sont Originals Eslognez en P. Ch. de

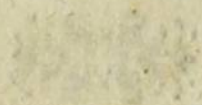
Royale d'Académie de France.

Avec une Dissertation sur les Amaxons

de l'Academie de France.

de l'Academie.

T O M E I I I .



A P A R I S

Chez la Veuve Lottin, Palais National, au

second Piliere de la grande Salle du Palais

en grand Cabinet.

M. D. C. L. X. X. I. I .

chez l'Imprimeur de la Roy.



RELATION
DE LA GRANDE
RIVIERE
DES AMAZONES
dans le nouveau monde.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLIV.

*Les principales embouchures de la Riviere des Amazones dans la Mer, & les principales Rivie.
II. Part. A*

*res du Perou, qui entrent
dans la Riviere des
Amazones.*

JUSQUES icy j'ay traité en general de ce qui regarde cette noble & fameuse Riviere des Amazones, il est raisonnable que j'entre dans un plus grand détail, & que je parle en particulier de ses sources & de ses entrées; je feray connoistre les ports; je marqueray distinctemēt toutes les rivieres qui l'entretiennent dans sa prodigieuse grandeur; je penetreray mesme jusques dans les ter-

DES AMAZONES. 3

res qu'elle arrouse ; j'observeray ses hauteurs , & les inclinations particulieres de tant de Nations qu'elle nourrit ; je ne laisseray rien digne d'estre sçeu , parce que j'en suis témoin oculaire , & qu'ayant esté envoyé par un des grands Roys de la Chrétienté , exprés pour faire des remarques tres-exactes de toutes les choses qui sont sur cette Riviere , je puis rendre compte peut-estre mieux que pas un autre , de ce que je me suis chargé de faire. Je ne diray rien de la principale embouchure de nostre Riviere en l'Ocean vers le côté de Para , car

elle est connuë il y a long-temps de tous ceux qui navigent en ce nouveau monde; on sçait qu'elle est sous la Ligne aux derniers confins du Brezil: Je ne parleray point aussi de l'embouchure de nostre Riviere, par laquelle le Tyran Lopez d'Aguyre vint aborder à l'Isle de la Trinité, parce que je ne l'ay pas veuë, & que ceux qui y ont esté m'ont dit que l'on n'entre pas droit dans la Riviere des Amazones par cette embouchure, qui est l'embouchure d'une autre riviere qui a communication avec la Riviere des Amazones, par plusieurs bras, qui de distance en dis-

DES AMAZONES. 5

tance s'étendent loin d'elle, & viennent se rendre à la Mer avec cette autre riviere. Ma seule intention est de montrer & de faire entendre aux Habitans des pais conquis du Perou les entrées qu'ils ont chez eux pour passer à la Riviere des Amazones, ou pour mieux dire les rivieres de chaque Province qui viennent se rendre dans nostre grande Riviere: J'ay déjà dit qu'en descendant sur ses eaux nous avons vû au Sud & au Nord ses rivages ouverts par un nombre d'autres rivieres ou fleuves: c'est donc une necessité à ceux qui s'embarqueroient sur ces rivieres de

LA RIVIERE

se rendre dans la nôtre ; mais parce que l'on ne sçait pas certainement de quelles Provinces elles tirent leur origine, de quelles Villes leurs sources sont voisines, on sçait encore moins dans ces lieux où elles naissent si elles donnent entrée dans nostre Riviere, c'est pourquoy je veux lever ces doutes, & traiter de quelques huit que j'ay reconnus, & dont il n'y a personne qui aye hanté ces Provinces qui ne confirme mon rapport ; il y en a trois qui viennent du côté de nostre Riviere, & qui descendent devers le nouveau Royaume de Grenade ; du côté du Sud nous

DES AMAZONES. 7

en vîmes quatre autres , &
il y en a une autre qui cou-
lant sous la ligne Equino-
xiale vient se rendre dans
nostre Riviere.



CHAPITRE XLV.

*Des Rivieres de Caqueta,
Putumayo, & Agarie,
qui viennent du nou-
veau Royaume de Gre-
nade entrer dans la Ri-
viere des Amazones du
côté du Nord.*

LA premiere entrée qui
se trouve découverte
pour venir tomber dans cet-
te Mer d'eau douce du cô-
té qui regarde le nouveau
Royaume de Grenade, est par
la Province de Micoa dans

le Gouvernement de Popayan, en suivant le courant de la grande Riviere Caqueta dans laquelle toutes les autres qui descendent du côté de sainte Foy, de Bogota, de Jimanas, & du Cagnan, viennent se rendre comme pour reconnoître leur Maîtresse & leur Dame. Cette riviere est fort fameuse dans le païs pour le grand nombre d'Indiens qui habitent sur ses bords: elle a quantité de bras qui s'étendent dans des Provinces les plus éloignées de ce fleuve, & qui revenant se joindre au corps d'où ils sont partis, font une grande multitude d'Isles qui sont toutes ha-

bitées d'une infinité de Barbares. Cette riviere prend toujours son cours par le rumb de celle des Amazones, l'accompagnant toujours quoy que de fort loin, & luy envoyant de distances en distances des bras d'eau, qui sont assez forts pour être pris chacun pour des rivieres entieres; enfin se recueillant tout en soy-mesme à la hauteur de quatre degrez, il se rend dans nostre grande Riviere: c'est par celuy de ses bras qui est le plus proche de la Province de los Aguas à teste plate que l'on doit prendre sa route pour descendre dans nostre grande Riviere, parce qu'il y a des

DES AMAZONES. II

bras qui tendent plus vers le Nord , & ceux qui seront assez imprudents pour s'embarquer sur ces bras-là, tomberont assurément dans la fortune qui arriva au Capitaine Fernand Perez de Quesada : Il estoit party avec trois cens hommes s'estant embarqué sur la Cacquetta , & s'estant laissé emporter du côté de sainte Foy, il arriva dans la Province de Algodonal , d'où il fut forcé de se retirer avec bien plus de haste , que n'avoit esté celle qui l'avoit emporté en y entrant , quoy qu'il fust si bien accompagné & si fort de gens.

La seconde entrée la plus

remarquable que nous pouvons trouver du côté du Nord est par la ville de Pasto , qui est encore du Gouvernement de Popayan. De cette Ville il faut traverser les montagnes voisines, qui se nomment les Cordelieres , laquelle traverse est assez incommode à faire à cause des mauvais & difficiles chemins qu'il y a , dont il en faut faire une partie à pied , & le reste se peut faire à cheval ; & on arrive en suite à la riviere Putumayo , sur laquelle s'embarquant pour venir à val , l'on est mené dans la fameuse Riviere des Amazones à la hauteur de deux degrez &

demy , & à trois cens trente lieuës au deffous du port de Napa. Ce mesme chemin qui conduit à la riviere Putumayo , conduit pareillement à la riviere Agarie , parce qu'en sortant des montagnes , il n'y a qu'à tourner du côté de la ville de Succombios , & l'on rencontre près de cette Ville la riviere d'Agarie , qui est nommée autrement la riviere d'or : il n'y a qu'à suivre ses eaux pour entrer dans nostre Riviere , & l'entrée est presque sous la ligne au commencement de la Province des Indiens aux longs cheveux , à quatre - vingt dix lieuës au deffous du port

de Napo, & c'est la troisié-
me entrée qui est découper-
te pour venir du côté du
Nord dans nostre Riviere
des Amazones.



CHAPITRE XLVI.

*De la riviere de la Coca,
& de celle de Pagamino,
qui entrent dans la Ri-
viere des Amazones du
côté du Sud.*

D E S S O U S la ligne il y a une autre riviere par laquelle on peut descendre dans nostre grande Riviere des Amazones; elle passe au travers de la Province de Los Quixos, & c'est la plus proche de la ville de Quito commençant à la ville de les

Cofanes , ou elle prend le nom de Coca , & depuis lequel lieu elle ramasse tant d'eau qu'on peut dire qu'elle fait le principal canal de celles qui composent cette grande Mer d'eau douce. La navigation de cette riviere est tres-mauvaise & tres-fâcheuse pour les grands courants d'eau qui regnent tout du long , jusqu'au lieu où elle se rencontre avec la riviere de Napo , mais celle cy & les autres qui donnent l'entrée de nostre grande Riviere de l'autre côté de la ligne tirant au Sud , sont bien plus aisées à naviger. La premiere de celles là encore que ce ne soit pas la plus
plus

plus commode , & la plus douce est la riviere de Pagamino , qui est à trois journées du chemin par terre de la ville d'Avila qui est encore du Gouvernement de Los Quixos. Ce fut dans cette riviere où l'armée Portugaise entra & prit port dans l'étenduë de la Justice de Quito. Cette riviere entre dans nostre grande Riviere au dessous de la riviere de Coca & celle de Napo , à l'endroit qui est nommé la jonction des rivieres , à vingt-cinq lieuës au dessous du port de Napo. Nous trouvâmes au retour des Portugais un meilleur chemin pour joindre leur armée , que celuy

qu'ils avoient rencontré en venant en ce païs où ils passerent, c'est que nous fûmes de Quito droit à la ville d'Archidoüa qui est encore du Gouvernement des Quixos & de la Justice de Quito, d'où en une seule journée de chemin que nous fîmes à pied pour estre dans l'Hyver, c'est à dire dans le temps des pluyes, & qui se peut faire à cheval dans toute autre saison; nous arrivames au port de la riviere de Napo. Cette riviere est grande & riche, & tous les Habitans des ports voisins du Gouvernement de Quito la tiennent comme la depositaire de leurs tresors, re-

Cueillant toutes les années sur ces rives tout l'or dont ils ont besoin pour faire les dépenses de leurs ménages. Cette riviere est abondante encore en poisson , & ses campagnes voisines sont couvertes de gibier ; le terroir en est fort bon & à peu de frais ; il rend aux Laboureurs des quantitez prodigieuses de toutes sortes de grains : c'est le grand & le meilleur chemin qu'il y a à prendre pour venir de la Province de Quito à la Riviere des Amazones ; il y a bien plus de commodité & bien moins de peine que par tous les autres chemins , neanmoins j'ay ouy dire par de-là qu'il y a-

voit auprès du bourg d'Am-
batte , qui est à dix lieuës de
Quito sur le chemin de la
riviere Bamba , une autre
riviere qui vient se rendre
dans la Riviere des Amazo-
nes , & qu'il n'y a qu'un
faut qui est causé par les cou-
rants d'eau qui en rompent
la navigation ; cette voye
est bien commode pour ve-
nir tomber dans nostre grand
fleuve à soixante & dix-sept
lieuës plus bas que le port de
Napo , par le moyen dequoy
l'on traverse toute la Pro-
vince des Quixos.



CHAPITRE XLVII.

*Des fleuves de Curaray,
& de Maragnon.*

LA septième voye pour se rendre à la Riviere des Amazones se prend du côté de la Province des Macas, qui est encore du Gouvernement & de la Justice de Quito; des montagnes de cette Province on voit descendre un grand fleuve appelé Curaray, en suivant son cours l'on vient tomber dans une grande riviere à la hauteur de deux degrez, & à

cent cinquante lieuës au dessous du port de Napo , toute cette étenduë de pais est bien peuplée de Nations toutes differentes.

La huitième & la dernière entrée dans nostre grande Riviere est du côté de saint Jacques , des montagnes dans la Province de los Maguas la plus puissante de toutes celles qui rendent tribut à celle des Amazones, elle arrouse tout ce grand pais si éloigné d'elle sous le nom de Maragnon , mais dans son embouchure & quelques lieuës plus haut elle porte celui de Jumburagna. Cette riviere entre dans celle des Amazones à quatre de-

grez de hauteur, & à plus de trois cens lieuës au deffus de son embouchure, elle a tant de profondeur & a des courants d'eau si impetueux que la navigation en est fâcheuse & donne de la crainte; mais les connoiffances assurées que nous avons du grand nombre d'Indiens idolatres & barbares qui habitent ces grands païs qu'elle arrouse font des difficultez que surmontent aisément ceux qui font animez du zele de la gloire de Dieu, & du salut des ames. C'est pour l'essay d'une si haute entreprise qu'au commencement de l'année mil six cens trente-huit, deux de nos Religieux entrerent

par la Province des Maguas en queſte de ces grands païs, & j'ay receu d'eux quantité de Lettres dans lesquelles ils ne finiſſent jamais ſur la grandeur de ce fleuve, & ſur les innōbrables Provinces dont tous les jours on leur donne des connoiſſances certaines : Cette riviere de Maragnon ſe joint avec celle des Amazones, à deux cens trente lieuës au deſſous du port de Napo.



CHAPITRE XLVIII.

De la riviere de Napo.

CETTE riviere de Napo que j'ay tant de fois nommée, prend sa source au pied d'un grand desert que l'on appelle Autizana, qui est à dix huit lieuës de Quito; & c'est une chose admirable que quoy que ce lieu soit si près de la ligne équinoxiale, il est neanmoins comme beaucoup d'autres plaines qui sont sur ces hautes montagnes Cordelieres toujourns couvert de neige, qui servent à temperer l'ex-

II. Part.

C

cessive chaleur qui est sous la Zone Torride , & qui devroit rendre toutes ces terres inhabitables , comme l'a dit saint Augustin , cependant elles sont par le moyen de ce rafraichissement perpetuel les plus temperées & les plus calmes de tout ce qui a esté découvert depuis le siecle de ce grand Saint. Cette riviere de Napo depuis sa source fait son cours entre de grand rochers qui l'empeschent d'estre navigable jusqu'à ce qu'elle aye touché cet endroit qui est appellé le port de Napo , où les Vezinos ou habitans d'Archidoïa ont leurs ménageries

& leurs jardins ; il devient là plus doux & moins rapide , & souffre sur ses eaux les petits Canoos des Indiens qui servent à en faire le trafic ; néanmoins elle se sent encore cinq ou six lieuës plus bas que ce port, de la fougueuse impetuosité , mais tout à coup elle devient calme & douce , & demeure telle jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la riviere de la Coca , ce qui fait une distance de plus de vingt-cinq lieuës , durant lesquelles elle a bon fond & grand repos , & offre aux plus grands vaisseaux un passage tres-seur. La jonction qu'elle fait avec la riviere de la Coca

se nomme la Jonta de los Rios, la jonction des rivieres; & l'on tient qu'en cet endroit François d'Oreillane estant arrivé avec les siens, fit faire le Brigantin avec lequel il vogua & reconnut toute la Riviere des Amazones.



CHAPITRE XLIX.

Du bourg d'Anose qui est une habitation du Capitaine Jean de Palacios, avec qui estoient les deux Freres-Lais qui descendirent à Para en se sauvant.

A Quarante . sept lieues plus bas que la jonction de ces Rivieres, on trouve du côté du Sud le bourg d'Anose , qui est une peuplade ou une habitation qui fut faite par le Capitaine Jean

de Palacios , qui fut (comme j'ay déjà dit) tué par les Habitans du pais : à dix-huit lieües plus bas que le bourg du côté du Nord on rencontre la riviere Agarico qui entre dans l'Amazone ; cette riviere est assez en reputation non seulement pour son air qui n'est pas sain , mais encore pour la quantité d'or que l'on tire de ses sables , d'où elle a tiré encore le nom du fleuve d'or depuis cent ans : A son embouchure d'un côté & d'autre de la Riviere des Amazones , commence la grande Province des Chevelus , qui s'étend du côté du Nord plus de cent quatre-vingts lieües , & qui re-

çoit toujours des eaux de la grande Riviere des Amazones, qui leur fait de grands & profonds lacs. Les premieres connoissances que l'on eut de ce pais donnerent d'ardents desirs aux Habitans de Quito d'en faire la conqueste à cause du grand nombre d'Indiens dont cette Province est peuplée; & de fait on a commencé à diverses fois à faire travailler à cette entreprise, mais toujours en vain, témoin la derniere qui a si mal reüssi, où le Capitaine Jean de Palacios fut tué, comme nous avons déjà dit.

CHAPITRE L.

*De l'endroit où le General
Texeira laissa son armée
de Portugais.*

CE fut dans cette Province des Chevelus à l'embouchure de la riviere qui porte leur nom , & qui entre dans l'Amazone vingt lieuës au deffous de la riviere Agarie , que par l'ordre du General Texeira quarante Portugais de son armée avec plus de trois cens Indiens amis de ceux qu'il avoit amenez avec luy , de-

meurerent de pied ferme l'espace de onze mois : Du commencement ils ne trouverent dans les Habitans du pais que toutes sortes de bon accueil , & en payant ils tiroient d'eux toutes les choses qui leur estoient necessaires , mais cela ne dura pas long temps ; c'estoit avoir trop de confiance pour des hommes qui se sentoient coupables de la mort du Capitaine Espagnol , & comme cela venoit de leur part ils voyoient bien que son sang répandu crioit vengeance contre eux ; c'est pourquoi apprehendāt qu'on ne voulūt châtier leur audace à la moindre occasion ils

se mutinerent, & après avoir tué trois de nos Indiens ils prirent les armes pour défendre leurs vies & leurs terres. Les Portugais ne s'oublirent pas en cette occasion, ils coururent à la vengeance, & comme ils sont d'humeur à ne souffrir jamais les injures, ny laisser prendre de semblables libertez aux Indiens, ils prirent les armes, & avec ce grand courage dont ils sont renommez, ils furent à leurs ennemis, & les poufferent de telle sorte, que n'ayant perdu que fort peu des leurs ils tuerent plusieurs Indiens, & en prirent prisonniers plus de soixante & dix; les uns

moururent dans leurs prisons les autres s'en sauverent , de sorte qu'en fort peu de temps il n'en demeura pas un. Ces Portugais ne trouverent pas leur compte en leur victoire, car ils furent reduits à une telle extremité qu'ils se voyoient obligez de perir ou d'aller l'épée à la main arracher des vivres des mains de leurs ennemis. Pour cela ils resolurent de faire des courses sur leurs terres , & de gré ou de force se tirer de leur misere ; les uns alloient à la guerre & les autres gardoient le camp : mais les uns comme les autres ne laisserent pas avec toute leur bravoure de recevoir de fre-

quentes & fortes insultes de leurs ennemis , qui ne perdoient pas une occasion de leur donner toutes les alarmes , & leur faire tout le mal qu'ils pouvoient principalement sur la riviere où ils surprirent beaucoup de leurs vaisseaux, dont ils pillerent les uns & mirent les autres en pieces ; ce ne fut pas néanmoins le plus grand dommage qu'ils firent à nos gens , ils dresserent des embuscades à nos Indiens , & couperent la gorge à tous ceux qui tomberent entre leurs mains ; Il est vray que pour un qu'ils tuerent , les Portugais en firent perir plus de six : mais ce châ-

timent n'estoit rien à comparaison de ceux que les Portugais ont accoustumé de faire souffrir aux Indiens pour de semblables revoltes. Ces Peuples ont esté ainsi nommez Chevelus par les Espagnols qui les virent les premiers, parce que par toute cette Province-là les hommes comme les femmes portent les cheveux longs jusqu'aux genoux; leurs armes sont des dards, leurs habitations sont des cases faites de branches de Palmiers fort proprement & fort curieusement. Les vivres sont les mesmes que ceux de tous les autres Indiens de l'Amazonne; ils ont continuelle-

ment la guerre avec leurs voisins. A la teste de cette Province des Chevelus du côté du Sud, de l'autre côté de la Riviere des Amazones ils ont pour voisins les Avixiras, Yurusnies, Zaparas, & Yquitos qui sont d'un côté enfermez de la riviere de Curaray, & de l'autre de nostre grande Riviere, en laquelle l'autre se rend à quatre lieuës au dessous de la Province des Chevelus à deux degrez presque de hauteur: Quatre vingts lievës au dessous de Curaray du mesme côté du Sud on voit entrer dans nostre grande Riviere la fameuse Rumburagua, que j'ay déjà dit

descendre de la Province des Maynas sous le nom de Maragnon ; elle est tellement impetueuse & violente qu'elle se conserve ses eaux toutes jointes , elle pousse son cours ordinaire plusieurs lieuës avant dans la Riviere des Amazones sans se mesler avec elle , ce qui fait qu'elle s'étend plus d'une lieuë de largeur dans son embouchure ; & enfin elle reconnoist sa superiorité , & luy payant non seulement le tribut ordinaire que les autres luy rendent , mais encore un autre bien plus considerable de plusieurs fortes de poissons , qui ne se con-

noissent point dans la Riviere des Amazones, que depuis l'embouchure de cette riviere.



CHAPITRE LI.

*De la Province de Cosai-
quas , de leurs mœurs ,
& de leur coûtume.*

S O I X A N T E lieuës au
deffous de la riviere de
Jumburagua commence la
Province de los Aguas , qui
est la plus fertile & la plus
spacieuse Province de tou-
tes celles que nous recon-
nûmes le long de cette gran-
de Riviere des Amazones.
Les Espagnols l'appellent
vulgairement Omaguas par
une corruption de son nom

propre , & pour le faire répondre à la situation de leurs demeures , parce que ce mot Aguas veut dire en leur langue dehors. Cette Province a plus de deux cent lieuës de long , & est si peuplée que les villages se suivent de près à près , & à peine est-on sorti d'un qu'on en découvre un autre : La largeur de ce pais est apparemment de peu d'étendueë , parce qu'elle n'est pas plus grande que celle de nostre Riviere , & que les habitations de ces Peuples sont dans toutes les Isles qui sont sur cette longueur , & en tres grand nombre , & parmi lesquelles il y en a de tres spacieuses , & en faisant

reflexion qu'elles sont toutes ou peuplées ou cultivées au moins pour la nourriture des Habitans , on pourra juger de la quantité des Indiens qui sont dans une étendue de país de deux cens lieuës de longueur. Cette Nation est la plus raisonnable & la mieux policée de toutes celles qu'il y a en toute la Riviere ; ce bien leur est venu de ceux qui sont descendus depuis peu parmi eux du país des Quixos , où après avoir longtemps eü paix avec les Espagnols , & ensuite lassés de souffrir les mauvais traitemens qu'ils en recevoient , ils monterent dans leurs Ca-

noos, se laisserent aller au cours de la Riviere jusqu'à ce qu'ils en rencontrèrent d'autres de leur Nation, sur la force & la puissance desquels s'appuyant ils s'arrêterent avec eux. Les derniers venus introduisirent parmy les autres quelque chose de ce qu'ils avoient vû pratiquer aux Espagnols, & leur apprirent à vivre d'une maniere plus civile & plus poliee: Ils estoient tous vétus tant les hommes que les femmes dans toute la biensceance possible, leurs habits sont faits de cotton, dont ils en recueillent une prodigieuse quantité; & ils font non seulement des étoffes pour

DES AMAZONES. 43

ce qu'il leur en faut, mais encore bien d'autres dont ils trafiquent avec leurs voisins, qui sont amoureux avec raison de la beauté des ouvrages dont ils enjolivent leurs étoffes; ils en font des toilles fort claires, qui non seulement sont tissuës de fils de différentes couleurs, mais qui demeurent peintes par la tiffure avec tant d'adresse, qu'on ne peut distinguer les fils différents les uns des autres. Ils sont si soumis & si obeïssants à leurs principaux Caciques, que ces hommes qu'ils regardent comme leurs Princes n'ont besoin que d'une parole pour faire exécuter tout ce qu'ils leur

commandent.

Toute cette Nation est depuis si long-temps accoutumée à s'applatir la teste, qu'aussi tost que leurs enfans sont nés ils la leur mettent entre deux presses, forçant la nature d'une telle sorte avec une petite planche qui leur tient sur le front, & une autre beaucoup plus grande qu'ils mettent derriere la teste, & qui leur sert comme de berceau, & tout le reste du corps de l'enfant nouveau né est comme enfermé dans ce bois; ils le couchent sur le dos, & cette planche estant bien attachée à celle qui est sur le front, ils rendent la teste

aussi platte que la main ; de sorte que la teste ne se pou-
vāt étendre que d'une oreille
à l'autre se défigure extrême-
ment par ce violent artifice.

Les Aguas ont perpetuel-
lement la guerre avec les
Nations étrangères de l'un
& de l'autre bord de nostre
Riviere : Du côté du Sud
ils ont entre autres ennemis
les Curinas qui sont en si
grand nombre , que non seu-
lement du côté de la Rivie-
re ils se deffendent fort bien
de la multitude innombra-
ble des Aguas , mais encore
de mesme temps ils souâtien-
nent la guerre & les efforts
des autres Nations qui vien-
nent de bien avant dans la

terre leur faire une guerre mortelle ; du côté du Nord les Aguas ont pour ennemis les Zœunas , qui selon les rapports que j'en ay ne sont pas moindres en nombre , ny moins fiers que les Cunnas, & la preuve est qu'ils soutiennent la guerre contre un grand nombre d'ennemis qui leur viennent bien avant dedans les terres.



CHAPITRE LII.

De l'amour que ces Peuples ont pour les esclaves qu'ils font en guerre; & de la calomnie qu'on leur a fait de dire qu'ils les mangeoient.

CEs Aguas font esclaves tous les prisonniers qu'ils font en guerre, & s'en servent à tout; néanmoins ils les traittent avec tant d'amour & d'amitié, qu'ils les font manger avec eux, & c'est la chose du

II. Part.

E

monde qui les fâche davantage que de leur proposer d'en vendre, comme nous en eûmes l'expérience en plusieurs rencontres : Nous arrivâmes à un bourg de ces Indiens, ils nous receurent non seulement avec toutes les marques de paix & d'amitié, mais encore avec toutes celles par lesquelles on peut témoigner une grande feste & une grande réjouissance, ils nous offrirent tout ce qu'ils avoient en leur puissance pour nostre nourriture, sans nous en demander aucun paiement ; nous en usâmes ainsi de nostre part comme nous devions, nous achetâmes de leurs toi-

les de cotton peintes , & ils nous les donnerent de bonne volonté , on leur demanda des Canoos à vendre , & on peut dire que ce sont leurs chevaux les plus vistes pour aller , & à l'instant ils en estoient tous d'accord ; mais quand on leur parla d'esclaves , & qu'on les pressa de nous en vendre , ce fut pour eux un discours d'incivilité & d'inhumanité ; l'un nous faisoit entendre qu'il ne vouloit plus estre nostre confrere , l'autre en témoigna de l'affliction ; d'un côté on se mit en devoir de nous les cacher , de l'autre de les sauver de nos mains ; enfin ils

nous donnerent toutes les marques qu'ils estimoient mieux leurs seuls esclaves que tout le reste de leur bien, & qu'ils ne feroient pas tant de cas de se deffaire de tout ce qu'ils possedoient, comme ils en feroient de se deffaire de leurs esclaves : Cela estant c'est une malice des Portugais d'avoir publié que la raison pour laquelle les Aguas ne veulent pas vendre leurs esclaves, & qu'ils les engraisent & les conservent pour les manger dans leurs festins, mais ils ont inventé cette calomnie pour colorer les cruautéz qu'ils exercent sur ces pauvres innocens : Je

diray qu'au moins pour le regard de la Nation des Aguas, j'ay verifié le contraire par le témoignage de deux Indiens natifs de Para, qui estant montez avec les Portugais jusqu'à Quito, s'enfuirent dès qu'ils y furent arrivez, & qui étant tombez entre les mains de ces Peuples, furent faits esclaves & demeurèrent huit mois avec eux; ils m'assurèrent qu'ils avoient esté à la guerre avec eux, & qu'en tout ce temps ils ne leur avoient point vû manger les ennemis qu'ils avoient pris & fait esclaves; qu'il estoit bien vray que quand ils avoient pris quelques uns de

leurs ennemis qui eussent la reputation d'estre vaillans & considerables, ils les tuoient en leurs Festes & en leurs Assemblées, par la seule crainte qu'ils avoient que s'ils les laissoient vivre ils leur pourroient porter de grands dommages, qu'ils ne les mangeoient pas aussi après les avoir tuez, mais qu'après leur avoir coupé la teste qu'ils pendoient en leurs cases comme en trophée, ils rouloient le corps dans la riviere.

Je ne desavouë pas qu'il n'y aye quelques Caribes en ces quartiers-là qui n'ont point d'horreur de manger leurs ennemis, mais cela leur

est tout particulier , & ne se pratique point parmy les autres Indiens : Ce que je souhaite fort de bien persuader , c'est que jamais dans toutes les boucheries publiques de cette Nation on n'a vendu de chair humaine , comme le publient les Portugais , qui sous le pretexte de vanger de telles cruantez en commettent de plus grandes sans comparaison , puisque par leurs inhumanitez brutales ils osent faire esclaves ceux qui sont nés libres & independents.



CHAPITRE LIII.

*Du grand froid qui se fait
en Juin , Juillet , &
en Aoust en ces quartiers
qui sont sous la ligne , &
la raison.*

A P R E S avoir descendu
environ cent lieuës ,
plus ou moins dans le païs
des Aguas , & estre arrivez
bien à la moitié de cette
grande & vaste Province ,
nous abordâmes à un bourg
de cette Nation , où nous
fûmes obligez de séjourner
trois jours ; nous y souffrî-

mes un si grand froid que nous qui estions nés & nourris dans la plus froide Province d'Espagne, fûmes contraints de nous vêtir davantage. Ce changement si prompt de temperature me surprit, & me donna la curiosité d'en sçavoir la cause des gens du pais, ils me dirent que ce n'estoit point une chose extraordinaire dans leurs quartiers, que toutes les années durant trois lunes, c'est ainsi qu'ils content, & vouloient dire trois mois, ils sentoient ce mesme froid; ces trois mois sont ceux de Juin, Juillet & Aoust: mais je ne demeuray pas satisfait de leur réponse,

& voulus avoir une parfaite connoissance & plus solide de la cause d'un froid si pénétrant, je trouvoy que c'étoit un grand desert de montagnes qui estoit situé bien avant dans les terres du côté du Sud, par lequel passent durant tous ces trois mois les vents qui soufflent; de sorte que portant avec eux la froideur de l'air que la neige cause dans ces grands deserts de montagnes qui en sont couverts, ils causent dans les terres voisines des effets si surprenants sous la Zone Torride: Cela estant je ne doute point que cette situation ne soit capable de faire rapporter à la terre du bon

froment , & de tous les autres grains & fruits que nous avons vû venir dans le terroir de Quito , qui est tout de mesme situé sous la ligne ou à peu près , & qui est rendu tres propre & tres-fertil pour toute sorte de grains & de fruits ; par cela seulement l'on y respire un air rafraîchy par les vents qui passent sur les montagnes couvertes de neiges.



CHAPITRE LIV.

*De la riviere de Putumayo
qui vient du nouveau
Royaume de Grenade; &
de la riviere d'Yotau qui
vient des environs de la
ville de Cusco.*

SEIZE lieuës plus bas que
ces habitations où nous
souffrîmes tant de froid,
nous rencontrâmes du côté
du Nord la grande riviere
de Putumayo, qui est si fa-
meuse dans le Gouverne-
ment de Popayan du nou-
veau Royaume de Grenade.

Cette riviere est extreme-
ment grande & large , par-
ce qu'avant que d'entrer
dans la Riviere des Amazo-
mes elle en reçoit trente au-
tres fort considerables ; les
Habitans des quartiers de son
embouchure l'appellent Iza,
elle descend des montagnes
de Pasto dans le Royaume
de Grenade ; l'on trouve
force or dans son sable &
gravier , & il nous fut assuré
que ses bords sont extreme-
ment peuplez ; de sorte qu'u-
ne troupe de Soldats Es-
pagnols estant descendus sur
cette riviere trouverent tant
d'ennemis qu'ils furent con-
traints de se retirer avec
perte.

Les noms de ceux qui habitent sur ses bords sont les Yurimas, Guaraicas, Parianas Zyas, Ahyves, Cuvos, & les plus proches de la source habitent l'un & l'autre bord de la riviere, comme ceux qui en sont les Seigneurs & les Maistres, & sont appelez Omaguas, que les Aguas des Isles appellent les vrayz Omaguas.

Cinquante lieuës au deffous de cette embouchure de Putumayo, nous reconnûmes à l'autre bord celle d'une autre grande & belle riviere qui tire son origine des environs de Cusco, & vient entrer dans celle des Amazones à trois degrez & de-

my de hauteur ; les gens du pais l'appellent Yofau , & est estimée par dessus toutes les autres à cause de ses richesses , & à cause du grand nombre de Peuples qu'elle nourrit : En voicy les noms, les Tepanas, Gavains, Ozuanas, Morvas, Naunas, Conomamas, Mariavas, & les Omaguas, qui sont les derniers Peuples qui habitent cette riviere en venant au Perou , & qui par consequent sont les plus proches voisins des Espagnols de ce côté-là. L'on tient que cette Nation est tres-riche en or, parce qu'ils portent de grandes plaques d'or penduës à leurs oreilles & à leurs

narines, & si je ne me trompe, je croy que ces Indiens sont ceux que j'ay lû dans l'Histoire du Tiran Lopez d'Aguirre, où fut envoyé Pedro Dorsua par le Vice-Roy du Perou pour découvrir le país à cause de la grande reputation qu'ils avoient d'estre les plus opulents Peuples de l'Amérique; mais Pedro d'Orsua manqua sa route, & au lieu de prendre la riviere d'Yataou il se mit sur un bras d'une autre riviere qui entre dans l'Amazonne quelques lieuës plus bas que l'autre; de sorte qu'étant descëdu jusqu'à la Riviere des Amazones, il se trouva si au dessous de ces Peuples

ples qu'il alloit découvrir, qu'il trouva de l'impossibilité à remonter jusqu'à eux, non seulement à cause de l'impetuosité des courants où il apprehendoit de se hasarder, mais encore à cause du mécontētement que tous les Soldats témoignoient pour une entreprise si penible. Cette riviere d'Yotau est abondante en poisson, & ses rivages en toutes sortes de gibier & d'oyseaux de chasse; & d'ailleurs elle est fort aisée à naviger pour avoir bon fonds & un courant fort doux, à ce que j'en ay pû apprendre par ceux qui habitent sur ses bords.

CHAPITRE LV.

*De la derniere habitation
des Peuples nommez les
Aguas , qui occupent
cinquante quatre lieuës
de long de cette riviere ;
& de la riviere d'Yur-
va qui vient du côté de
Cusco.*

SUIVANT le cours de
nostre Riviere nous des-
cendîmes quelques quatorze
lieuës , & nous arrivâmes à
la derniere habitation de la
longue Province des Aguas ,

qui est un bourg tres peuplé, & où ils tiennent une forte garnison, comme estant la principale forteresse qu'ils ayent de ce côté-là pour resister aux irruptions de leurs ennemis, en l'espace de plus de cinquante - quatre lieuës le long de cette riviere. Ils sont tous seuls les Maistres de ses rivages, & ainsi leurs ennemis n'y possèdent pas un pouce de terre; mais aussi ils sont si peu étendus sur la largeur, que des bords de la riviere on voit leurs hameaux les plus avancez en terre ferme. Ils ont mil petites rivieres qui entrent dans l'Amazone, & qui leur servent à aller chercher dans

le païs ce dont ils ont be-
soin ; du côté du Nord ils
ont pour ennemis les Curis
& les Quirabas , du côté du
Sud ils ont les Cachiguaras
& les Jucuris. Nous ne pû-
mes pas voir ces Nations
parce que nos ordres ne nous
permettoient pas d'entrer si
avant dans le païs , mais nous
découvriâmes l'embouchure
d'une riviere que nous pou-
vons appeller avec raison la
riviere de Cusco , parce que
selon une relation que j'ay
vûë du voyage de François
Oreillane , cette riviere est
Nord & Sud de la ville de
Cusco ; elle entre dans nô-
tre Riviere des Amazones à
cinq degrez de hauteur Me-

ridionnelle, & à vingt quatre lieuës de ce dernier grand village des Aguas. Les gens du pais l'appellent Yurna; le pais est fort peuplé, & du côté de main droite en entrant dans cette riviere contre le cours de l'eau, sont les mesmes Peuples que j'ay déjà dit qui habitoient les rives du fleuve Yotau, lesquels s'étendant des rives de l'un à celle de l'autre, demeurent entre ces deux rivieres comme dans une Isle; & si je ne me trompe, ce fut par cette dernière riviere que Pedro d'Orsua descendit du Perou dans la Riviere des Amazones.

CHAPITRE LVI.

De la Nation des Curuzicaris qui tient quatre-vingt lieuës de long de cette riviere; de leur propriété dans leur ménage, & de leur habileté à faire toutes sortes d'ustancilles & potterie de terre.

UINGT huit lieuës plus bas que la riviere Yvona du mesme côté du Sud, commance la grande & puissante Nation des Curazicaris dans un país tout couvert

de montagnes & de precipices. Cette Nation habite la seule rive de nostre grande Amazone du côté du Sud, & en occupe plus de quatre vingt lieuës de long : c'est un si grand Peuple que leurs habitations sont faites près les unes des autres, & à peine pouvions nous faire quatre heures de chemin que nous n'en rencontrâmes de nouvelles, & par fois nous avons trouvé tels hameaux que nous ne pouvions pas passer en une demy journée ; nous trouvâmes quantité de ces villages sans y voir une seule ame, tout le monde s'en estoit fuy sous les fausses nouvel-

les qui leur furent données que nous mettions tout à feu & sang, & que le moindre mal pour eux estoit d'estre tous faits esclaves, la plûpart s'estoient retirez dans les montagnes; mais en verité encore que ces Peuples soient les plus timides de tous ceux de nostre Riviere, & les plus grands fuyards, neanmoins nous vîmes dans toutes leurs maisons des marques d'un grand ménage & d'une extreme propreté, parce que nous trouvâmes quantité de vivres dont ils avoient leurs provisions faites, mais encore plus une quantité de meubles, desquels ceux qui estoient

estoyent pour servir au boire & au manger, estoient les plus propres & les mieux faits de tous ceux que nous eussions encore vû dans tout le cours de la Riviere des Amazones. Ils ont dans les fondrieres où ils habitent une terre fort bonne à faire toute sorte de vaisseaux, dont ils sçavent faire de grandes cuvettes ou jarres, pour y faire leurs breuvages & y pétrir leur pain, des tinettes, des marmittes, des fours pour y cuire le pain qu'ils font de leurs farines: Ils en font encore des pots à boire, des terrines, & jusques à des poisses fort bien faites. Ils

II. Part. G

font de grands amas de tous ces ustancilles pour le trafic qu'ils en font avec toutes les Nations voisines , qui ayant besoin de toutes ces sortes de pieces de ménages viennent de tous côtez les chercher dans le païs , & en emmenent de grandes charges , apportant en échange à ces Peuples toutes les choses qui ne sont point dans leur païs. La premiere habitation de ces Peuples que les Portugais de nostre embarquement rencontrèrent en montant la Riviere des Amazones , fut appellée d'eux le village d'or , parce qu'ils y en trouverent quelques

pieces qu'ils eurent par échange des Indiens qui les portoient penduës à leurs oreilles & à leurs narines. Cet or fut porté à Quito, & à l'épreuve il fut trouvé la plûpart de vingt trois carats; mais deux du païs voyants cette cupidité des nostres, qui se donnoient tant d'empressement pour ramasser davantage de ces petites tables d'or, s'aviserent de les cacher toutes, de sorte que l'on n'en vist plus pas une, & ils y prirent encore si bien garde au retour, que bien que nous trouvassions beaucoup de ces Indiens, nous n'en vîmes

qu'un seul qui en avoit deux
pendants d'oreilles encore
bien petits , & que j'ache-
tay de luy.



CHAPITRE LVII.

*De la mine d'or, & du
fleuve Yquyari qui en
sort, & qui donne toutes
ces lames d'or dont ces
Peuples se font des pen-
dants d'oreille.*

L'ARME'E Portugaise
en venant de Para pour
reconnoistre nostre grande
Riviere des Amazones, ne
put pas tirer aucune con-
noissance certaine de tant
de choses qui s'y rencon-
trent, parce qu'estant par-

G. iij.

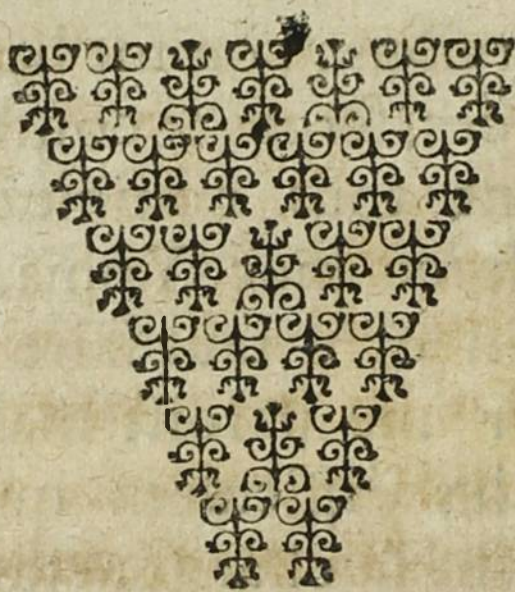
tis sans truchemens, ils n'en purent recouvrer aucuns qui pussent s'informer des choses, & en faire le rapport fidele; & si les Portugais se persuadent de pouvoir discourir scavamment de quelque chose, c'est seulement de ce qu'ils ont pû apprendre par signes, lesquels d'ordinaire sont tres peu certains & peu fideles, parce que chacun les applique à ce qu'il a dans la pensée; mais ces difficultez cesserent au retour, & Dieu voulut nous favoriser de si bons truchemens, que tout ce qui est contenu en cette relation n'a esté écrit qu'après une entiere connoissance & une

ample découverte de toutes choses par le moyen de nos Interpretes. Je sçay d'eux ce que je vais vous rapporter de la mine d'où se tiroit cet or dont nous leur voyons des pendants d'oreilles & de narines. vis à vis de ce grand village un peu au dessus du côté du Nord , entre dans l'Amazone une riviere appelée Yurupaci , en montant cette riviere on arrive à un endroit où l'on met pied à terre pour faire une traverse de trois journées de marche, au bout duquel chemin on rencontre une autre riviere qui s'appelle Yupara , par laquelle en navigeant on vient à rencontrer le fleuve

Yquiari, qui est celuy que les Portugais ont nommé la riviere d'or; elle sort du pied d'une montagne qui est toute proche, & les Habitans y ramassent l'or en prodigieuse quantité; il se trouve tout en paillotes ou en grains de bon aloy; à force de battre ces petits grains d'or ils en font les petites tablettes qu'ils pendent à leurs oreilles & à leurs narines, comme nous avons déjà dit. Ceux du país qui tirent cet or en font trafic avec de leurs voisins qui sont appellez Mavagus: pour eux ils s'appellent Yuma Guaris, ce qui ne veut dire autre chose que tireurs de

métal , parce que Yuma veut dire métal , & Guaris ceux qui le tirent , & sous ce nom general de Yuma ils entendent toutes sortes de métaux ; c'est pourquoy tous les outils de fer que nous avions , comme haches, coignées, serpes & couteaux, estoient tous nommez par eux de ce mot Yuma. Ce chemin qu'il faut faire pour arriver me paroist mal-aisé pour les difficultez qui s'y trouvent à changer tant de fois de rivieres , & à se faire un chemin au travers du païs; je n'en demeuray pas satisfait , c'est pourquoy je n'eus point de repos que je n'en

eusse découvert un autre
bien plus facile , dont je
vous entretiendray cy-a-
prés.



CHAPITRE LVIII.

De la galanterie que ces Peuples ont d'avoir de grands trous aux oreilles & aux narines pour y pendre des lames d'or.

CEs Barbares vont tous nus tant hommes que femmes, & leurs richesses ne leur servent que d'un petit ornement dont ils parent leurs oreilles & leurs narines, & ne donnent à tout l'or qu'ils tirent des mines aucun autre usage que celui de les

parer , le mettant aux oreilles qu'ils ont percées presque tous , & ils affectent tellement d'avoir de grands trous aux oreilles , qu'il y en a beaucoup à qui l'on peut mettre le poing tout entier dans le trou qu'ils ont au bout de l'oreille , qui est l'endroit où ils pendent leurs bijoux , & d'ordinaire ils y portent une poignée de feuilles appropriées ensemble pour conserver l'oreille en cet estat , ce qui passe entre eux pour la dernière galanterie. De l'autre côté de la Riviere des Amazones , vis à vis de ce país élevé qui est occupée par les Curazicaris , l'on voit une terre fort

plate qui est toute entrecoupée de rivières (& particulièrement de quelques bras de la rivière Caqueta) qui courent au long d'elle ; de sorte que ce pays est tout d'Isles enfermées de grands lacs, qui s'étendent plusieurs lieues de long, jusqu'à ce que toutes ces eaux se ramassant, & viennent se jeter dans le Rionegro pour se rendre après dans nostre grande Rivière. Toutes ces Isles sont peuplées de plusieurs Nations différentes ; mais celle qui occupe davantage de pays est celle des Zuavas.

CHAPITRE LIX.

*De la Riviere Iupara , &
du court chemin qu'elle
donne pour aller à la
montagne d'or.*

A Quatorze lieuës au
deffous de ce village
appellé-d'Or par les Portu-
gais du côté du Nord , nous
vîmes l'embouchure de la
riviere Yupara , qui est celle
par laquelle on peut entrer
dans la riviere d'Or , & c'est
là le chemin le plus droit, le
plus seur & le plus court pour
arriver à la veuë de cette

montagne qui enferme tant de richesses. Cette embouchure est à deux degrez & demy de hauteur, comme est pareillement la hauteur d'une habitation qui est située quatre lieuës plus bas du côté du Sud sur le bord d'un grand precipice, au pied duquel est l'embouchure d'une autre grande & belle riviere que ceux du pais appellent Tapi; ses rivages sont habitez d'une grande multitude d'Indiens qui se nomment Paguavos. J'ay déjà dit que la Nation des Curazirairs occupoit plus de quatre vingt lieuës de longueur de pais, & j'ajoute que toutes leurs terres sont fort élevées, où

il y a de belles campagnes
& de beaux herbages pour
les troupeaux : l'on y voit
aussi des plants d'arbres qui
sont fort étendus, & plusieurs
lacs fort abondants en pois-
son , & qui donneront
de grandes commoditez à
ceux qui voudront peupler
en ce quartier-là.



CHAPITRE LX.

*De plusieurs autres Peuples
& Rivieres qui descen-
dent dans la Riviere des
Amazones, & du lac
d'Or qui est en reputa-
tion dans le Perou.*

VINGT-SIX lieues plus
bas que le Tapi, tom-
be dans la Riviere des Ama-
zones celle de Catua, qui
forme à son embouchure un
grand lac d'eau qui paroist
verte; elle à sa source bien
avant dans les terres du côté
du Sud, & ses bords sont peu-

plez d'Indiens comme tous les autres ; neanmoins l'on tient qu'une autre riviere qui vient du côté du Nord , entre six lieuës plus bas que le Tapi dans nostre grande Riviere sous le nom de Agaranatuba , a bien de l'avantage sur toutes les autres rivieres pour la multitude des Nations differentes qui habitent sur ses bords. L'on peut encore avoir communication avec le fleuve Yupara dont nous avons parlé cy-dessus par la voye de cette riviere. Les noms des Peuples qu'elle nourrit sont Yacarets , &c. Ces Nations parlent toutes deux langues differentes , & c'est

en leur país (s'il est vray ce que l'on en dît dans le nouveau Royaume de Grenade) qu'est ce tant desiré lac * d'or, & qui depuis si long-temps fait la principale inquietude de tous ceux qui sont au Perou. Je n'assure pas cela comme certain, mais peut estre qu'un jour Dieu permettra que nous sortions de ce doute. Il y a un autre riviere qui entre dans l'Amazone seize lieuës plus bas que l'Araganatuba, & porte le mesme nom; mais l'on doit sçavoir que toutes deux sont la mesme riviere qui se divise en deux bras differents, & portent le mesme nom jusques dans nostre grande Ri.

* Il veut dire le lac de Parima, où Parime que les Geographes sci-tuët tous sous la ligne Equinoxiale dans la Guiane, & sur le bord duquel est cette pre-tenduë ville de Manoa del Dorado où se refugierent, & que bâ-tirent les Peruviés, qui vou-lurent se soustraire

de la cru-
 auré & de
 la domi-
 nation
 des Espa-
 gnols, se-
 lon l'opi-
 nion de
 quantité
 de leurs
 Auteurs.
 Ce qui a
 souvent
 engagé
 cette Na-
 tion à
 des entre-
 prises,
 de gran-

viere où ils se dégorgent. A
 vingt-deux lieuës au deffous
 de ce dernier bras de Caraga-
 natuba finit cette grande &
 riche Nation des Curazira-
 nis, qui habitent un des meil-
 leurs cantons de terre que
 nous ayons rencontré en tou-
 te la longueur de cette gran-
 de riviere.

de dépense pour trouver ce riche païs dont tous les succez
 ont esté disgraciez. Celle que fit le Chevalier VValter Raleg
 pour la mesme découverte, dont il s'estoit entesté, ne fut
 pas plus heureuse, car elle luy coûta la vie de son fils, qui
 fut tué par les Espagnols en cette expedition, & à luy-mesme
 la telle que le Roy Jacques luy fit couper à Londres peu après
 son retour de l'Amérique en Anglererre; & l'on peut dire
 que cette Manoa del Dorado est la pierre Philosophale, ou
 plutôt la chimere des Espagnols, à la recherche de laquelle
 ils ont employé en divers temps & sous divers Chefs des
 sommes immenses inutilement, & fait perir un tres-grand
 nombre d'hommes, en plus de soixante expeditions ou ten-
 tatives différentes.

CHAPITRE LXI.

*Des Yorimaus Peuples bel-
liques.*

DE u x lieuës au deffous commence la plus renommée & la plus belliqueuse Nation de toutes celles qui sont le long de la Riviere des Amazones, & qui fit trembler toute l'armée Portugaise, lors qu'en venant de Para elle vint à donner sur les terres de ces Peuples: on l'appelle les Yorimaus, ils sont au Sud de la riviere, & non seulement occupent

toute la terre ferme qui est le long de ses bords plus de soixante lieues de suite, mais encore la plus grande partie de toutes les Isles que nostre Riviere fait dans cet espace de longueur: quoy que l'étendue des terres qu'occupe ce Peuple soit resserrée en sa longueur dans l'espace de quelque peu plus de soixante lieues, neanmoins occupant toutes les Isles qui sont dans cetts étendue, & toute la terre ferme bien avant dans le païs, il est en si grand nombre que nous n'en avons point vû davantage en quelque lieu que nous ayons mis pied à terre le long de la riviere. La plus grande part des

Yorimaus sont mieux faits ,
& de plus belle taille que le re-
ste des Indiens ; ils vont nuds
comme les autres , mais l'on
reconnoist bien à leur mine
qu'ils ont bien une autre con-
fiāce en leur courage qu'eux ;
ils venoient parmy nous &
s'en retournoient avec la plus
grande fermeté du monde ,
& il n'y avoit point de jour
qu'il ne vint à bord de nô-
tre Amiral plus de deux cens
Canoos pleins de femmes
& d'enfans qui nous appor-
toient toutes sortes de fruits,
de poissons , de farines &
d'autres choses , que nous
achettions d'eux en échange
contre des boutons de verre,
des aiguilles, & des couteaux.

C'estoit la premiere habitation des Yorimaus qui est bâtie à l'embouchure d'une belle riviere qui nous parut estre fort impetueuse par la violence dont nous vîmes qu'elle repoussoit les eaux de nostre grande Riviere. Je ne doute point qu'il ne soit peuplé sur ses rivages, comme le sont tous les autres d'un nombre infiny de Peuples, mais nous n'en pûmes apprendre les noms parce que nostre flotte ne fit que passer par son embouchure.



CHAPITRE LXII.

*De la longueur du païs
qu'ils occupent , & des
grandes Isles qu'ils habi-
tent dans la Riviere des
Amazones.*

VINGT-DEUX lieuës au
deffous de cette pre-
miere habitation des Yori-
maus , nous rencontrâmes
le plus grand village que
nous eussions encore vû le
long de nostre Riviere ; les
maisons se tenoient les unes
aux autres , & continuoient
ainsi plus d'une lieuë de long ;

II. Part.

I

& dans ces maisons il ne demeure pas pour une seule famille, comme il se pratique dans la plûpart de toutes nos villes de l'Europe, mais il y avoit bien dans la moins occupée quatre & cinq ménages, & dans la plûpart bien davantage. L'on peut conjecturer de cela l'effroyable multitude de Peuple qui vit dans ce bourg seul. Nous arrivâmes chez eux, & y trouvâmes tout fort en paix; ils nous attendoient sans allarme aucune, & nous fournirent tous les vivres dont nous avions besoin, & dont nôtre armée commençoit déjà à manquer: nous demeurâmes cinq jours en ce lieu, &

y fismes provision de plus de cinq cens mesures de * farine de Magnioc, dont nous eûmes assez abondamment pour achever nostre voyage; nous le continuâmes de là remontant toujours fort près à près des habitations de cette même Nation: enfin nous arrivâmes en un endroit qui est à trente lieuës au dessous de ce grand bourg, & qui est apparemment toute la force de cette Nation; c'est une grande Isle que fait un bras de nôtre grande Riviere, pour en aller joindre une autre qui vient se rendre à elle, & toutes deux ensemble coulent sur les rivages de cette nouvelle riviere, où il y a un si grand

nombre de Peuples , que ce n'est pas fans raison s'ils sont craints & respectez de tous leurs voisins par la consideration seule de leur multitude.

* Cette farine de Magnioc dont l'Auteur parle , est cuite & se mange en cet estat au lieu de pain ou de Cassave , tant au pais dont il parle que presque en toute la coste du Brezil , où les Capitaines de navires au deffaut de biscuit en font leurs provisions. Cette espece de farine se conserve souvent non seulement jusques en Portugal , mais elle sert encore en d'autres voyages lors qu'ils en ont de reste au retour. Elle a encore cette propriété qu'elle est plus propre aux voyages de long cours , que la Cassave pour estre plus de garde : A la verité elle devient fort insipide à la fin , mais il n'en arriveroit pas moins au pain de Gonesse s'il estoit gardé aussi long-temps. Il est encore à remarquer que cette farine ainsi cuite ne se peut plus reduire en pain , & que les Indiens la font cuire d'abord dans de grandes bassines de terre sur le feu , à la maniere presque dont les Confiseurs font les dragées , en suite de quoy ils la font encore secher au Soleil quand elle est destinée aux voyages de long cours. Par là la Riviere des Amazones les Indiens de deçà la ligne n'en connoissent ny l'usage ny la fabrique , & ne font que de la Cassave , qui est le pain fait de cette mesme farine de Magnioc ; avant qu'elle soit cuite elle a aussi son apprest particulier pour la rendre de garde , & propre aux voyages de long cours , mais non pas au point de la farine ainsi cuite.

CHAPITRE LXIII.

*Iusqu'ou s'étend la Provin-
ce des Yorimaus , & de
la riviere de Cuchigua-
ra , & de certains Peu-
ples si adroits qu'ils tra-
vaillent en bois aussi ar-
tistement que les meilleurs
Maistres d'Europe.*

DIX lieuës plus bas que
cette Isle, finit la Pro-
vince des Yorimaus, & deux
lieuës plus avant nous trou-
vâmes du côté du Sud l'em-
bouchure d'une fameuse ri-

viere que les Indiens nomment Cuchiguara ; elle est navigable quoy qu'il s'y trouve des rochers en quelques endroits , & est fort poissonneuse ; il s'y trouve grande quantité de tortuës , ses rivages sont chargez de Mays & de Magnioc , en un mot elle a tout ce qui est necessaire pour en faire trouver la navigation facile & agreable. Tous les bords de cette riviere sont peuplez de diverses Nations que je vous nommeray successivement l'une après l'autre, en commençant par les premieres qui habitent son embouchure , & continuant par celles qui sont en montant la riviere , lesquels

font les Cuchiguaras qui portent le mesme nom de la riviere Cumayaris, &c. & enfin tous les derniers sont les Curiguires, qui selon le rapport de personnes que j'ay vûës y avoir esté, & qui nous offrirent de nous y conduire, sont des Geants de seize palmes de haut & fort vaillants; ils vont tous nuds cōme les autres, & portēt aux oreilles & aux narines de grandes plaques d'or: nous trouvions qu'il nous falloit deux mois de chemin pour arriver en la Province de ces Geants depuis l'embouchure de la riviere: après avoir passé au de-là nous trouvâmes du côté du Sud des Peuples ap-

pellez les Caupunas & Zuri-
nas , qui sont les hommes
les plus adroits & les plus cu-
rieux que nous ayons vû en
tout ce país pour les ouvra-
ges de la main , sans avoir
d'autres outils que ceux
dont j'ay parlé cy-dessus ; ils
font des sieges faits en forme
d'animaux avec tant de de-
licateffe , & si commodes
pour tenir le corps en re-
pos , que l'invention hu-
maine n'en scauroit trouver
de meilleurs ; ils font des
Estolicats qui sont leurs ar-
mes ordinaires d'un bâton
fort délié , avec tant d'a-
dresse que c'est avec beau-
coup de raison que les au-
tres Nations du país ont

passion d'en avoir ; & ce qui est admirable d'un morceau de bois le plus grossier ils en tirent une figure de relief si au naturel & avec tant de perfection , que beaucoup de nos Sculpteurs pourroient bien apprendre d'eux. Ce n'est pas seulement pour la satisfaction de leur esprit & pour leur propre commodité qu'ils travaillent ces ouvrages, c'est encore pour le profit qu'ils en retirent , car ils en font commerce avec de leurs voisins , & en tirent par ce moyen toutes les choses dont ils ont besoin en échange.

CHAPITRE LXIV.

Du fleuve Basurara , & des grandes Isles qu'il fait dans les terres ; des Peuples qui habitent en ces lieux ; de leurs armes , & du commerce qu'ils ont avec les Hollandois qui habitoient la Cayenne.

TRENTE . deux lieuës au dessous de l'embouchure de Cuchiguara , nous rencontrâmes du côté du

Nord celle d'une autre riviere , qui est nommée par ceux du pais Baturam ; ce fleuve se répand bien avant dans les terres , & fait plusieurs grands lacs ; de sorte que la terre est ainsi partagée en plusieurs grandes Isles qui sont toutes peuplées d'un nombre infiny de monde. Ces terres sont fort élevées , & ne sont jamais inondées des eaux quelques grandes qu'elles soient : Le pais est fort abondant en toutes sortes de vivres , comme Mays , Magnioc , toutes sortes de fruits , de gibier , & de poissons dans la riviere .

donnant aux Habitans de quoy se nourrir abondamment ; ce qui rend ce pais autant fertile en hommes qu'en toutes choses. Tous les Peuples qui vivent dans cette grande étendue de pais sont appellez d'un nom general Carabuyavas, & en particulier sont divisez en Provinces qui se nomment ainsi, Ceraguanas, &c. Tous ces Indiens se servent d'arcs & de fleches, & parmy quelques-uns d'eux je vis des armes de fer, comme haches, halebardes, serpes & couteaux ; je leur fis demander par les Truchemens d'où leur venoient ces in-

strumens de fer, ils répondirent qu'ils les achetoient des gens de leur pais qui sont les plus proches de la Mer de ce côté-là, & qui les avoient en échange de leurs danrées, de certains hommes blancs comme nous, & qui se servoient de nos mêmes armes, comme épées & arquebuses, & qui avoient des habitations sur la coste de la Mer; que la seule difference qu'il y avoit entre eux & nous, estoit qu'ils avoient tous les cheveux blonds: ces marques étoient suffisantes pour nous faire entendre avec certitude que c'estoient des Hol-

landois qui s'estoient mis en possession de l'embouchure de la Riviere douce ou de la riviere Philippe , il y avoit déjà quelque temps. Ce fut en mil six cens trente-huit qu'ils vinrent descendre dans la Guyane , qui est une dépendance du Gouvernement du nouveau Royaume de Grenade , & non seulement se rendirent les Maistres de toute l'Isle , * mais y entre-
rent si inopinément , que les nostres n'eurent pas le temps d'emporter avec eux le saint Sacrement de l'Autel , qui demeura captif entre les mains de ces ennemis ; ils se promettoient une grande

rançon de nous autres pour retirer ce saint gage de leurs mains , sçachant le respect & l'amour que tous les Catholiques ont pour le précieux Corps de leur Sauveur, mais nos gens prirent un autre party, ce fut de prendre les armes , de faire de bonnes compagnies de Soldats résolus d'aller avec un courage de Chrétiens exposer leurs vies pour délivrer leur Sauveur des mains de ses ennemis : ils estoient tous pleins de ces desirs si saints & si justes qui ne pouvoient venir que de la faveur du Ciel , lorsque nous partîmes de là pour revenir en Espa.

gne rendre compte de nôtre voyage.

* Bien que la Guiane soit une partie très considerable du continent, & non une des Isles de l'Océan, comme nostre Auteur semble en cet endroit le vouloir faire croire, il pourroit pourtant bien estre qu'il diroit plus vray qu'il ne pense, & que la riviere d'Orenoque ou de Paria se dérachant de la Riviere des Amazones pour venir en suite s'emboucher à la Mer vis à vis de l'Isle de la Trinité, entre le neuvième & dixième degré de latitude Septentrionale, il pourroit bien estre, dis-je, que la Guiane seroit une Isle par ce moyen, comprenant toute cette étendue de terre qui est entre l'embouchure d'Orenoque & celle des Amazones, jusques au lieu où ces deux grands fleuves se divisent pour faire chacun leur route à part, & s'emboucher dans la Mer à plus de trois cens lieues de distance l'un de l'autre. Tout cet intervalle est ce que les Geographes nomment communément dans leurs Cartes coste de Guiane. Dans cette étendue se trouve l'Isle de Cayenne si celebre ou pour les diverses aventures qu'ont eues en differents temps les Colonies que nos François y ont établies, ou par divers combats qu'ils ont soutenus tant contre les Indiens que contre les Europeens pour s'y maintenir : en quoy ils ont si bien reussi, que c'est aujourd'huy une des plus considerables & des plus utiles Colonies que nous ayons en route l'Amerique.

CHAPITRE LXV.

De la grande riviere appelée Rionegro à cause de ses eaux, qui sont si claires qu'elles en paroissent noires ; & d'un lieu à fortifier sur cette Riviere, qui donneroit moyen de se rendre Maîtres de la Riviere des Amazones, en venant du Cap de Nord par la riviere nommée Riogrande.

DU mesme costé du Nord nous rencontrâmes à un peu moins de trente

II. Part.

K

lieuës entieres au deffus de Bafurura , l'embouchure de la plus grande & de la plus belle riviere de toutes celles qui viennent se rendre dans celle des Amazones, en l'espace de mil trois cens lieuës de longueur qu'elle fait sa course ; elle a une lieuë & demie dans son embouchure , qui est à quatre degrez de hauteur , & l'on peut dire pour se réjouir que cette puissante riviere est comme offencée , tant elle est fiere , de rencontrer une riviere plus grande qu'elle : aussi l'incomparable Amazone semble luy tendre les bras, mais l'autre dedaigneuse & superbe , au lieu de se perdre

dans ses eaux, s'en tient séparée, & occupant elle seule la moitié du lit de l'Amazone plus de douze lieuës de long, elle fait remarquer à tous ceux qui navigent la différence qu'il y a entre les eaux de l'une & celles de l'autre. Les Portugais ont eü quelque raison d'appeller cette grande riviere la riviere Noire, parce qu'à son embouchure & plusieurs lieuës au dessus, sa profondeur jointe à la clarté de tant d'eaux qui se jettent de plusieurs grands lacs dans son lit, font paroistre ses ondes aussi noires que si elles étoient teintes, encore qu'elles soient claires dans un

verre comme du cristal ; elle fait son cours d'Occident en Orient dans ses commencemens , mais elle prend des détours si grands , qu'en tres peu de distance elle change differemment de Rhumbs ; mais celuy qu'elle court plusieurs lieuës avant que d'entrer en la Riviere des Amazones est du Ponant au Levant. Les Indiens qui vivent sur ses bords l'appellent Curiguarura , mais les Toupinambours , dont nous parlerons bien tost , luy donnent le nom d'Urama , qui signifie en leur langue l'eau noire. Ils donnent encore un autre nom à nostre grande Riviere , qu'elle garde en ces lieux.

là , ils la nomment Pajana-
quis , qui veut dire grande
riviere , pour la distinguer
d'une autre riviere bien
moindre , mais neanmoins
fort grande , qu'ils appel-
lent Pajanamira ; c'est une
riviere qui entre du côté du
Sud dans nostre grande Ri-
viere , une lieuë plus bas
que la riviere Noire : on
nous assura que cette riviere
étoit habitée d'un tres grand
nombre de Peuples de diffe-
rentes Nations , dont les der-
niers portent des chapeaux
& des habits comme nous ;
ce qui nous donna assez à
connoistre que ces Peuples
n'estoient pas loin de nos
Villes du Perou. Ceux qui

habitent les bords de la riviere Noire occupent bien des terres , & s'appellent les Canicuaris , Curupatabas , & les derniers sont les Quaravaquazanas , qui habitent un bras de la riviere Noire ; & c'est par ce bras que nous avons esté suffisamment instruits que l'on peut se rendre dans la riviere que nous appellons Riogrande , qui a son embouchure dans la Mer du Cap de Nord , & auprès de laquelle les Hollandois se sont établis.

Toutes ces Nations se servent d'arcs & de fleches , dont ils empoisonnent la plupart de jus d'herbes ; toutes les terres de cette riviere

DES AMAZONES. iiij

Noire sont fort élevées, le terrain tres-bon, qui promet de donner à la culture abondamment de toutes sortes de fruits, & même de ceux de nôtre Europe en des lieux bien exposez pour cela : il y a encore quantité de belles & bonnes Campagnes, toutes couvertes de pâturages excellents, capables de nourrir des troupeaux innombrables de toutes sortes de bestiaux : L'on y voit aussi quantité de grands arbres, dont le bois est fort bon pour faire toute sorte de charpenterie, soit de vaisseaux, soit de maisons, & outre ce bois dont on a abondance, le país fournit encore

de fort bonnes pierres & en quantité, dont l'on peut faire les plus beaux edifices; les rives sont peuplées de toutes sortes de gibier, pour le poisson il est vray qu'il y en a peu en comparaison de ce qui est dans la Riviere des Amazones, & la cause est de ce que les eaux sont si claires, mais en recompense les lacs qui sont dans les terres, & qui luy rendent leurs eaux, en donnent aux Habitans plus qu'il ne leur en faut. Cette riviere a dans son embouchure des situations les meilleures du monde pour faire des Forts, & quantité de pierres pour les bâtir, dans le dessein

dessein qu'on pourroit avoir d'empescher nos ennemis qui voudroient venir par cette riviere pour entrer dans le grand canal de l'Amazone ; ce n'est pas que j'estime que ce soit icy le meilleur endroit à fortifier pour empescher nos ennemis , mais plusieurs lieuës plus haut que cette embouchure , c'est dans le bras qui se va rendre dans la riviere appelée Riogrande , dont j'ay déjà dit que l'embouchure estoit en la Mer du Nord : c'est là où plus assurément on doit mettre toutes ses forces , pour fermer entierement à nos ennemis le passage de ce nouveau Mont

de , qu'ils souhaitent infiniment de découvrir, & qu'ils renteront un jour si on ne les previent en leur fermant ce passage. Je n'assureray pas que cette riviere appelée Riogrande , dans laquelle entre le bras de la riviere Noire , soit la riviere le Doux ou la riviere Philippe, qui entrent toutes deux en la Mer vers le Cap du Nord ; mais suivant les remarques que j'en ay , j'inclinerois fort à croire que c'est la riviere Philippe , parce que c'est la premiere riviere considerable qui entre en la Mer au delà du Cap ; ce que je puis certainement dire , est que cette riviere de Riogrande

n'est point du tout la riviere d'Orignoc, parce que sa principale embouchure dans la Mer est vis à vis de l'Isle de la Trinité, qui est à plus de cent lieuës plus bas que l'endroit où entre dans la Mer la riviere Philippe, ce fut par cette riviere que le tiran Lopez d'Aguirre se rendit en la Mer du Nord: & puis qu'il a bien fait ce voyage, tout autre pourra bien le faire encore, & suivre une route qui a esté déjà une fois ouverte.



CHAPITRE LXVI.

*D'une sedition arrivée par-
my l'armée Portugaise ,
pour se voir si près de leur
patric sans avoir rien
gagné , & la resolution
prise d'aller piller les Peu-
ples de la riviere Noire
pour gagner des esclaves,
qui fut arrestée par le
Pere d'Acugna.*

NOSTRE flotte estoit
encore ancrée à l'em-
bouchure de la riviere Noi-
re le douzième jour d'Octo.

bre de l'année mil six cens trente neuf, lorsque les Soldats Portugais considerans qu'ils estoient comme aux portes de leurs maisons, & n'ayant rien gagné depuis deux ans qu'ils en estoient partis, regardoient la fin de leur voyage comme le plus grand mal-heur qui leur pourroit arriver, ils se disoient les uns aux autres, que n'ayant recueilly autre fruit de leurs travaux & de leurs combats, que la perte de deux ans & l'augmentation de leurs miseres, ils devoient penser à eux pendant que l'occasion s'en presentoit, qu'ils estoient ridicules s'ils attendoient de Sa

Majesté Catholique la recompense des services qu'ils luy avoient rendus en la découverte de tant de Pais, que bien d'autres devant eux avoient répandu leur sang, & prodigué leurs vies pour l'accroissement de la grandeur d'Espagne, qui étoient morts sur le fumier sans sçavoir à qui s'adresser pour le soulagement de leurs miseres : Ces paroles seditieuses ayant esté ouiës de la plupart des Portugais avec applaudissement, ils se resolverent sur le champ d'en parler à leur General, & de le porter d'une ou d'autre maniere à entrer dans leurs sentimens.

Cette resolution prise ils furent le trouver, & luy dirent qu'ils n'avoient pas besoin de luy représenter le miserable estat où ils estoient, qu'il en estoit assez persuadé par ses propres yeux; qu'il y avoit deux ans qu'ils erroient sur des rivieres, où ils perissoient tous les jours ou par la faim, ou par le travail, ou par les fleches des Sauvages; qu'ils le supplioient d'avoir égard à leur pauvreté, & de ne pas trouver mauvais qu'ils cherchassent quelque remede à leurs maux; qu'ils estoient seurs que le long de la seule riviere Noire ils pourroient tirer un si grand nombre

d'esclaves , de ceux que les Indiens avoient pris à la guerre , qu'ils en tireroient un notable soulagement ; & quand ils ne rapporteroient rien de leur voyage que ces esclaves , ils esperoient de n'estre pas mal receus de leurs compagnons de Para , mais que s'ils retournoient les mains vuides , & n'emmenoit avec eux quelques esclaves après avoir traversé tant de Provinces bien peuplées , dont les Habitans mesmes osoient venir jusqu'à leurs portes pour y faire des esclaves , ils seroient tenus pour les plus lâches & les plus infames de tous les hommes.

Le Capitaine General se voyant non seulement seul contre plusieurs, & jugeant bien que la revolte estoit toute formée dans le cœur de ses Soldats, crut qu'il ne devoit pas les irriter davantage; il leur permit donc de tenter cette entreprise, puisque le vent leur estoit favorable pour entrer dans la riviere Noire, & sembloit les convier à cet embarquement. Les Portugais furent transportez de joye d'avoir obtenu ce congé, il n'y en eut pas un qui ne se promit au moins trois cens esclaves pour sa part. Cette resolution ne me donna pas une mediocre inquietude, car je

ne sçavois pas bien quels estoient les veritables sentimens de nostre General, mais je connus bien tost qu'il avoit du cœur & beaucoup de desinterressement, & qu'il estoit ennemy mortel des violences pareilles à celles que ses Soldats vouloient faire; pour moy qui par la grace de Dieu me trouvois assez fort pour ne rien craindre, je fis un ferme propos de mourir mil fois s'il estoit possible, avant que de consentir à quoy que ce soit contre la plus grande gloire de Dieu, ou contre le service de Sa Majesté Catholique. En même temps j'allay celebrer la

DES AMAZONES. 131

sainte Messe , & après l'a-
voir dite , nous nous retirâ-
mes à part mon compagnon
& moy pour cōsulter ensem-
ble sur les moyens d'empê-
cher une si barbare & si dia-
bolique resolution , & pri-
mes le party de faire des
protestations publiques con-
tre leur temerité & leur
desobeissance.



CHAPITRE LXVII.

De l'ordre donné à l'armée de faire voile, ce qui fut fait sans bruit; & de la Riviere du Bois entre Ycayary, & les divers Peuples qui habitent ses rivages, qui sont un court chemin pour la montagne de Potossi.

JE la communiqué au General, il fut bien joyeux de me voir de son

sentiment ; & m'avoüant qu'il n'y avoit rien de plus fort que ma protestation : il fit voir en cette occasion la grandeur de son courage ; car il fit publier mon écrit, & commanda en mesme temps aux Mathelots qu'ils eussent à plier les voiles, & à disposer toutes choses pour sortir dès le lendemain de la riviere Noire, & rentrer dans l'Amazone pour achever le voyage. Cet ordre fut executé, nous partîmes le lendemain, & continuant nostre route nous trouvâmes quarante lieuës au dessous du côté du Sud la grande riviere du Bois, qui est un nom que luy donnerent les

Portugais en venant de Para, à cause de la quantité de grosses pieces de bois que cette riviere charioit avec elle, mais son nom propre est Layari parmy les Indiens qui habitent sur ses bords : elle vient du côté du Sud, comme j'ay dit, & nous apprîmes qu'elle se forme de deux grandes Rivieres qui s'assemblent quelques lieuës au dessus de son embouchure ; cependant suivant toutes les apparences fondées sur ce que ce fut par cette riviere que les Toupinambous descendirent pour se rendre dans ce país. On peut dire assurément qu'il n'y a point de chemin plus

court & plus certain pour arriver à la Province de Potosi que par la voye de cette Riviere ; il y a plusieurs Nations qui habitent le long de cette riviere de Layari , mais ces premieres du côté de son embouchure sont les Zurinas & les Cayanas , & au dessus sont les Urarchaus, Anamaris, Guarinummas, Curanaris, Pepunacas, & Abacaris : depuis l'embouchure de la riviere Cayari en descendant le long de celle des Amazones on rencontre les Zapucayas & les Wbaringas, qui sont tres excellents ouvriers en bois ; au dessous d'eux l'on rencontre les Guaranaguacos , Maraguas ,

Guimajis, Burais, Punovis,
Orequaras, Aperas, & d'au-
tres, dont je ne puis rappor-
ter les noms avec certitude.



CHAPITRE LXVIII.

*De l'Isle des Toupinambous,
qui sortirent du Brezil
lors de la conquēte faite
par les Portugais, &
se rendirent Maistres de
cette Isle.*

V I N G T-huit lieuës au
deffous de la riviere de
Cayari, continuant nostre
route du côté du Sud sur la
Riviere des Amazones, nous
vinmes aborder à une grande
Isle qui a soixante lieuës de
large, & par consequent

plus de deux cent lieuës de circuit. Cette Isle est toute peuplée de ces vaillants Toupinambous ; qui lors de la conqueste du Brezil se bannirent volontairement de leur país , & aimèrent mieux quitter toute la Province de Fernambuco, que de perdre leur liberté , & se soumettre à la rude domination des Portugais ; ils abandonnerent plus de quatrevingt-quatre gros villages où ils estoient établis , & partirent en même temps en si grand nombre , qu'il ne demeura pas une creature vivante en toutes leurs habitations: ils prirent leur chemin à la main gauche de ces grandes mon-

tagnes appellées Cordelieres , qui commencent au détroit de Magellan , & traversent toute l'Amérique meridionale du Nord au Sud ; ils passerent tous les ruisseaux & toutes les rivieres qui descendent de ces montagnes pour se rendre en l'Océan ; les uns furent jusques au Perou , & s'arrêterent avec les Espagnols qui habitoient vers la source de la riviere de Cayari ou du Bois ; ils demeurèrent quelque temps avec eux ; mais à cause qu'un Espagnol fit foüetter un Toupinambout qui luy avoit tué une vache , ne pouvant souffrir cette injure , ils resolurent tous de s'en aller ,

& se servant de la commodité de la riviere, ils se jetterent tous dans leurs Canoos, & descendirent jusques à cette grande Isle qu'ils occupent aujourd'huy. Les Indiens perlent la langue generale du Brezil, qui s'étend par tout le país que les Portugais ont conquis jusqu'à Maragnon & Para; ils nous dirent que lorsque leurs peres sortirent du Brezil, ne pouvant trouver dequoy vivre tous ensemble dans les deserts où il leur falloit passer, ils furent contraints durant une marche de plus de neuf cens lieuës, de se separer à cause de la multitude qu'ils estoient sortis ensemble.

ble ; de sorte que les uns s'en allerent d'un côté ; & les autres d'un autre , & de cette maniere toutes les montagnes du Perou , qui sont appellées Cordelieres , sont demeurées habitées & peuplées des Toupinambous. Cette Nation est fort brave & fort vaillante ; elle l'a bien montré à ceux qu'elle trouva dans l'Isle où elle est presentement établie : car il est vray-semblable que ces Toupinambous estoient beaucoup moins sans comparaison que les Habitans de l'Isle , quand ils arriverent en ces quartiers ; cependant il est certain qu'ils les ont tant de fois battus ,

& si bien assujettis tous ceux avec qui ils eurent la guerre , qu'après avoir détruit des Nations toutes entières , ils ont forcé les autres de quitter dépouvante leur pais naturel , & d'aller faire leurs habitations dans des terres éloignées : Ces Toupinambous se servent d'arcs & de fleches , à quoy ils sont fort adroits ; ils ont le cœur si noble , & une grandeur d'ame telle qu'ils pourroient en disputer avec les Peuples de l'Europe les plus accomplis. Quoy que presque tous ceux d'apresent ne soient que les enfans ou les petits enfans des premiers qui sont venus du Bre-

zil dans cette Isle , neanmoins l'on remarque qu'ils commencent à degenerer de leurs peres , par les alliances qu'ils contractent avec ceux de ce pais , & qu'ils s'accouûtument aux manieres de vivre des Originaires. Ils nous receurent tous avec des demonstrations de joye extraordinaire , & nous firent entendre que dans peu ils devoient se resoudre à faire alliance avec nous , & se mettre au nombre des Indiens alliez & amis de Parara. Cette declaration me plût fort , & je m'en promis de grands avantages pour nostre Nation ; car il est infailable que si ces vail-

lants hommes sont une fois de nostre party , il nous sera aisé de mettre à la raison toutes les autres Nations de la Riviere des Amazones , puis qu'au seul nom des Toupinambous il n'y en a pas une qui ne tremble.



CHAPITRE LXIX.

De l'esprit des Toupinambous, de la langue qu'ils parlent, des nouvelles qui furent données des salines qu'il y a au Perou.

CEs Toupinambous sont fort spirituels & fort intelligens, n'ayant pas besoin de Truchemens pour traiter avec eux, par la raison que j'ay déjà dit qu'ils parlent la langue generale du Brezil, que beaucoup de Portugais parlent aussi bien qu'eux, pour estre nés &

II. Part.

N

avoir esté élevez dans le Brezil. Nous avons appris d'eux diverses choses fort particulieres, que je vais rapporter, & que l'on peut croire assurément sur leur rapport, parce que ce sont des hommes qui ont couru & ont soumis à leur puissance tout ce qui est voisin d'eux : Ils nous dirent que proche de leur Isle du côté du Sud, il y a en terre ferme deux Nations entre les autres fort remarquables, l'une de Nains aussi petits que de petits enfans, qui s'appellent Guayazis, l'autre est d'une race qui vient au monde avec les pieds tournez le devant derriere ; &

qui ne sçauroit pas ce prodige, & voudroit les suivre à leurs pistes, s'éloigneroit d'eux au lieu de les atteindre; on les appelle Matayus, & ils sont tributaires des Toupinambous, auxquels ils sont obligez de les fournir de haches de pierre, pour abbattre les gros arbres quand ils veulent défricher les terres, parce qu'ils font ces haches fort proprement, & sont continuellement occupez à en faire: Ils nous dirent encore que de l'autre côté de la riviere qui est celui du Nord, il y a sept Provinces qui se tiennent l'une à l'autre, & qui sont fort peuplées; mais parce

que ce sont des gens de peu de force & de courage , & qui ne se nourrissent que de fruits & de petits animaux sauvages , sans jamais avoir pris les armes entre eux par leurs propres coleres , ou contre les autres pour s'en deffendre , on n'en fait nul cas ; ils nous dirent encore qu'ils ont esté long . temps en paix avec une autre Nation qui confine à la precedente , avec laquelle ils ont eü long . temps un commerce réglé de toutes les choses dont chacune avoit abondance dans son pais ; & que la principale que les Toupinambous tiroient de ces Peuples , estoit du sel

qu'ils leur apportent pour échange , & qui provenoit de certaines terres proches & voisines d'eux. Si la chose est comme ils nous l'ont dit , la découverte de ces salines seroit d'une grande utilité pour les Espagnols , & leur serviroit beaucoup non seulement pour la conquête , mais encore pour établir des Colonies sur les bords de nostre grande Riviere ; mais quand cela ne seroit pas vray de ce côté-là , on ne peut pas douter qu'on ne trouve du sel en abondance le long de ces rivieres qui descendent du côté du Perou , parce que en l'année mil six cens trente

un j'estois en la ville de Lima, & deux hommes en deux temps differens en sortirent pour aller en querir, & en apporterent leurs charges; ils nous dirent qu'ils estoient arrivez en un certain endroit, où s'estant mis sur une des rivieres, qui selon toutes les apparences sont celles qui forment ce grand fleuve qui vient tomber dans la Riviere des Amazones, ils estoient abordez à une certaine montagne route de sel, dont les Habitans faisoient un grand trafic, & estoient devenus fort riches & fort à leur aise de ce que ces Indiens qui les venoient acheter de fort loin, leur donnoient

en échange : ce n'est pas que ce soit une chose nouvelle dans le Perou, & dans toutes les montagnes de voir des rochers de pierres de sel qui est excellent, puisque l'on ne se sert point d'autre en tout ce païs; & l'on le tire de la roche avec des instrumens d'acier, par grandes pieces qui pesent chacune cinq à six * arobas. Cette Province des Toupinambous est de soixante six lieuës de long, & finit par une grande habitation située à trois degrez de hauteur meridionale, comme est la premiere habitation des Indiens Aguas dont nous avons parlé cy-devant.

* Aroba
est un
poids de
25 livres,
côme un
quintal
est un
poids de
100 li-
vres.

CHAPITRE LXX.

Des Amazones dont ils apprirent les usages & les coutumes.

CES mesmes Toupinambous nous confirmerent aussi le bruit qui courroit par toute nostre grande Riviere de ces renommées Amazones, dont elle emprunte son veritable nom, & sous lequel nom elle a esté connuë depuis les premiers jours qu'elle a esté découverte, jusqu'aujourd'huy; non seulement par ceux qui

y ont voyagé , mais encore par tous les Cosmographes qui en ont traité certainement. Ce seroit une chose bien étrange que cette grande Riviere eust pris le nom d'Amazone sans aucun fondement raisonnable , & que pouvant se donner un nom sous lequel elle pouvoit se rendre fameuse , elle n'eust esté connuë que sous un nom fabuleux ; cela ne peut tomber sous le sens , & il n'est pas croyable qu'une riviere comme la nostre , qui possède tant d'avantages par dessus toutes les autres , aye tiré sa gloire d'un titre qui ne luy appartenoit pas , comme nous voyons dans les gens

qui n'ayant pas assez de vertu pour emporter par leur propre force la gloire qu'ils desirent , ont la lâcheté de se parer des avantages d'autrui ; mais les preuves que nous avons pour assurer qu'il y a une Province d'Amazones sur les bords de cette riviere , sont si grandes & si fortes , que ce seroit manquer tout à fait à la foy humaine de faire difficulté de le croire. Je ne fais point fonds sur les enquestes serieuses qui ont esté faites de l'autorité de la Cour Souveraine de Quito , dans lesquelles on a entendu plusieurs témoins natifs des lieux mesmes , & qui y a-

voient demeuré long temps; & de toutes les choses qui sont enfermées dans leurs terres frontieres, une des principales qui est précisément affirmée est, qu'une de ces Provinces proche de nostre Riviere est peuplée de femmes belliqueuses, qui vivēt & se gouvernēt seules sans hommes, qu'en de certains temps de l'année elles se donnent à des hommes pour en devenir grosses, & que tout le reste du temps elles vivent dans leurs bourgs ne songeant qu'à cultiver la terre, & à se procurer par le travail des bras tout ce qui leur est nécessaire pour le soulagement de leur vie. Je ne m'ar-

réteray non plus à d'autres informations qui ont esté faites dans le nouveau Royau- me de Grenade au Siege Royal de la ville de Pasto, où furent ouys quelques In- diens, & particulièrement une Indienne qui asseura a- voir esté mesme dans le pais où ces femmes vaillantes sont établies, & ne dit rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en sçavoit déjà par les precedentes relations, mais je ne puis taire ce que j'ay ouy de mes oreilles, & que j'ay voulu verifïer aussitost que je m'embarquay sur cette Riviere des Amazones; on m'a donc dit par toutes les habitations où j'ay passé,

DES AMAZONES. 157

qu'il y a des femmes dans leur païs telles que je les leur dépeignois, & chacun en particulier m'en donnoit des marques si constantes & si conformes, que si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe par tout le nouveau Monde pour la plus constante de toutes les veritez historiques; neanmoins nous eûmes de plus grandes lumieres de la Province que ces femmes habitent, de leurs coûtumes singulieres, des Indiens qui communiquent avec elles, des chemins par lesquels on va en leurs contrées, & de ceux du païs qui leur servent à

peupler dans le dernier vil-
lage qui fait la frontiere
d'entre les Toupinambous
& elles.



CHAPITRE LXXI.

*Nouvelles plus certaines des
Amazones de l'Améri-
que.*

TRENTE-six lieuës au
deffous de ce dernier
village des Toupinambous,
en descendant sur nostre
grande Riviere, l'on en ren-
contre du côté du Nord
une autre qui vient de la
Province mesme des Ama-
zones, & qui est connuë par
les gens du país sous le nom
de Cunuris. Cette riviere
prend le nom des Indiens

qui sont les plus proches de son embouchure , au dessus de ces premiers Peuples en rencontrant la riviere Cunuris on trouve d'autres Indiens appellez Apotos , qui parlent la langue generale du Brezil ; plus haut sont les Tagaris , & les derniers sont les Guacaras , qui sont ces Peuples heureux qui ont la communication & la faveur de ces femmes vaillantes ; elles ont leurs habitations sur de grādes & de prodigieusement hautes montagnes , parmi lesquelles il y en a une qui s'élève extraordinairement au dessus de toutes les autres , & qui est tellement battuë des vents , qu'elle

qu'elle en est sterile & paroist toute rase ; elle s'appelle Yacamiaba : ces femmes comme j'ay déjà dit sont fort vaillantes , & se sont toujours conservées elles seules sans le secours & l'assistance des hommes ; & quand même leurs voisins viennent sur leurs terres au temps concerté avec elles , elles les reçoivent les armes à la main , qui sont des arcs & des fleches , & en font l'exercice de mesme que si c'estoit des ennemis ; mais reconnoissant que les autres ne veulent point la guerre , & que ce sont leurs amis , elles laissent leurs armes & accourent toutes aux Canoos ou autres

petits vaisseaux de leurs hôtes ; chacune prend l'Amaca qu'elle trouve plus à la main , ce sont des lits de coton qui se suspendent & dans lesquels ils dorment ; ces femmes les portent à leurs maisons, & les suspendent en lieu où le Maistre le peut & le vient reconnoître ; elle le reçoit après comme son hôte, & le traite ce peu de jours qu'ils doivent demeurer ensemble : Ce temps passé ils retournent chez eux , & ne manquent point toutes les années de faire ce voyage dans le mesme temps. Les filles qui naissent de cet amour sont nourries par leurs meres , & instruites aux ar-

mes & au travail, comme pour porter plus avant la valeur & les coûtumes de leurs devancieres : Pour les mâles il n'est pas certain ce qu'elles en font, j'ay vû un Indien qui me dit qu'estant petit il avoit esté avec son pere à cette entreveüe, & m'assura qu'elles donnent aux peres l'année d'après les enfans mâles qu'elles ont euës d'eux, mais la plûpart tiennent qu'elles tuënt tous les mâles incontinent qu'ils sont nés, & c'est ce qui passe pour plus constant parmy tous; le temps decouvrira la verité. Assurément elles gardent des tresors dans leurs contrées capables d'enrichir

tout le monde ; l'embouchure de ce fleuve sur les rives duquel habitent ces Amazones , est à deux degrez & demy de hauteur meridionale.



CHAPITRE LXXII.

*De la riviere Vexamina ;
& du détroit de la gran-
de Riviere des Amazo-
nes d'un quart de lieue.*

A P R E S avoir traversé l'embouchure de la véritable Riviere des Amazones nous descendîmes vingt-quatre lieues sur nostre grande Riviere , & en trouvâmes du mesme côté du Nord une autre petite qui est nommée Vexamina ; elle vient à entrer dans nostre grande Riviere en cet endroit où

cette grande & spacieuse Mer d'eau douce, nostre incomparable Riviere, s'étresfit, ou plûtoft est tellement ferrée par les terres, qu'elle se renferme, comme j'ay déjà dit, dans un espace de quelque peu plus d'un quart de lieuë : La situation est extrêmement favorable pour bâtir deux Forts sur les deux rivages de nostre Riviere, qui empesheroient non seulement le passage aux ennemis qui voudroient entrer dans la riviere en montant de la Mer, mais qui serviroient encore de Bureaux de la Douïanne, pour y enregistrer tout ce qui descendoit du Perou par cette

voye, si jamais nostre Riviere vient à estre habitée & peuplée de nos gens. Quoy qu'il y aye encore trois cens soixante lieuës de distance de ce détroit jusqu'à la Mer, on ne laisse pas de s'appercevoir en cet endroit des changemens des marées; car l'on y voit tous les jours croistre & diminuer la Riviere, quoy que ce soit moins sensiblement qu'à quelques lieuës au dessous.



CHAPITRE LXXIII.

*De la riviere des Tapajotos,
de leur courage, de
leurs fleches empoison-
nées, & du traitement
qu'ils firent à l'armée
Portugaise.*

A Quarante lieuës plus
bas que ce détroit,
on trouve du côté du Sud
l'embouchure de la grande
& belle riviere des Tapajo-
tos qui emprunte son nom
de celuy des Habitans de la
Province qu'il arrouse. Ce
païs

païs est fort peuplée d'Indiens, les terres en sont tres bonnes & tres-abondantes en toutes sortes de vivres; ces Tapajocos sont gens de courage, & qui sont craints & redoutez de plusieurs Nations qui leur sont voisines, parce qu'ils empoisonnent leurs fleches d'un poison si vif qu'il tuë en blessant, l'on n'y trouve point de remedes; c'est la seule raison pour laquelle les Portugais mesmes ont esté si long temps leurs voisins sans avoir ny commerce ny alliance avec eux, quoy qu'ils eussent bien voulu s'attirer leur amitié; mais ils vouloient les obliger à quitter

leur païs , & venir peupler dans les lieux où ils estoient les Maistres. Les Tapajocos ne purent jamais tomber d'accord de cela , parce que ce leur est la chose du monde la plus sensible de leur parler d'abandonner leur païs natal : Ce n'est pas qu'ils ne receussent fort bien les nostres , & avec grande joye quand ils abordoient en leur païs , dont nous en fismes nous mesmes l'experience , un logement que nous prîmes dans un de leurs bourgs gros de plus de cinq cens familles , où ils ne cesserent durant tout un jour de nous venir voir , & de nous apporter des

poules , des canards , des lits , du poisson , des farines , des fruits , & de toutes autres choses avec tant de franchise & tant de confiance , que les femmes & les enfans ne sortoient point d'auprès de nous ; ils nous disoient mesme de bonne foy , que les Portugais les laissent demeurer chez eux , & qu'ils vinssent à la bonne heure peupler dans leur païs , qu'ils les recevraient & les serviroient toute leur vie comme leurs meilleurs amis.



CHAPITRE LXXIV.

*Le mauvais traitement
que leur firent les Por-
tugais en ce temps-là.*

T Ous ces bons traite-
mens des Tapajotos
n'estoient pas suffisants pour
toucher des ames interessées
& avarés , autant que le
sont ceux qui marchent à
ces conquestes , & qui ne
se sont jamais proposez dans
cette longue & difficile en-
treprise , que de gagner un
grand nombre d'esclaves
pour vendre ou échanger ;

C'est pourquoy ils n'estoient guere capables d'écouter les propositions de ces pauvres gens, & encore moins de les traiter avec honnesteté & avec raison: mais s'estant mis en teste que ces Peuples avoient bien des esclaves pour leur service, ils commencerent de les traiter de rebelles, & s'emportant dans les dernieres violences, les menacerent d'une guerre cruelle. Toutes choses estoient en cet estat quand nous arrivâmes au Fort qui est aux Portugais, qu'ils appellent Destierro, c'est à dire du Bannissement, où s'assembloient les troupes pour faire cette execu-

tion si barbare ; je taschay par tous les moyens les meilleurs que je pus inventer , de la suspendre au moins ne pouvant pas l'empescher tout à fait , jusqu'à ce que j'en eusse donné avis au Gouverneur de Para. Celuy qui commandoit à cette expedition estoit Benoist Maziel , fils du Gouverneur de Para , qui estoit pourvû de la charge de Sergent Major de l'Etat : Il me donna sa parole qu'il ne passeroit point outre à l'execution de son entreprise , qu'il n'eust receu de nouveaux ordres de son pere ; mais à peine l'eus-je quitté qu'il fit monter le plus de Soldats qu'il pût dans un

brigantin armé de pieces de canon , & en d'autres moindres bâtimens avec lesquels il vint inopinément les surprendre. Ces pauvres gens accepterent bien viste la paix avec mille témoignages de leur bonne volonté , & se soumettant à tout ce que l'on voudroit faire de leurs personnes ; Benoist Maziel leur commanda d'apporter toutes les fleches empoisonnées qu'ils avoient, qui étoit ce que l'on craignoit le plus. Ces pauvres miserables obeïrent aussi tost , mais à peine les vit on desarmer , que les Portugais les firent venir tous ensemble , & les enfermerent comme

des moutons dans un parc bien fermé avec une forte garde ; aussi tost ils lâchèrent la main à une quantité d'Indiens amis qu'ils avoient amenez avec eux , qui pour faire du mal sont autant de Diables déchaînez , & qui en peu de temps mirent à sac tout ce grand bourg , dont je vous ay déjà parlé ; ils n'y laisserent rien qui ne fust brisé & perdu ; ils se saisirent de toutes les filles & de toutes les femmes de ces miserables affligez , & à leurs propres yeux commirent des violences si abominables , que celuy qui me conta cette course pour avoir esté de la compagnie ,

me jura qu'il aimeroit mieux
n'acheter jamais d'esclaves,
que d'en avoir à ce prix là,
& qu'il abandonneroit plû-
tost tous ceux qu'il posse-
doit, que de voir commet-
tre toutes ces cruautéz.



CHAPITRE LXXV.

*Ces mauvais traitemens
rendent tous ces Peuples
ennemis des Europeens,
& ils ont autant de ru-
se à se deffendre que de
courage.*

L'INHUMANITE' des Portugais n'en demeu-
ra pas là , comme ils n'a-
voient point d'autre but que
de faire des esclaves , ils n'é-
toient pas satisfaits d'avoir
les Maistres , c'est pourquoy
ils faisoient de grandes me-
naces à ces pauvres Indiens

qu'ils tenoient enfermez, & les faisoient trembler des nouvelles cruautez qu'ils leur disoient qu'ils exerceroient contre eux s'ils ne leur donnoient des esclaves, leur promettant aussi, que moyennant cela non seulement ils leur donneroient une liberté entiere, mais qu'ils les considereroient comme leurs meilleurs amis, & de plus qu'ils leur donneroient tant d'outils de fer, & de toiles de cotton en échange, qu'ils en seroient contents: que pouvoient faire ces innocens, autre chose que de s'abandonner à la discretion de leurs ennemis; ils se voyoient entre leurs mains dépouillez

de leurs armes , leurs maisons saccagées , leurs femmes & leurs filles violées. Ils offrirent encore mil esclaves, & envoyèrent quelques uns des leurs pour les amasser ; mais ces pauvres gens s'étoient refugiez en lieu de seureté durant la desolation du bourg , c'est pourquoy il ne fut pas possible d'en amasser plus de deux cens : Ils les livrent aux Portugais , & sur la parole qu'ils donnerent de fournir le reste ils furent mis en liberté. En l'estat où ces pauvres miserables se voyoient ils auroient donné leurs propres enfans pour esclaves , afin de venir à composition avec leurs ennemis , ce qu'ils

ont fait plusieurs fois. Les Portugais mirent tous ces esclaves dans un vaisseau, & les envoyerent à Maragnon & à Para. J'assure cela comme l'ayant vû de mes propres yeux : Cette capture plût fort aux Portugais, & elle leur donna tant de courage & tant d'avidité, qu'ils se disposerent aussi-tost à partir pour en faire une plus grande dans une autre Province plus avant dans nostre grande Riviere. Il ne faut pas douter qu'ils auront exercé des cruautez bien plus grandes, parce qu'en ces courses il y va moins d'honnestes gens qui puissent aider celuy qui commande, & empes-

cher les brutalitez des soldats. Tout cela doit élever tous les Habitans de cette Riviere contre le nom Portugais , & je ne doute point que quand on voudra pacifier ce trouble & la haine que ces violences ont causées parmi ces Peuples , l'on n'y trouve de si grandes difficultez que l'on n'en puisse venir à bout ; au lieu qu'en l'état que je les laissay quand je passay par là , il n'y avoit rien de plus facile que de faire une paix generale avec les Habitans de nostre Riviere. Voila ce que l'on appelle les Conquestes du Brezil ; voila le trafic dont les Soldats se maintiennent , & voila

encore la veritable & la juste cause pour laquelle Dieu punit ces malheureux au point qu'ils sont perpetuellement dans la guerre & dans le tourment, & n'ont presque pas de pain à manger: Je crois mesme que s'ils ne servoient en quelque sorte au dessein que la Majesté Divine a sur les Indiens, & n'étoient sans cesse aux mains avec les Hollandois, & s'ils n'avoient déjà mesme remporté plusieurs victoires sur ces * Heretiques; il y a long temps que Nostre Seigneur JESUS CHRIST auroit exterminé des Conquerans si cruels & si abominables.

Mais retournons aux Tapajos, & à la fameuse Riviere aux rivages de laquelle ils habitent : Je dis que le fonds de cette riviere est tres bon, & qu'un grand vaisseau Anglois monta il y a quelques années bien avant sur cette riviere, pretendant faire des habitations dans cette Province, & établir le commerce du tabac avec les gens du pais ; & ils leur offroient mesme des conditions tres-avantageuses : mais les Tapajos n'en voulurent accepter d'autre, que de surprendre inopinément les Anglois, & de tuer tous ceux qui tomberoient sous leurs mains, après s'estre saisis de leurs

leurs armes , qu'ils ont encore aujourd'huy , ils leur firent quitter le pais plus viste qu'ils n'y estoient venus ; de sorte que tout le reste se fauva dans le vaisseau , & évita en se mettant promptement à la voile une autre pareille rencontre qui les auroit entièrement perdus.

* *Nota.* Cette découverte se faisoit au temps que les Portugais chassoient tous les jours les Holandois de quelqu'une des places du Brezil , dont ils s'estoient emparez peu de temps auparavant , & cette Conqueste donna lieu à la Compagnie de VWest-Inde qui se fit en Holande, tant pour le Commerce de cette partie de l'Amérique qu'occupoient les Portugais , que pour en achever la conqueste ; mais il y a plus de 70 ans qu'elle n'a plus rien dans l'Amérique au delà de la ligne & au deçà la ligne , elle possède encore Suriname en terre ferme , & l'Isle de Corassol ou Curaçao , luy étant encore resté plusieurs places fortes en la coste Occidentale d'Afrique , & plusieurs Contoirs en divers lieux de cette coste.



CHAPITRE LXXVI.

De la riviere de Curupatubac, & des nouvelles qui furent données des Montagnes d'or, d'argent, d'azur, & de pierres precieuses, qui sont parmy les Peuples qui habitent cette riviere.

EN V I R O N à quarante lieuës plus bas que l'embouchure de la riviere des Tapajosos, se rencontre celle de Curupatuba; elle descend du côté du Nord dans l'Amazone, & donne son

nom à la premiere habitation des Indiens , qui vivent en paix avec les Portugais sous la protection de leur Roy. Cette riviere n'est pas fort grosse , mais elle est fort opulente , si on en croit les gens du país qui nous assurerent qu'en montant par cette riviere six journées, l'on trouve un petit ruisseau , dans le sable & sur les rivages duquel l'on trouve grande quantité d'or , depuis qu'il a lavé le pied d'une mediocre montagne qu'ils appellent Yuquaratinci. Les Indiens nous dirent encore qu'auprés de cette riviere il y a encore un autre endroit qui s'appelle Picari , d'où ils ont plusieurs

fois tiré une autre sorte de metal plus dur que l'or , mais tout blanc (c'est sans doute de l'argent) dequoy ils avoient coûtume autrefois de faire des haches & des couteaux ; mais qu'ayant vû que ces pieces faites de ce metal rebroüissoient au moindre effort , & n'estoient presque d'aucun usage , ils n'en ont plus fait de cas. Ils nous conterent encore qu'il y a près de ce détroit , dont j'ay parlé , deux colines , dont l'une aux marques qu'ils en donnerent , est vray semblablement d'azur , & l'autre , qu'ils appellent Penagara , est telle que que quand le Soleil luit , où que les nuits sont

fort claires & fort vives, elle brille & luit tout de mesme que si elle estoit couverte de riches diamans : Ils nous assurerent mesme que de temps en temps elle s'entendoit avec des bruits effroyables ; ce qui est un signe assuré que cette montagne enferme dans ses entrailles des pierres de grand prix.



CHAPITRE LXXVII.

De la riviere de Ginipape, qui a dans ses rivages des tresors d'or, & des terres fameuses pour la bonté du terroir propre au tabac & aux cannes de sucre.

LA riviere de Ginipape, qui descend du côté du Nord, & entre dans l'Amazonne soixante lieuës au dessous des habitations de Curapatuba, ne promet pas moins de tresors que les riches montagnes dont nous

venons de parler. Les Indiens assurent qu'il y a tant d'or le long de ses rivages, que si la chose est comme ils le disent, cette riviere seule possede plus de richesses qu'il n'y en a dans tout le Perou. Les terres que cette riviere arrouse sont du gouvernement de Maragnon, qui est entre les mains de Benedito Maziel : Mais sans faire aucun compte de ce que ces terres toutes seules sont de plus d'étenduë que toute l'Espagne réunie ensemble, & qu'il y a quantité de mines dont on a des connoissances tres assurées ; je diray seulement que ces terres sont la plus grande partie

de la meilleure qualité & bonté pour rapporter toutes sortes de grains , de fruits , & faire du profit aux habitans , qu'il y en aye en toute l'étenduë de la grande Riviere des Amazones ; elles sont situées du côté du Nord, & enferment de grandes Provinces de Barbares Indiens : mais ce qui en est encore plus considerable , est que c'est dans ce pais que sont ces terres si renommées , & ces campagnes si prodigieuses en Tucui. Ce sont les Hollandois nos ennemis qui ont mis ces terres en reputation , & ils en ont reconnu plusieurs fois non seulement la bonté & fertilité du ter-
roir,

voir , mais encore les grandes commoditez qui s'y trouvent capables d'enrichir toutes seules ses habitans : c'est pourquoy ils n'ont jamais pû oublier ce beau pays , & y ont fait des habitations plusieurs fois , mais à leur malheur & à leur grand regret, parce qu'ils en ont toujourns esté chassés par les Portugais. Cependant on doit considerer que ce pais est fort propre pour y faire de grands plants de tabac , & qu'il n'y a pas d'endroit dans toutes les terres découvertes qui soit meilleur pour le plan des cannes & la manufacture du sucre Ce terroir y rend avec usure la

moindre culture qu'on luy donne, & produit toutes sortes de vivres avec une abondance extraordinaire; & il s'y voit des campagnes tres-fertiles en pâturages, qui dans leur grande étendue peuvent nourrir des troupeaux de toute sorte de bestiaux à l'infiny. Six lieuës plus haut que l'embouchure de cette riviere dans celle des Amazones, il y a un Fort des Portugais qu'ils appellent del Dostierro, c'est à dire du Bannissement, où il n'y a que trente Soldats, & quelques pieces d'artillerie, qui sert plus à tenir en crainte & dans l'obeissance, les Indiens qui se reduisent sous

la domination des Portugais, & à maintenir l'autorité du Gouverneur qu'à fermer la riviere, & l'empescher aux ennemis. Ce Fort a esté depuis démoly par Benedito Maziel d'intelligence avec le Gouverneur de Curupa, qui est à trente lieuës plus bas en descendant la riviere : mais il faut remarquer qu'il étoit situé dans un endroit bien considerable, puisque les vaisseaux ennemis estoient obligez de venir payer le droit de passage s'ils vouloient passer.

CHAPITRE LXXVIII.

De la riviere de Paranaïba.

DIX lieuës au deffous de la riviere Ginipape, se rencontre du côté du Sud une grande, belle, & puissante riviere, qui vient rendre ses hommages à nostre grande Riviere des Amazones, & entre dedans une embouchure de deux lieuës de large: Les gens du pais l'appellent Paranaïba; il y a sur ses rivages quelques villages d'Indiens, qui sont amis des Portugais, & qui se sont

établis sur l'embouchure de cette riviere, pour obeir aux ordres du Gouverneur qui commande en cette Province. Plus avant dans le país il y a plusieurs autres Nations, mais nous n'en pûmes avoir suffisamment connoissance, non plus que des autres choses qui sont le long de cette riviere.



CHAPITRE LXXIX.

*La Riviere des Amazones,
un nombre infiny d'Isles
habitées d'un nombre in-
finy de Peuples près de
son embouchure.*

DEux lieües plus bas
que la riviere Ginipa-
pe, dont je viens de parler
au Chapitre soixante & dix-
sept, nostre Riviere des A-
mazones commence à se se-
parer en plusieurs grands
bras, qui font ce grand
nombre d'Isles que l'on voit
flottantes parmy les eaux,

jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans la Mer. Toutes ces Isles sont habitées de Nations différentes & de Langues & de Coûtumes. Ce n'est pas que la plûpart entendent fort bien la langue generale de ce côté, qui est celle du Brezil. Le nombre de ces Isles est si grand, & les Peuples qui l'habitent si differens les uns des autres, que je ne pourrois pas en dire ce qu'il y a à sçavoir sans faire un autre volume; j'en nommeray néanmoins quelques uns des plus considerables & plus connus, comme sont les Tappuyas, & les vaillans Pacaxas; ces derniers habitent sur les bords d'une riviere

dont ils portent le nom, qui entre dans l'Amazone quatre-vingt lieuës au dessus de celle de Paranaïba, & de son mesme bord : Ces Isles sont si peuplées, que le nombre des Habitans est innombrable, aussi bien que leurs habitations ; en sorte que des Portugais m'assurèrent qu'ils n'avoient point vû de pais, ny de terres plus peuplées en toute l'étenduë de nostre Riviere.



CHAPITRE LXXX.

Du Bourg de Commuta.

A Quarante lieuës au dessous des Pacaxas l'on trouve le bourg de Commuta, il estoit autre fois fort estimé non seulement pour le grand nombre de ses Habitans, mais encore parce que c'estoit le lieu où les Indiens faisoient assembler leurs Armées, quand ils vouloient faire des courses sur leurs ennemis; mais depuis les Conquestes du Brezil il n'y est plus rien demeuré, ces gens ont passé dans

d'autres terres ; les vivres y ont manqué , parce qu'il n'y a personne qui aye soin de les cultiver , il n'est rien resté que la terre avec sa première fertilité , & quelques gens du païs : Cependant c'est un séjour admirable de la plus belle . & plus agreable vûë du monde , qui fournira toujours à ceux qui voudront l'habiter , les douceurs & toutes les commoditez de la vie,



CHAPITRE LXXXI.

De la riviere des Tocantins, & d'un François qui faisoit voyage dans ce pais là pour en apporter les sables.

DERRIERE le bourg de Commuta passe la riviere des Tocantins, pour se rendre dans la Riviere des Amazones; cette riviere a la reputation dans ce pais d'être riche, & en apparence on a raison d'en faire cas; neanmoins personne n'a encore reconnu ce qu'elle vaut;

qu'un seul François qui venoit tous les ans camper sur les rivages, & s'en retournant faisoit charger ses vaisseaux de la seule terre, dont il en tiroit l'or par l'affinement. L'on tient qu'il s'est enrichy de ce trafic sans avoir jamais voulu ou osé montrer aux gens du pais la valeur de la terre qu'il emportoit, de crainte qu'il ne devinssent ses ennemis en leur faisant connoistre les richesses de leurs sables, & ne prissent les armes contre luy pour l'empescher de continuer ce transport de leurs terres. Quelques soldats Portugais estant sortis de Pher-nambuc il y a quelques an-

nées avec un Prestre pour leur tenir compagnie , traverserent toutes les montagnes de la Cordilliere , & aborderent à la source de cette riviere des Tocantins dans le dessein de faire de nouvelles découvertes , & de chercher des montagnes d'or ; mais voulant reconnoistre cette riviere , & descendre jusqu'à son embouchure , ils furent assez malheureux de tomber entre les mains des Tocantins qui les tuerent tous ; & depuis peu on a trouvé entre leurs mains le Calice avec lequel ce bon Prestre celebroit la sainte Messe pendant son voyage.

CHAPITRE LXXXII.

*De la Forteresse de Para ,
qui est aux Portugais ,
& de l'Isle de Solois
pour s'y établir.*

TRENTE lieuës au dessous de Commuta est bâtie la grande forteresse de Para , qui est aux Portugais ; il y a pour Commandant un Gouverneur qui a la vûë sur tous les autres Commandans des places de ce gouvernement , & qui a trois Compagnies d'Infanterie de garnison ordinaire , commandées par autant de Capitaines ,

qui doivent estre toujourns presents pour la conservation & la deffense de cette forteresse ; mais les Officiers aussi bien que le Gouverneur de la Place sont de la dépendance du Gouverneur de Maragnon , & doivent absolument obeir à ses ordres. Le Gouverneur de Maragnon est éloigné de la forteresse de Para de plus de cent trente lieuës, en baissant le long de la riviere & remontant vers le Brezil , ce qui produit de tres-mauvais effects dans la conduite des affaires du gouvernement de Para : Et si ce bonheur arrive que nostre Riviere vienne à estre peuplée & habitée de

nos gens , c'est une necessité que le Gouverneur de Para soit independant & absolu comme la personne qui tient entre ses mains les clefs de tout le pais. Ce n'est pas que le lieu presentement où est située la forteresse de Para soit le meilleur que l'on puisse choisir au jugement de quantité de personnes de bon sens ; mais si l'on peut pousser cette découverte plus avant , il sera facile de la changer , & je ne trouve pas de lieu plus propre que l'Isle du Soleil , qui est à quatorze lieuës plus bas vers l'embouchure de la riviere. C'est un poste sur qui on doit jetter absolument les yeux,

yeux , non seulement pour ce qu'il offre mil cōmoditez pour la vie humaine , & pour l'extraordinaire fertilité de la terre capable de donner toutes choses abondamment pour la subsistance de toutes les habitations que l'on y voudra établir , mais encore pour la commodité que les vaisseaux trouvent à l'aborder : C'est une grande anse qui est à l'abry de toutes sortes de mauvais vents , dans laquelle ces vaisseaux peuvent demeurer tres-seurement , & quand ils voudront se mettre à la voile , il ne faut qu'attendre la premiere pleine lune , où la Mer estant plus haute que d'ordinaire ,

passent par dessus tous les bancs qui rendent l'entrée de cette riviere difficile ; ce qui n'est pas une des moindres commoditez. Cette Isle a plus de dix lieuës de circuit, elle a de fort bonnes eaux, quantité de poisson de mer & de riviere, une multitude infinie de cancrs ou crabes, qui est la nourriture ordinaire des Indiens & des pauvres gens ; & à present elle est la mere-nourrice de Para, car il n'y a point d'Isle dans tout le voisinage, où l'on aille plus à la chasse des bestes qu'il faut pour la subsistance de la garnison & des Habitans, que dans cette Isle.

CHAPITRE LXXIII.

De l'embouchure de la Riviere des Amazones dans la Mer, de quatre-vingt lieues de large, tenant au Cap du Nord d'un côté, & de l'autre aux costes du Brezil.

VINGT six lieues plus bas que l'Isle du Soleil droit sous la Ligne, nôtre grande Riviere des Amazones étenduë de quatre-vingt quatre lieues de large, tenant du côté du Sud à Zaparara, & de l'autre côté au

Cap du Nord, se perd enfin dans l'Océan : On peut dire que c'est une Mer d'eau douce qui se confond dans une Mer d'eaux salées ; c'est la plus grande & la plus grosse riviere qui soit en tout le monde connu. Oreillane, & en un mot ce Maragnon tant de fois désiré, tant de fois recherché, & tant de fois manqué par les Espagnols du Perou ; enfin le voila rendu à la Mer, après avoir baigné de ses eaux mil trois cens cinquante six lieuës de longueur de pais, après avoir porté la fertilité & l'abondance dans mil & mil terres, après avoir donné la vie à un nombre infiny de Peuples,

DES AMAZONES. 213

& enfin après avoir fendu toute l'Amerique par la moitié quasi dans sa plus grande largeur , & fourny à tous ceux du pais un grand canal, dans lequel se rendent les plus belles , les meilleures , & les plus riches rivieres qui descendent de toutes ses montagnes & de ses costes. Ce qu'il a encore de remarquable est qu'à plus de trente lieuës à la Mer , vis à vis de son embouchure on puise ses eaux douces au milieu de la Mer pendant le reflux ou le descendant de la marée , ce qui est d'un rafraîchissement merveilleux , sur tout aux vaisseaux qui partant d'Europe ont fait deux mille

lieuës de chemin pour y arriver.

Voila en un mot la Relation de la parfaite découverte de cette grande Riviere, qui enfermant de si grands tresors n'en exclud pas un des Peuples de la terre, au contraire elle convie toutes fortes de gens à se servir & à profiter des richesses qu'elle possede. Elle offre au pauvre la vie abondamment, à celuy qui voudra travailler la recompense de son travail avec ufure, aux Marchands des emplettes, au Soldat des occasions de se faire connoistre, au riche de plus grandes richesses à acquerir, au Gentil-homme des em-

ploits honorables , aux Seigneurs de grands Estats , & aux Roys mesmes des Empires , & des Mondes nouveaux. Mais ceux qui sont plus appellez à ces Conquêtes , & qui y doivent prendre plus d'interest sont les amateurs de la gloire de Dieu , les zelez pour le salut des ames d'une multitude infinie d'Indiens Idolâtres & Payens , qui attend le secours & les lumieres que les fideles Ministres de l'Evangile doivent leur apporter pour éloigner les ombres du peché & de la mort , dans lesquelles ces miserables sont depuis si long-temps enseve-

lis. Que personne ne s'excuse de cette entreprise, il y a pour tous de quoy travailler, & quelque grand que soit le nombre des ouvriers qui voudroit s'y donner, il n'y en aura jamais assez pour la moisson qui est à faire; cette nouvelle vigne manquera toujours d'ouvriers pour la bien cultiver, quelques fervents & quelques forts qu'ils soient, & ce sera un ouvrage qui ne se peut jamais esperer que de voir tout ce nouveau monde soumis aux clefs de l'Eglise Romaine. J'espere que tous les grands & Catholiques Princes du Christianisme, que Dieu veuille tous conserver

conserver en de longues & belles années , seront tous inspirez chacun de leur part de favoriser cette sainte entreprise de la conquête des ames , les uns par leurs liberalitez accoustumées pour l'entretien & la subsistance des Prestres & Ministres de l'Evangile , les autres par leurs soins & leurs conduites pour y envoyer des Ecclesiastiques ; mais les uns & les autres doivent tenir un grand bonheur pour eux que de leur temps se soit ouverte cette voye difficile & épineuse, par laquelle on pourra ramener dans le sein de l'Eglise tout à une fois plus de Nations ensemble , & plus peuplées

218 LA RIVIERE

qu'il ne s'en est découvert
jusqu'icy dans toute l'Ameri-
que.

FIN.

RELATION
DE LA RIVIERE
DES AMAZONES
TRADVITE

Par feu M^r de Gomberville de
l'Academie Françoise.

Sur l'Original Espagnol du P. Chri-
stophle d'Acuña jesuite.

*Avec une Dissertation sur la Riviere
des Amazones pour servir
de Preface.*

TOME IV.



A PARIS;

Chez la Veuve LOUIS BILLAINE, au
second Pillier de la grand'Sale du Palais,
au grand Cesar.

M. DC. LXXVII.

Avec Privilege du Roy.

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

FROM THE YEAR 1660 TO 1703

BY JOHN WALLIS

IN TWO VOLUMES

LONDON: Printed by J. Sturges, at the

Printers Office, in Pall Mall, 1751.

Price 10s.

By the Author, at the

Printers Office, in Pall Mall.

1751.

Printed by J. Sturges,

at the

Printers Office,

in Pall Mall.

A. R. WALLIS

Author of the History of the Royal Society of London

from the Year 1660 to 1703

M. DCC. LII.

Printed by J. Sturges,

at the

Printers Office,

in Pall Mall.



LETTRE
 ESCRITE DE
 l'Isle de Cayenne
 au mois de Se-
 ptembre mil six
 cens soixante qua-
 torze.

A Cayenne ce 2. Septembre 1674.

MON R. PERE,

*La découverte que j'ay
 faite avec le Pere François*

A

Bechamel, de plusieurs Nations Barbares dans cette Terre-Ferme de la Goyane voisine de l'Isle de Cayenne, m'a obligé de faire un petit recit de nostre voyage, & de le presenter à V. R. afin qu'elle sache quel employ nous pouvons avoir icy, & combien de Missionnaires peuvent y occuper leur Zele. Si j'avois eu des Compagnons à laisser chez les Nouragues & les Acoquas, j'aurois penetré bien plus avant dans le Pays; mais les Nouragues qui nous conduisoient n'osant entrer

plus avant dans la Terre
 des *Acoquas* ; pour conser-
 ver l'amitié des uns & des
 autres , il eut fallu laisser
 un *Missionnaire* dans cha-
 cune de ces *Nations* , afin
 que ces *Acoquas* nous euf-
 sent conduit chez leurs amis
 qui s'étendent , comme je puis
 conjecturer , jusqu'à la ligne
 équinoctiale. Nous pour-
 rions encore passer à l'occi-
 dent de la Riviere de *Ma-*
roni , & faire alliance avec
 les *Nations* qui sont jus-
 qu'au Fleuve de *Suriname* ,
 sur lequel les *Hollandois*
 ont une Colonie ; mais nous

tenant toujours dans les païs
qui sont depuis trois degrez
de latitude septentrionale
jusqu'à la ligne équinoctiale,
nous ne devons point crain-
dre qu'aucune Nation d'Eu-
rope nous trouble dans nos
Missions, parce qu'il n'y a
point de gain à faire, &
qu'on y peut estre massacré;
C'est à V.R. à nous secou-
rir autant qu'elle jugera
ou qu'elle pourra, nous en-
voyant des Missionnaires
qui soient de forte santé, de
grande vertu, & prests à
souffrir beaucoup, d'autant
qu'on ne peut porter dans

ces lieux aucun rafraichissement pour se soulager en cas de maladie; car le moins qu'on peut estre chargé c'est le meilleur; outre que le peu de raisonnement de ces gens. là, tient toujours un Missionnaire dans un juste sujet de craindre qu'ils ne prennent de mauvaises resolutions contre luy à la premiere ombre de mécontentement qu'ils auront. J'attends icy bon nombre de Missionnaires pour les conduire dans ces vaste Pays; j'espere que V. R. nous les accordera;

8

c'est ce qui m'oblige particulièrement à me recommander à ses saintes prieres, demeurant,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur en Nostre-Seigneur.

JEAN GRILLET, de
la Compagnie de
J E S U S.



I O V R N A L

D V V O Y A G E

*qu'ont fait les Peres
Jean Grillet & Fran-
çois Bechamel de la
Compagnie de Jesus,
dans la Goyane, l'an*

1674.



LE Reverend Pere
François Mercier
ayant esté envoyé
de France avec la qualité

A iiij

10 *Journal du voyage*
de Visiteur dans les Mis-
sions de nostre Compa-
gnie , dans les Isles &
Terre-Ferme de l'Ame-
rique meridionale , par le
Reverend Pere Jean Pi-
net Provincial de la Pro-
vince de France, avec le
R. P. Gerard Brion Su-
perieur General des sus-
dites Missions , & les
Peres Macé & Alarole,
il arriva dans l'Isle de
Cayenne le vingt-unié-
me du mois de Decem-
bre mil six cens soixan-
te treize , & en partit dix
jours après. Durant ce

dans la Goyane. II

sejour il regla beaucoup d'affaires pour le spirituel & pour le temporel ; & entre autres voyant que nous n'avions point encore de connoissance d'autres peuples que des Galibis & Aracarets nos voisins qui sont proche de la mer , auprès desquels nos Peres s'employoient avec bien du zele ; il resolut de faire decouvrir les Nations éloignées de la mer: Je fus si heureux que d'estre choisi pour un si saint employ , & mes ordres

12 *Journal du voyage*
portoient particuliere-
ment que je tâcherois
de découvrir les Aco-
quas , Nation tres peu-
plée au rapport de quel-
ques Nouragues qui fre-
quentent les Galibis ;
mais qu'ils font passer
pour gens guerriers , &
pour des mangeurs d'hô-
mes. Un de ces Nou-
ragues estant interrogé
deux mois avant l'arri-
vée du Reverend Pere
Visiteur , s'il estoit vray
que les Acoquas man-
geassent leurs ennemis ;
il répondit qu'il y avoit

dans la Goyane. 13

quatre mois qu'il en estoit party, & qu'en ce temps là ils achevoient de faire bouillir dans leur marmite une Nation qu'ils avoient détruite. Je demanday pour mon Compagnon le Reverend Pere François Béchamel, qui est tres-zelé pour les Missions, & qui a beaucoup de facilité pour apprendre les Langues étrangères, outre qu'il entendoit déjà le langage Galibis, que beaucoup de Nouragues parlent, parmi lesquels

14 *Journal du voyage*
nous devions prendre des
conducteurs pour les
Acoquas ; car nous ne
connoissons point encore
d'autre chemin pour y
aller que par les Terres
des Nouragues : Le Pere
Bechamel prit le soin de
chercher des Galibis
pour nous conduire chez
les Nouragues qui sont
au dessus de la source de la
Riviere d'Uvia 2 & d'a-
cheter de la cassave & de
la pâte 3 d'Ovicou pour
ce voyage , qui devoit
estre de dix jours.

Le Pere ayant trouvé

dans la Goyane. 15

tout ce qui nous estoit
necessaire; à sçavoir trois
Galibis: de la cassave &
de la pâte d'Ovicou,
esperant de la misericor-
de de Dieu que nous
trouverions ou du poisson
ou quelque gibier par
l'adresse de nos Indiens;
nous partimes du port
de l'Isle de Cayenne le
vingt-cinquième Janvier,
après avoir dit adieu au
Reverend Pere Brion,
Superieur General, & au
Pere Macé & Pere Be-
chet; mais particuliere-
ment à Monsieur le Che,

16 *Journal du voyage*
valier de Lezy & nostre
Gouverneur, qui nous
fit l'honneur de nous
conduire avec nos Peres
jusqu'au canot où nous
nous embarquames après
midy, ayant nostre Pef-
cheur pour gouverner le
canot, & trois Indiens
Galibis pour ramer avec
nos deux serviteurs. C'é-
toit le sentiment de tout
le monde que nostre ca-
not estoit trop petit, &
il estoit vray si nous nous
fussions embarqué à
marée montante; car
dans cette saison là les

dans la Goyane. 17

lames sont fort rudes au bord ; mais nous évitâmes ce danger, nous embarquant un peu avant que la marée montast : tellement que nous étions hors de tout danger quand la marée commença à nous pousser dans la Riviere qui donne le nom à cette Isle ; outre que ce canot étant fort léger , & n'estant pas facile à tourner , il estoit tres propre à franchir quelques petits sauts qui sont dans la Riviere d'Uvia , que nous

18 *Journal du voyage*

devions parcourir presque toute entiere jusqu'à l'entrée d'une moindre Riviere qui nous donnoit entrée dans la Terre des Nouragues, qui sont la premiere Nation dont nous voulions prendre connoissance pour avoir entrée par leur moyen chez les Acoquas. Nôtre chemin estoit entre l'Isle de Cayenne & la grande Terre, & nous abordâmes le soir chez un habitant nommé Deslauriers, où nous sejourna-
mes le lendemain vingt-
sixième

dans la Goyane. 19

fixième , pour quelque
raison. Comme Dieu
nous a protégé & con-
duit , comme nous te-
nant par la main dans
tout ce voyage , il faut
avoüer que c'est luy qui
nous a inspiré de com-
mencer nostre voyage
par la Riviere d'Uvia ;
car nous ne reconnois-
sions que deux entrées
pour la Terre des Nou-
ragues , l'une par la Ri-
viere d'Uvia , l'autre par
la Riviere d'Aproague ;
5 celle par Aproague est
tres-difficile , à cause des

20 *Journal du voyage*
faits qui sont si rudes,
que les Sapayes & les
Galibis, qui sont à l'em-
bouchure de cette Ri-
viere, demandent des re-
compenses tres-grandes
pour entreprendre ce
voyage, & mesme ont
bien de la peine à le faire,
à cause qu'ils se defient
des Nouragues qui sont
mangeurs de chair hu-
maine : Tellement que
quand quelqu'un d'entre
eux y va il y demeure le
moins qu'il peut. Cette
entrée est donc presque
impossible, & nous n'eus-

dans la Goyane. 21

sions point eu de con-
noissance des Indiens
qui habitent aux côtes
de la riviere d'Uvia &
des Nouragues qui sont
plus hauts que la source
de cette riviere. Sans
sçavoir rien de tout cela
nous choisimes d'entrer
par Uvia dans la Terre
des Nouragues, & par
cette entrée nous avons
visité toute la Nation.

Le vingt-septième Jan-
vier n'estant partis de
chez le sieur Deslauriers
qu'assez tard, nous ne
fimes qu'une petite jour-

22 *Journal du voyage*
née, & nos Galibis nous
menerent dans une caze
de Maprouïanes 7 tant
pour éviter une tres rude
pluie, que pour trouver
une caze pour passer la
nuit. Ces Maprouïanes
sont environ trente, qui
se sont retirez de leur
pais auprès de la Riviere
des Amazones pour évi-
ter la persecution des
Portugais, & des Indiens
nommez Arianes, 8 qui
ont presque détruit cette
Nation, nous ne trou-
vames que de la Cassane
& de l'Onicon, & jus-

dans la Goyane. 23.

qu'au fixième de Fevrier nous n'eûmes outre la Cassave, que deux poissons & deux oiseaux que nos Galibis prirent, qui nous servirent de quatre petits repas, & un petit morceau de poisson chez un autre Indien.

Le vingt - huitième nous arrivames à une montagne où un Galibis nommé Maure a son habitation; cette montagne est à douze lieuës de l'emboucheure d'Uvia, & deux lieuës au dessous de cette montagne les

24 *Journal du voyage*

bords de la Riviere qui ont presque toûjours esté pays noyé jusque là, sont des Terres hautes & fort beau pays jusqu'aux premiers Nouragues.

Le vingt-neuvième nous couchames dans le bois, & le trente aussi, ayant passé une habitation de Galibis où il y a peu de monde, pour faire une plus grande journée.

Le trente-un nous logeames dans une habitation de Galibis où il y pouvoit avoir six ou

dans la Goyane. 25

sept personnes, & il y en avoit trois ou quatre absens.

Le premier de Fevrier nous passames la nuit dans les bois, & le second nous couchames chez un Galibis; c'estoit là la Caze la plus pauvre & la plus digne de compassion que j'aye veüe en ces pays icy entre les habitations des Indiens: car il n'y avoit qu'un homme avec sa femme & ses enfans, qui n'avoient pas ce jour-là de quoy souper, un de leurs enfans

25 *Journal du voyage*
estoit tout enflé & tout
extenué par une fièvre
qui ne le quitoit point,
nous jugeames qu'il n'en
pouvoit réchaper, le
Pere Bechamel le bapti-
za; cette consolation
adoucit tous nos tra-
vaux passez.

Le troisiéme nous mi-
mes pied à terre chez
les Nouragues, après
avoir passé le jour pre-
cedent & cettuy-cy, trois
sauts dans la Riviere
d'Uvia, & un autre
dans la Riviere des
Nouragues; mais c'é-
toit

toit peu de chose en
comparaison des sauts
qu'il faut passer sur les
Rivieres d'Aproague &
de Camopi.

Il estoit temps d'arri-
ver , car 9 la Cassave
nous eut manqué si
nous eussions eu encore
un peu à marcher dans
ces grandes solitudes ,
& ces vastes forests qui
bordent toujourns cette
Riviere , sur laquelle il
n'y a point d'autres Ca-
zes que celles dont j'ay
parlé , & les Cazes de
quelques Galibis & Area-

carets qui sont vers l'embouchure où il y a en tout cent, ou six-vingt personnes, cette Riviere qui serpente fort, a près de cinquante lieues de cours.

Nos Galibis nous ont servi dans ce voyage avec beaucoup de respect, & nous donnerent accès auprès du Capitaine de ces premiers Nouragues, auquel nous donnames une hache pour faire alliance avec luy; ils ne se ressouvenient point d'avoir vû

dans la Goyane. 29

avant nous qu'un François dans leur pays , tellement que les femmes & les filles qui n'avoient point fait de voyage chez les Galibis nos voisins, furent bien étonnées de nous voir. S'il falloit juger de toute la Nation par ceux-cy, on pouroit dire que tous les Nouragues sont un peuple tres - doux & tres-affable. Il y en avoit qui parloient fort bien Galibis , & qui nous servoient d'Interpretes. Ils firent tout ce qu'ils pu-

30 *Journal du voyage*
rent pour trouver de
quoy nous bien traiter ;
mais leur chasse ayant
esté malheureuse, nous
n'eûmes que de la Cas-
sava & un peu de viande
dans un de nos repas,
mais avec beaucoup de
demonstration de bonne
volonté. Nous acheta-
mes de la Cassava pour
les gens de nostre ca-
not, & le sixième de
Fevrier, après que nos
Galibis eurent esté trai-
tez dans une petite re-
jouissance, à la façon du
pays, ils partirent envi-

dans la Goyane. 31

ron les dix heures du
matin.

Nous partîmes aussi
le septième de Fevrier
de cette premiere caze
de Nouragues, pour faire
vingt quatre lieuës de
chemin par terre dans
des montagnes tres. ru-
des, & nous allames feu-
lement coucher à demy
lieuë de là, suivis de
deux jeunes Nouragues
de seize à dix-sept ans,
qui devoient porter nô-
tre bagage, pour pren-
dre encore un homme
qui nous avoit promis

32 *Journal du voyage*
de nous porter nos vi-
vres, qui consistoient en
Cassave & en paste d'Ou-
icou. Cet homme avoit
sa femme dans cette
seconde caze, qui estoit
malade d'un cancer au
sein qui la rongeoit, &
l'avoit déjà renduë si mai-
gre, que la voyant sans
avoir secours de la Mede-
cine dans un si grand
mal, nous jugeâmes qu'el-
le n'en pouvoit réchaper,
& qu'il y avoit apparen-
ce qu'elle vivroit mora-
lement bien le reste de
ses jours; car ces peu-

ples endurent leurs maux fort patiemment , comme nous le voyons dans tous les Galibis ; c'est pourquoy nous resolumes de la baptiser. Le Pere Bechamel prit soin de son instruction, ayant déjà quelque connoissance de la langue des Nouragues, & se servant d'un de nos jeunes Nouragues qui sçavoit parler Galibis. Cette femme malade receut fort bien cette instruction & fut baptisée ; ce qui nous fut un sujet de grande

34 *Journal du voyage*
consolation.

Le huitième ayant du pain & de la paste d'Ouicou pour quatre jours, nous nous mimes en chemin avec nos trois Nouragues pour faire vingt-quatre lieues, par des montagnes continues que les Nouragues font quelquefois en un jour & demy, mais ordinairement en deux & en trois jours, quand ils ont des femmes en leur compagnie.

Un de nos François

dans la Goyane. 35

de Cayenne qui estoit party le vingt - septième de Janvier , nous suivit de près avec sept Galibis, & nous atteignit à la seconde couchée , où il me donna une Lettre du Reverend Pere Brion nostre Superieur , écrite du jour de son départ, laquelle nous causa bien de la joye , y ayant beaucoup de bons avis qui nous pouvoient bien servir dans nostre voyage.

Ce François estoit fort fatigué de sa journée,

36 *Journal du voyage*
& laissa partir le lendemain les Indiens, qui firent en ce jour-là dixième de Fevrier, ce que nous ne fismes qu'en un jour & demy, à cause de la difficulté des chemins. Il se joignit donc avec nous, & comparant ses Galibis avec nos Nouragues, il y trouva bien du changement, admirant la douccur & la patience de ces trois Nouragues; mais particulièrement leur respect: Ils portoient nos vivres, & n'osoient pas en pren-

dre sans en demander,
quoy que nous leur
eussions dit plusieurs fois
qu'ils en pouvoient pren-
dre quand ils voudroient.
Nous passames dans
cette journée la Riviere
d'Aratay qui se jette
dans Aproague. Aratay
est une belle Riviere qui
vient du pays qui est
entre la source de la
Riviere d'Uuia & le
pays de Mercieux, que
les Nouragues disent
estre une espace de
Terre de sept journées:
Il falut passer cette Ri-

38 *Journal du voyage*
viere d'Aratay, qui est
assez large & profonde,
& aussi assez rapide, dans
un petit canot, avec
beaucoup de danger de
faire naufrage, comme
il arriva à ce François qui
s'estoit joint avec nous
quand il y repassa, à son
retour, où il perdit tout
son bien qu'il avoit ap-
porté. Nous couchâmes
pour la troisième fois
dans les bois, & l'onzié-
me de Fevrier estant tres-
fatiguez, nous arrivâmes
à midi à la caze d'Imanon
Nourague, fameux Piaye,

dans la Goyane. 39

10 c'est à dire Medecin dans tout le pais où nous trouvâmes les Galibis qui nous avoient devancez le jour precedent. Ces Galibis se mutinerent contre ce pauvre François , & furent cause probablement que les Nouragues de cet endroit - là ne luy voulurent rien vendre ; tellement qu'il perdit son voyage ; il fut mesme obligé de prier un de nos guides Nouragues de luy porter une partie de ses ferremens qu'il

40 *Journal du voyage*
avoit pour trafiquer, ces
Galibis luy refusans ce
secours, mais il falloit
souffrir cela, estant à
quatre-vingt lieues de
Cayenne chez une Na-
tion qui n'a point de
commerce avec les Fran-
çois.

Nous eûmes regret
du départ de nos trois
guides; mais nous ne
pouvions l'improver, à
cause qu'ils y estoient
obligez par de tres for-
tes raisons. Le plus grand
qui se nommoit Paratou,
nous dit pour nous con-

dans la Goyane. 41

soler, que nous trouverions dans cet endroit où nous estions, qu'on appelle Caraoribo, du nom d'une petite Riviere qui y passe, plusieurs Paratous; il vouloit dire plusieurs Nouragues, d'aussi bonne volonté que luy; mais nous trouvâmes bien de la différence pour le naturel, dans ceux qui furent nos guides depuis Caraoribo jusques aux Acoquas.

Incontinent qu'ils furent partis nous fîmes amitié avec le Capitaine

Camiami, qui est le pere
d'Imanon, en luy presen-
tant une hache; c'est un
Capitaine tres-renommé
& comme le premier
parmy les Nouragues; le
second est le Capitaine
des Nouragues d'Uuia.
Ce Camiami estoit venu
le lendemain de nostre
arrivée dans l'habitation
de son fils; car la sienne
est sur la Riviere d'A-
proague; il peut estre
âgé de soixante ans, &
est encore bien vigou-
reux: Son visage quoy
que maigre est guerrier,
mais

dans la Goyane. 43
mais barbare , son hu-
meur fort indifferente
pour les Estrangers , assez
douce pour les siens ,
ausquels selon la façon
du pais il donne le bon
soir depuis les plus vieux
jusqu'aux enfans de quin-
ze ans , & le bon jour
tous les matins. Il nous
fit esperer de nous con-
duire , quand son canot
seroit fait, jusqu'aux Aco-
quas où il pretendoit al-
ler aussi , & ne deman-
doit pour achever ce ca-
not que dix jours ; mais
quoy que nous sceussions

44 *Journal du voyage*
bien la façon de compter des Indiens, qui font trois mois à faire ce qu'ils pourroient exécuter en dix jours, nous nous resolûmes toutefois de demeurer avec luy pour estre sous sa protection, & de luy persuader, si nous voyons qu'il differast trop, d'emprunter un autre canot qui estoit à cinq journées de nous, & cependant prendre le plus que nous pourrions de connoissance de la langue des Nouragues, qu'on nous

dans la Goyane. 45

disoit estre celle des Acoquas & des Mercieux avec un peu de difference. Nous avions un peu d'aide par le moyen de la langue des Galibis que quelques-uns entendoient, & qui estoit familiere au Pere Bechamel. Cette langue n'est pas belle comme celle des Galibis qui est douce dans la prononciation; mais celle des Nouragues a quantité de mots dont il en faut prononcer avec des aspirations fort rudes, les autres ne

46 *Journal du voyage*
peuvent estre bien pro-
noncez que les dents
ferrées , il faut d'autre
fois parler du nez , &
quelquefois on trouve
ces trois difficultez dans
un mesme mot.

Le Pere Bechamel
commença incontinent
à s'appliquer à l'étude de
cette langue ; & pour
moy. profitant de son
travail, qui luy réüssissoit
fort heureusement ; par
le moyen de la langue
des Galibis , je fis un
petit recit de la Creation
du monde , pour faire

dans la Goyane. 47

connoistre à cette nation son Createur. Ima-
non maistre de cette
caze, fut le premier qui
prit plaisir à ce discours,
ensuite le Capitaine, &
cinq ou six autres qui
repetoient en mon mau-
vais Naurague en tra-
vaillant : *Dieu a fait le
Ciel, Dieu a fait la Terre,
&c.* Il y avoit là plusieurs
hommes qui avoient
deux femmes, & mesme
il y en avoit un qui en
avoit trois ; cela ne
m'empescha pas de leur
declarer en leur parlant

48 *Journal du voyage*
de la creation de l'Homme , que Dieu n'avoit fait qu'une femme pour le premier Homme , & qu'il ne vouloit pas qu'un homme eust deux femmes. Encore que tous ces Nouragues vissent que nous condamnions leur coûtume de prendre deux & trois femmes en mesme temps , neanmoins ils ne dirent mot contre la Loy du Christianisme , qui ne permet pas la mesme liberté.

Voyant que ces gens-

dans la Goyane. 49

là se rendoient si dociles, je voulus voir s'ils prendroient plaisir au chant de l'Eglise, & pour cet effet j'entonnay le *Magnificat* au premier ton, estant aidé par le Pere & nos deux serviteurs. Ils en furent si contens que les jours suivans nous chantâmes ordinairement trois fois quelques Hymnes avec une grande satisfaction de leur part, mesme quelques-uns apprirent à répondre aux Litanies de la sainte Vierge que nous

50 *Journal du voyage*
chantions tous les soirs.
Cependant le canot de
nostre Capitaine se fai-
soit fort lentement, et
nous crûmes qu'il valoit
mieux obtenir de luy
qu'il en empruntast un
autre, ce qu'il nous ac-
corda envoyant deux de
ses gens pour cet effet à
cinq journées de son ha-
bitation en demander un
commode.

Ce fut le vingt-huit
de Fevrier que les gens
partirent, & voyant le
lendemain premier de
Mars, qu'il laissoit partir
une

dans la Goyane. 51
une autre bande de ses
gens, nous crûmes qu'il
estoit bon de nous servir
de l'occasion pour faire
porter nostre bagage par
quelques - uns, que le
Pere Bechamel les ac-
compagnast avec un
serviteur, & que je de-
meurasse avec nostre
second serviteur auprès
du Capitaine pour ne
point le rebuter parce
que nous avions besoin
de sa protection.

Après avoir demeuré
quinze jours avec ce
Capitaine faisant prier

Dieu tous les enfans au matin & au soir, & repétant mes petites instructions à la plus grande partie, mais particulièrement à trois jeunes hommes qui estoient bien mariez, les confirmant dans la resolution de ne point prendre de seconde femme, à quoy ils ne montroient point avoir de difficulté. Je partis par terre le quinze de Mars pour aller trouver le Pere Bechamel & attendre le Capitaine dans sa Caze qui

dans la Goyane. 53

devoit partir par eau cinq jours après avec son canot, je n'avois que trois lieües à faire par terre, & par eau, il y en avoit près de quinze. Je trouvoy les gens de là encore plus dociles, & quand le Capitaine fut de retour, de vingt-quatre personnes, il n'y en avoit que trois qui témoignoient ne prendre point de plaisir à mes instructions. Durant nostre séjour un serpent vint de nuit dans le lieu ou

54 *Journal du voyage*
nous estions couchez &
mordit un chien de
chasse qui en mourut
trente heures après, cet
accident nous fit du
tort, parce que le Ca-
pitaine & le maistre du
chien l'attribuerent aux
prieres que nous chan-
tions, c'est pourquoy
je n'osé plus chanter,
mais je me contentois
de faire dire la priere à
toutes les personnes de
cette Caze, à la reserve
des trois vieillards dont
j'ay parlé, c'est à sçavoir
le Capitaine Camiari &

deux autres.

Le neuvième d'Avril après avoir beaucoup pressé le Capitaine pour nostre départ , il nous declara qu'il ne vouloit point faire le voyage & que tout son monde partiroit pour aller sur nostre route où ils nous quitteroient , quand nous prenderions le chemin de terre pour aller aux Rivieres qui conduisent aux Aco-
quas, ou quatre de cette bande nous accompa-
gneroient , nous recon-

56 *Journal du voyage*
nûmes que ce voyage
estoit déterminé inde-
pendemment de nous,
mais nous ne laissames
pas de les payer afin de
nous servir de cette oc-
casion, car il eut esté
difficile d'en trouver
d'autres. Je m'opposay
toutefois à ce que tant
de monde vint avec
nous, parce que les
deux canots qu'ils
avoient estoient trop
petits, cette difficulté
fut grande & ne fut
point resoluë que le
lendemain quand nous

dans la Goyane. 57

representames au Capitaine que nous luy laissons nostre Cassette que nous en prenions fort peu de Traite II pour nostre voyage , qu'à nostre retour je voulois demeurer chez luy ; que s'il ne favorisoit nostre voyage il falloit que je m'en retournaſſe à Cayenne , qu'il ne verroit plus de Peres & n'auroit plus de Traite , cela le fit refoudre à diminuer le nombre de ſes gens.

Le dix de Mars nous

E iiij

58 *Journal du voyage*
partîmes au nombre de
seize, dont le Capitaine
en voulut estre pour
trois journées, afin de
ramener son canot; le
soir nous mîmes pied à
terre dans les bois, &
l'onzième après avoir
passé plusieurs sauts
dans les deux journées,
nous arrivâmes dans
une Caze de Noura-
gues à dix lieues de
l'autre, nous y fûmes
bien receus, & nous en
partîmes le treizième
avec un troisième ca-
not fort petit où il y

dans la Goyane. 59

avoit deux hommes,
une femme, & nne
fille de dix à douze ans.
Nous passames deux
sauts assez rudes &
nous arrivâmes à un
troisiéme ou les canots
ne peuvent passer, c'est
ce qui a obligé les Nou-
ragues à faire un che-
min par terre pour traî-
ner leurs canots près de
demie lieüe; ce saut est
à deux degrez quarante
six minutes de latitude
Septentrionale, il n'y
eut que le petit canot
que les Indiens traîne-

60 *Journal du voyage*
rent par terre; le Capitaine nous quitta & retourna avec les deux autres, & nous allâmes au nombre de quinze nous mettre dans un grand canot qui estoit au dessus du saut que les deux personnes envoyées par Camiari avoient emprunté; quatre lieues plus haut nous trouvâmes l'embouchure de la Riviere de Tenaporibo & nous allâmes coucher dans une Caze proche, qui est encore sur Aproa-

dans la Goyane. 61

gue, où nous trouvâmes cinq voyageurs Nouragues qui alloient au pais des Mercieux, outre lesquels il y avoit une femme qui avoit une petite fille de sept ou huit mois qui estoit fort malade. Imanon dont j'ay parlé estoit le chef de cette bande ; c'est le plus grand Medecin du pais, c'est à dire le plus grand Jongleur, & quoy qu'il soit un grand hypocrite & fort attaché à la pluralité des femmes

62 *Journal du voyage*
dans le mariage ; il ne
laisa pas de nous aver-
tir que cette petite fille
estoit fort malade, c'est
pourquoy l'ayant exami-
née nous jugeâmes qu'il
faloit la baptiser, ce que
le Pere Bechamel fit au
temps que ces voya-
geurs partoient. J'avois
baptizé une petite fille
dans la Caze de cet
Imanon incontinent a-
prés sa naissance a cau-
se que sa mere l'avoit
mise au monde sur de
la bouë 12 d'où ils ne
la vouloient point reti-

dans la Goyane. 63

rer que dans un temps qui pouvoit estre fort long, estant averti de ce desordre & voyant qu'ils ne vouloient rien mettre sous l'enfant pour l'exempter du froid de la bouë & de la nuit, je la baptizé.

Le quatorzième nous partîmes de cette Caze, & incontinent nous entrâmes dans la Riviere de Tenaporibo qui est fort profonde & rapide, quoy qu'elle serpente fort, nous estions les premiers François qu'on

64 *Journal du voyage*
ait veu sur cette Rivie-
re, & nous sçavions
que trois Anglois y
avoient esté tuez &
mangez, 13 il y a
quelques années par les
Nouragues; mesme il est
fort difficile de naviger
sur cette Riviere à cause
qu'elle est étroite & que
les grands arbres qui
sont aux bords en tom-
bant portent le bout de
leurs branches bien sou-
vent sur l'autre rive, de
sorte qu'il faut passer
dessus ou dessous ces ar-
bres avec beaucoup de

dans la Goyane 65
difficulté. Nous couchâmes une nuit dans les bois, & le quinze nous arrivâmes à une Caze où nous sejourâmes jusqu'au dix-huitième qui fut nostre dernière journée sur cette Riviere, & le soir nous vîmes la dernière assemblée des Nouragues sur cette Riviere à vingt-quatre lieües de son embouchure. Cette assemblée de Nouragues consiste en quatre Cazes peu éloignées les une des autres, où il y a plus de

66 *Journal du voyage*
six-vingt personnes de
beau naturel & bien
dociles, il n'y a pas un
de la Caze qui n'ait prié
Dieu tous les jours,
cette Caze estoit com-
posée de plusieurs hom-
mes dont les uns n'é-
toient pas mariez, les
autres estoient mariez
& n'avoient chacun
qu'une femme avec la-
quelle ils vivoient bien,
il y a beaucoup d'appa-
rence qu'on feroit là de
bons chrestiens. Cette
Caze est à deux degrez
quarante-deux minutes
de

dans la Goyane 67

de latitude Septentrionale, & pourroit avec les voisines & deux autres qui sont à deux lieües de là, donner de l'employ à un bon Missionnaire.

Nous partimes de cette Caze le soir du vingt-sept d'Avril pour aller trouver nos conducteurs qui estoient proche avec lesquels nous nous mêmes en chemin par terre & ne fismes que cinq lieües dans trois montagnes tres-difficiles.

E

Le vingt-neufième nous fimes environ dix lieües dans un chemin un peu plus doux, & nous couchâmes dans les bois comme la nuit precedente; nos trois conducteurs nous montrèrent deux petits ruisseaux qu'ils disoient estre Tenaporibo & Camopi qui estoient fort rapides, & à cinq ou six lieües de là, Tenaporibo est large de quarante pieds & profond de douze à fond de cuve, & à quinze lieües ou un

dans la Goyane. 69

peu plus, la Riviere de Camopi est aussi grande que la Seine au dessous de Paris d'où on peut conjecturer quel circuit elle fait.

Le trente nous allâmes coucher sur la Riviere d'Eiski, d'où deux de nos Nouragues s'en allerent aux Nouragues de la Riviere d'Inipi pour emprunter un canot & nous venir trouver à nostre couchée, car la Riviere d'Eiski se jette dans l'Inipi; ils firent cela pour nostre soula-

70 *Journal du voyage*
gement, nostre journée
ayant esté bien forte à
proportion de nos for-
ces.

Le premier jour de
May ils nous vinrent
trouver avec un assez
beau canot où il y avoit
trois Nouragues qui n'a-
voient pas vû de Fran-
çois n'y autres Euro-
peans, leur visage estoit
fort doux & ils mon-
troient avoir un naturel
fort docile, ils retourne-
rent chez eux & nous
nous embarquâmes dans
ce canot un peu après

dans la Goyane. 71
midy & nous allâmes
coucher dans les bois
sur la Riviere d'Inipi où
nos conducteurs racom-
moderent le canot 14
& le lendemain deuxié-
me de May ayant def-
cendu sur cette Riviere
qui est fort rapide envi-
ron dix lieües , nous
entrâmes dans la Rivie-
re de Camopi où mon-
tant contre le cours de
la Riviere nous fismes
encore quatre lieües ,
Inipi perd son nom &
fait une grosse Rivere
avec Camopi qui va se

72 *Journal du voyage*
joindre au fleuve d'Ya-
poque 15 à cinq jour-
nées de là. Camopi est
tres-rapide, & a tant
de sauts tres-difficiles
qu'on ne peut les com-
pter, nous montâmes
sur cette Riviere le
troisieme & quatrieme
de May avec bien de la
peine & du danger. Le
quatrieme de May nous
couchâmes sur une ro-
che plate, où il y avoit
un demy Toict ruiné
que nos gens rétabli-
rent avec des feüillages,
nous passames ce jour

là par un endroit dange-
reux , tant à cause d'un
faut difficile , qu'à cause
qu'il estoit commandé
d'une Caze de Noura-
gues qui est la derniere
de cette nation où le
maistre est Morou qui
est la nation d'un In-
dien qui fut pendu à Ca-
yenne , il y a plus d'un
an pour avoir tué un
François , nous pou-
vions apprehender qu'il
ne voulut à la façon In-
dienne vanger cette
mort sur nous , mais un
de nos conducteurs qui

74 *Journal du voyage*
estoit aussi Morou avoit
épousé sa fille, & nous
esperions que la presen-
ce de ce jeune homme
que nous croyons Nou-
rague empêcheroit la
mauvaise humeur de cet
homme, comme il ar-
riva, & après nous abor-
dâmes nostre roche pla-
te qui est sur la Terre
des Acoquas, nous
receumes une grande
consolation de voir nos
trois conducteurs de-
mander leur souper par
le signe de la Croix, ou
jamais personne ne
l'avoit

dans la Goyane. 75

l'avoit fait sans qu'il eut esté nécessaire de les avertir : mais ce qui augmenta nostre joye , fut qu'après le souper , le plus jeune de nos conducteurs , qui peut avoir 17. ans , de son propre mouvement chanta dans le ton de l'Eglise , *Sancta Maria , ora pro nobis* , ne luy ayant appris que cela ; je continuay les Litanies , & il me répondoit. Sur la fin du jour le principal de nos Conducteurs donna un signal avec une sorte de flûte

76 *Journal du voyage*
qui se fait entendre de
fort loin ; le lendemain
cinquième de May fut
pluvieux toute la mati-
née , & nous empescha
de partir ; mais non-
obstant la pluye nous
vîmes vers les neuf heu-
res du matin trois jeu-
nes Acoquas qui estoient
envoyez pour nous re-
connoistre ; nous parti-
mes avec eux vers le mi-
dy , & nous arrivâmes un
peu après eux sur les trois
heures à la premiere
Caze des Acoquas , qui
est à deux degrez vingt-

dans la Goyane. 77

cinq minutes de latitude Septentrionale. Ils furent fort contents de nous voir , car il y avoit probablement longtemps qu'ils avoient ouy parler de nostre voyage. Ils s'accoustumerent si facilement avec nous, qu'il n'y en eut pas un dès le troisiéme jour qui refusast de prier Dieu ; & tous les jours nous leur avons fait dire la Priere matin & soir. Le deuxième jour nostre premier Conducteur nous mena dans deux autres

Cazes assez proches , où on nous reçut avec autant d'amitié que des Estrangers en peuvent attendre d'un peuple barbare. Incontinent les gens éloignez d'une journée ou environ furent avertis de nostre arrivée, & vinrent nous voir. Ils admiroient tous nos chapeaux , nos soutines, nos souliers , un Fusil que nous faisons tirer à nostre premier Conducteur de temps en temps dans les grandes Assemblées , les Images

dans la Goyane. 79

de nos Breviaires , nostre écriture , le chant de l'Eglise qu'ils vouloient entendre souventefois durant la journée. Ils écou-
toient avec attention nos instructions , & témoignèrent de fort bons sentimens quand nous leur dîmes qu'autrefois les François ne connois-
soient pas Dieu ; mais que des gens de bien estoient venus dans nô-
tre pays qui nous avoient enseigné qu'il y avoit un Dieu qui nous vouloit rendre bien-heureux dans

80 *Journal du voyage*
le Ciel, & ce qu'il fal-
loit faire pour y aller ;
que nous estions venus
leur faire la mesme cha-
rité, afin qu'ils pussent
aller avec nous dans le
Ciel. Ce qui m'a donné
bonne esperance de la
conversion de cette Na-
tion, c'est qu'ils ont
écouté avec respect les
Commandemens de
Dieu les plus contraires
à leur ancienne façon de
vivre ; c'est ce qui me
donne sujet de parler
plus distinctement de ce
que j'ay remarqué dans

dans la Goyane. 81

les deux Nations.

Les Nouragues & les Acoquas sont en fait de Religion comme les Galibis : Ils reconnoissent qu'il y a un Dieu sans l'adorer : Ils disent que sa demeure est dans le Ciel sans sçavoir si c'est un esprit, & semblent plustost croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu 16 Tamoucicabo ; c'est à dire , l'ancien du Ciel : Les Nouragues & les Acoquas l'appellent Mairé, & ne s'en entretiennent jamais que dans

82 *Journal du voyage*
des discours fabuleux. Ils
ont beaucoup de super-
stitutions qui ne sont que
des contes & badineries
d'enfans , dans lesquels
je n'ay remarqué aucune
idolatrie ; mais je crains
fort que leurs Medecins
dans leurs Jongleries ne
corrompent les femmes
& les filles , car ils m'ont
donné grand sujet de le
croire.

Le naturel des Nou-
ragues & des Acoquas
est doux : mais plus les
Nouragues sont éloi-
gnez de la mer , plus

dans la Goyane. 83

ils sont traitables ; la fréquentation qu'ils ont avec les Indiens du bord de la mer les rendant plus libres & plus difficiles à entretenir : mais il est certain que les Acoquas sont tous autres qu'on se les figure à Cayenne parmy les François, qui les croient traîtres, ferores, cruels, perfides à leurs hostes : Car s'il faut juger de la Nation par la connoissance de prés de deux cens que nous avons veus, ils sont tous bons,

84 *Journal du voyage*
affables , joyeux & faci-
les à écouter ce qu'on
leur dit. Il est vray que
depuis peu ils ont exter-
miné une petite Nation,
& qu'ils en ont mangé
plusieurs, mais j'attribuë
cette barbarie à la mau-
vaise coustume du pays
plutost qu'à leur naturel,
ce qui me semble tres-
probable ; patce qu'a-
yant appris deux ou trois
jours après nostre arri-
vée qu'il y avoit encore
à demie journée de nous
de la chair d'un Maga-
pa ; c'est une Nation qui

dans la Goyane. 85
leur est ennemie , qu'ils
avoient tué tout récem-
ment , l'ayant tué avec
un autre qui les épioient
pour en prendre quel-
qu'un à l'écart ; & de
plus un de nos domesti-
ques nous ayant appor-
té la machoire d'un jeu-
ne homme , nous leur
dîmes que cela n'estoit
pas bien , & que Dieu
défendoit de tuer un en-
nemy quand on le tient
prisonnier , & de le man-
ger après l'avoir tué ; ils
baissèrent les yeux sans
repliquer aucune parole.

Une autre fois un maître de Caze ayant ouy dire que les Galibis pour nous détourner d'entreprendre un tel voyage, nous avoient menacez que nous serions rostis chez les Acoquas, il parut tres-indigné de cette menace, & ne s'appaisa que quand j'eus dit que j'avois pris ces Galibis là pour des menteurs & pour des fols : outre cela leur ayant raconté comme j'avois esté pris 17 prisonnier de guerre par les Anglois, & rendu

dans la Goyane. 87

aux François, sans qu'on
m'eût fait aucun mal,
& que Dieu ne vouloit
pas qu'on tuast ceux qui
estoyent pris en guerre.
Ils semblerent assez ap-
prouver cette Loy; c'est
là un des points mieux
establis & receus de
tout temps chez les
Acoquas, & mesme chez
les Nouragues; & il
semble par ce que je
viens de dire, qu'on les
empescheroit bien de
commettre cette barba-
rie, que de tuer & man-
ger leurs ennemis.

La Polygamie est le second obstacle que nous trouvons pour la Religion Chrestienne dans ces deux Nations de Nouragues & d'Acoquas ; car pour un homme qu'on trouve n'avoir qu'une femme , il y en a six qui en ont deux & trois : L'esperance qu'on peut avoir de déraciner ce vice n'est pas pour les personnes qui sont déjà mal engagées, mais seulement pour les hommes qui n'ont encore qu'une femme , &

dans la Goyane. 89

pour les jeunes garçons qui ne sont point encore mariez, auxquels on pourroit persuader de se contenter d'une femme. Je ne vois rien à esperer pour les autres.

La façon de vivre des Nouragues & des Acoquas entr'eux est fort douce, & a quelque chose de plus humain que celle des Galibis. Par exemple, chez les Galibis les mariez disnent chacun en son particulier; ceux qui ne sont point mariez mangent

90 *Journal du voyage*
tous ensemble ; & toutes
les femmes , les filles &
les petits enfans se reti-
rent d'un autre costé
pour leur repas. Les
Nouragues & les Aco-
quas font autrement ;
car le mary mange avec
sa femme , ou les fem-
mes & les enfans avec
une paix & une union
admirable. Ils ne 18 boi-
vent pas beaucoup , mais
ils sont grands mangeurs,
& pour avoir dequoy ils
sont toujourns à la chasse
ou à la pesche , sans épar-
gner aucunement leurs
peines.

dans la Goyane. 91

peines. Ils sont tous menteurs comme tous les autres Indiens que nous connoissons ; & quand ils voyent que leur mensonge est découvert ils se retirent un peu honteux , mais sans apprehender de mentir à la premiere occasion. Les Nouragues ont tâché de nous intimider par plusieurs contes qu'ils inventoient , pour nous faire perdre la resolution d'aller aux Acoquas , afin que nous dépensassions chez eux toute nostre

Traite ; tantost nous disant qu'ils avoient vû les pas de quelque beste farouche inconnuë, tantost que les Caranes leurs ennemis couroient dans leurs bois , & qu'ils avoient remarqué les pas de trois de cette Nation assez proche de leur Caze , & divers contes comme ceux cy ; mais voyant qu'ils ne pouvoient pas nous épouvanter , ils faisoient ce que nous desirions. Ce mesme vice est cause qu'ils promettent beaucoup & tien-

nent peu leurs promesses ; ce qui arrive de ce qu'ils n'ont pas l'esprit d'estimer chaque chose selon sa valeur & son importance ; ainsi ils ne regardent pas s'ils font tort à une personne en luy manquant de parole, ou s'ils en feront deshonorrez. Pour bien concevoir combien grand est ce défaut de ces deux Nations , qui est commun à toutes les Nations des Indiens que nous connoissons , il faut les comparer à de petits en-

94 *Journal du voyage*
fans , qui n'estiment ce
qu'ils voyent que par fan-
taisie. Ils sont aussi su-
jets au larcin , & en cer-
taines occasions il faut
estre bien sur ses gardes
pour ne rien perdre au-
prés d'eux.

Les Nouragues font
environ cinq à six cens
personnes , les Mercieux
qui demeurent à leur
Oüest leur sont égaux en
nombre ; les Acoquas
sont à leur Sud , qui nous
ont caché la force de leur
Nation ; toutefois je la
crois trois ou quatre fois

dans la Goyane. 95

plus forte que celle des
Nouragues ; car ayant
demande à une vieille
femme combien il y
avoit de Cazes d'un cô-
té que nous luy mon-
trions , elle nous dit qu'il
y en avoit dix ; & luy
montrant le costé où de-
meuroit leur grand Ca-
pitaine , elle prit une poi-
gnée 19 de ses cheveux ,
pour nous faire entendre
le nombre des Cazes
qu'il y avoit de ce costé
là entre les Acoquas &
les Mercieux. Ils nous
ont dit qu'il y avoit la

Nation des Pirios , que les Acoquas disent leur estre égaux en force : du costé de l'Est & Sudest sont les Pirionaux , & à l'Est les Pinos , les Magapas ; & au milieu de tous ces Peuples sont les Moroux , qui sont fort barbares. Tous ces Peuples parlent une mesme Langue , & sont entendus encore des Caranes, qui sont ennemis des Nouragues. Ils disent encore que les Maranes, qui sont une fort grande Nation , entendent

cette melme Langue; au Sud Sud-ouïest des Acoquas sont les Aramisas, qui ont beaucoup de Galibis dans leur langage, sans neanmoins connoître cette Nation. Les Acoquas disent que c'est une fort grande Nation; s'il y a un lac de Patime, ces Aramisas n'en peuvent pas estre éloignez de quarante lieuës du costé du Nord. Nous n'avons pû rien apprendre de ce Lac, il n'y a eu qu'un Nourague à qui ayant demandé s'il n'a-

98 *Journal du voyage*
voit point connoissance
d'un grand amas d'eau,
comme la mer où le sa-
ble est de Caracoli, c'est
ainsi qu'ils appellent l'or,
l'argent & le cuivre, qui
me dit qu'il n'avoit rien
veu de semblable. Ces
Aramisas sont dans la
mesme longitude du
monde, que les Cartes
mettent la partie Orien-
tale du lac de Patime. 20

Après avoir sejourné
chez les Acoquas douze
ou treize jours, l'air se
rendit mal sain par une
chaleur tres-grande, avec
fort

dans la Goyane. 99

fort peu de vent qui souffle presque toujours en ces pais-là , & les rend habitables. Le Pere Bechamel eut une fièvre tierce , & le plus fort de nos valets fut aussi fort malade. Nous pressâmes donc nos Conducteurs de partir , voyant qu'ils n'avoient pas voulu nous conduire plus avant , ny permettre que les Acoquas allassent querir leur Capitaine qui estoit à trois journées de nous , avec lequel nous voulions faire quelque

100 *Journal du voyage*
alliance. Ces trois Con-
ducteurs devinrent inso-
lens, croyant que c'étoit
pour les honorer que les
Acoquas estoient venus
en si grand nombre,
quoy qu'il y ait bien de
l'apparence que la cu-
riosité de voir les Fran-
çois les avoit attirez. Ils
se rendirent fâcheux,
particulièrement le Mo-
rou, qui fit paroistre
tout à fait son méchant
naturel, persuadant aux
Acoquas que nous leur
devions laisser toute nô-
tre Traite. Ces proposi-

dans la Goyane 101
tions si déraisonnables
ne nous estonnerent pas
beaucoup , mais pour
leur laisser une douce
esperance de nostre re-
tour , nous donnâmes
un ferrement 21 de
trente sols à un hom-
me qui n'avoit qu'une
femme pour avoir un
grand Hamac 22 à mon
retour , promettant de
luy donner pour ache-
vement de payement une
Serpette & un Coûteau.
Je le choisissois pour ho-
norer les bons mariages,
il le reconnut bien , &

102 *Journal du voyage*
nous promet de ne point
prendre de seconde fem-
me durant que la sien-
ne vivroit, avec laquelle
il avoit déjà passé huit
ou neuf ans pour le
moins, car ils avoient
une fille d'environ sept
ans; cela facilita nostre
départ.

Le vingt-cinquième
de May nous nous em-
barquâmes sur la riviere
de Camopi dans deux
Canots, le Pere Becha-
mel estoit dans le plus
petit avec nostre princi-
pal Nourague & un Aco-

dans la Goyane. 103

quas qui vouloit venir à Cayenne : J'estois dans l'autre avec nos deux Valets , le Morou & le jeune Nourague , qui ne prenant pas garde à se bien conduire , laisserent aller le Canot dans un grand saut si près du précipice , que ceux qui estoient avec le Pere, s'écrierent comme nous croyans perdus. Ces deux jeunes gens firent par un grand effort aller le Canot à l'abry d'un Rocher qui rompoit le cours des eaux , & estant

104 *Journal du voyage*
montez sur ce Rocher,
ils tirèrent à force de
bras le Canot hors de
ce precipice. Il y a
sans comparaison plus
de danger à descendre
dans ces sauts qu'à mon-
ter, parce qu'on prend
les endroits où l'eau est
foible pour faire monter
le Canot à force de bras,
au lieu qu'en descen-
dant ils prennent le plus
fort des eaux avec des
risques de la vie qu'on
ne peut pas expliquer.

Après avoir passé tous
ces dangers le second

dans la Goyane. 105

jour de nostre embarquement, nostre jeune Nourague qui ne s'estoit jamais trouvé en semblables occasions, dit en son langage, *Dieu est bon qui ne s'est point fâché contre nous.* Estant arrivez au chemin par terre qui estoit entre la riviere d'Inipi & celle de Tena-poribo, nos Conducteurs qui estoient fort chargez de Hamacs & autres choses qu'ils avoient achetées chez les Aco-quas, ne voulurent pas nous secourir comme ils

106 *Journal du voyage*
auroient fait si ce Morou
ne les eust mis en mau-
vaïse humeur. Ils mar-
choient fort viste, com-
me c'est la coustume
des Indiens , quand ils
sont chargez , & enfin
nous laisserent à cinq
lieuës de Tenaporibo ,
d'où par la grace de
Dieu nous nous retirâ-
mes sans nous égarer,
suivant un sentier dans
lequel où il estoit moins
facile à connoistre , les
gens avoient rompuës
de petites branches ,
pour nous montrer qu'ils

dans la Goyane. 107

avoient passé par là.
Quand nous fûmes à
trois quarts de lieuës
des premières Cazes,
nous entendîmes des
Nouragues qui nous ap-
pelloient , & qui nous
apportoient à manger de
la Cassave , du Poisson,
& du Oüicou pour
boire.

Le premier jour de
Juin nostre jeune Mo-
rou nous traita fort mal
estant yvre , cela nous
fit résoudre à retourner
à Cayenne dans un au-
tre Canot & avec d'au-

108 *Journal du voyage*
tres Indiens , à caule de
nos maladies qui s'aug-
mentoient. J'avois une
fièvre bien violente &
une grande toux , le Pe-
re Bechamel estoit fort
malade & le plus fort de
nos serviteurs ; nous
avons besoin d'une par-
ticuliere assistance de
Dieu pour trouver quel-
que commodité pour
nostre retour , ce fut
pour lors que Dieu
nous fit paroistre qu'il
avoit un soin tres-parti-
culier de nostre conser-
vation , nous fournissant

dans la Goyane. 109

ce qui nous estoit necessaire , non pas dans le temps que nous le souhaitions , ny de la façon que nous jugions la meilleure , mais dans le jour & de la maniere qui nous estoit la plus convenable. jusqu'à nostre arrivée à Cayenne.

Le second jour de Juin nous fîmes marché avec le premier Nourague qui nous avoit rendu quelque service à Caraotibo à trois lieues d'Aproague , qui estoit

110 *Journal du voyage*
d'un fort bon naturel, &
qui estoit venu là avec
deux autres Nouragues
du mesme lieu de Ca-
raotibo, qui nous ai-
moient assez, & qui vou-
loient retourner au plu-
tost chez eux, nous le
déterminâmes à partir
dés le lendemain pour
éviter que nostre Mo-
rou ou nos autres Con-
ducteurs qui estoient
ailleurs ne s'opposassent
à nostre dessein. Il fal-
loit faire trois lieuës par
terre ou sept lieuës par
eau pour aller où estoit

dans la Goyane. III

le Canot de cet homme, mais j'estois si malade que je ne pouvois pas faire le chemin par terre, & nostre valet estoit aussi malade que moy, il falloit donc trouver un Canot pour aller par eau, Dieu nous en fit avoir un petit, que nous louâmes, qui estoit enfoncé dans l'eau, & qui estoit assez grand pour nous porter quatre; à sçavoir l'Indien & la femme, nostre Serviteur & moy: Le Pere Bechamel eut le

112 *Journal du voyage*
courage, quoy que bien
malade, de faire le
voyage à pied avec nô-
tre autre Serviteur. Nô-
tre desir estoit de par-
tir dès le lendemain du
lieu où estoit le Canot
de ce Nourague, mais
nous n'eussions pû sup-
porter cette fatigue là,
Dieu pourveut à cette
occasion permettant
qu'on nous retint onze
jours dans cet endroit,
où il y avoit près de soi-
xante personnes, où le
maistre de tous qui avoit
son fils dans le voisinage

dans la Goyane. 113

de Cayenne, nous donna une Caze particuliere pour nous retirer du bruit d'une grande réjouissance qu'ils alloient faire, & commanda à sa femme de nous traiter le mieux qu'elle pourroit : C'estoit partie par bon naturel, partie aussi pour empescher que son fils ne fust maltraité par les François à Cayenne. Dieu vouloit encore que durant ce temps-là nous instruisissions une femme toute rongée de chancres, & qu'elle fust

114 *Journal du voyage*
baptizée ; c'est ce que
le Pere Bechamel fit la
veille de nostre départ
de cet endroit. Le Pere
Bechamel n'eut pas la
force de dire son Bre-
viaire en se promenant,
tant il estoit foible, &
le lendemain Dieu luy
donna assez de force
pour aller à prés d'une
lieuë de là pour s'em-
barquer. Il ne nous
restoit qu'une difficulté,
estant entre les mains
de trois Nouragues tres-
bons, c'estoit de sortir
de la Caze de Camiati,
& d'en

dans la Goyane 115
& d'en retirer nostre
Cassette où estoit toute
nostre Traite , & de
trouver quelque com-
modité pour descendre
jusqu'à l'emboucheure
d'Aproague. J'avois pro-
mis à Camiati de de-
meurer chez luy après
mon retour des Aco-
quas ; ces gens-là ont
bien de la peine de voir
qu'on remporte de la
Traite hors de leurs Ca-
zes , & nous avions à
craindre qu'il ne nous
retint deux mois chez
luy avant que de nous

116 *Journal du voyage*
conduire chez les In-
diens, qui demeurent à
l'embouchure d'Aproa-
gue: Dieu nous leva tou-
tes ces difficultez; car
nos trois Nouragues nous
promirent de nous con-
duire jusqu'à la mer,
moyennant un certain
payement bien modi-
que. Passant devant la
Caze de Camiati nous
trouvâmes qu'il estoit à
la Chasse, & ceux qui
estoyent en sa Caze
estoyent ou ses deux
femmes, ou des Estran-
gers, qui n'oserent point

dans la Goyane. 117

nous empescher de prendre nostre Cassette, & nos trois Conducteurs qui craignoient de déplaire à Camiati leur Capitaine n'oserent pas neanmoins nous refuser de nous conduire à une Caze qui estoit à une lieuë au dessous, où pour lors il n'y avoit personne, & où ils devoient aborder pour aller par terre à Caraotibo d'où ils estoient, & pour conduire là leurs femmes & nous venir retrouver, quoy qu'ils eussent tâché

118 *Journal du voyage*
de nous faire mettre pied
à terre chez Camiati &
nous y laisser. Estant
arrivez à cette Caze de-
serte je me trouvoy si
mal que je pensay mou-
rir, & estant soulagé,
voyant que le maistre
du Canot vouloit aller
parler à Camiati, &
qu'un de nos valets de-
mandoit à l'y accompa-
gner pour retirer un
chien de chasse qu'il
avoit acheté qui s'y
estoit échapé, je luy don-
nay un ferrement de
trente sols pour presen-

dans la Goyane. 119

ter de ma part à Camiati, pour donner ordre à ses femmes de me faire un Hamac, & que je luy payerois le reste à mon retour, qui seroit incontinent que j'aurois recouvré ma santé; c'estoit afin qu'il ne fist point de tort à nostre valet, & qu'il ne s'opposast point à nostre retour. Le maistre du Canot raconta si bien à Camiati l'insulte que ce jeune Morou nous avoit faite, & le mauvais estat de ma santé, qu'ayant

120 *Journal du voyage*
receu le present que je
luy envoyois , il voulut
m'accompagner jusqu'à
l'embouchure d'Aproa-
gue chez le Capitaine
des Sapayes , qu'il vou-
loit aller voir depuis
long-temps , & qui estoit
son bon amy. Il vint
donc le lendemain avec
un de ses enfans , qui a
plus de trente ans , &
ses deux femmes , &
renvoya chez eux deux
de nos Conducteurs ,
prenant leurs places. Il
envoya par terre les
femmes & l'un de nos

dans la Goyane. 121

valets durant une lieuë, l'autre serviteur demoura dans le Canot pour ramer, ou, selon le terme du pais, pour pagayer avec ces trois puissans Nouragues, & nous y restâmes aussi à cause de nostre foiblesse, qui nous empeschoit de faire cette lieuë par terre. Ils avoient ainsi déchargé le Canot pour passer un saut de la Riviere si rude & si difficile, que les Indiens en passirent dans les dangers qui estoient extrêmes: Une

122 *Journal du voyage*
fois entr'autres ils firent
tant d'efforts pour em-
pescher que le Canot
ne fust emporté dans
un precipice , que s'é-
tant rangez à l'abry d'un
Rocher qui rompoit le
cours de l'eau , ils se re-
poserent un demy quart-
d'heure , n'ayant plus de
force , & pouvant à pei-
ne respirer. Je me suis
trouvé deux fois en pro-
chain danger de perir
dans deux Navires ;
mais l'aspect de ce fault
de la Riviere estoit plus
effroyable que tout ce
que

dans la Goyane. 123

que j'ay vu sur mer.

Le 19. de Juin nous passâmes deux faults ; au premier ils envoyèrent les femmes par terre , & traverserent la Riviere, pour sçavoir d'un Galibis qui estoit là depuis peu pour faire une nouvelle habitation , quelle route il falloit tenir pour éviter le naufrage , à cause que la pente du lit de la Riviere donnoit une grande rapidité à l'eau , & qu'il y avoit quantité de roches cachées où l'on pouvoit

L

124 *Journal du voyage*
heurter & se perdre.
Ayant veu que nos gens
se trouvoient fort em-
barassez , nonobstant
toutes les instructions
que cet homme leur
donnoit , nous le priâ-
mes de nous conduire
dans ce mauvais pas ,
luy promettant un Haim,
23 ce qu'il fit volontiers
& heureusement. Au se-
cond qui estoit le der-
nier sur Aproague , nous
mîmes tous pied à terre,
marchant au long de
l'eau sur des roches tres-
difficiles , & les Noura-

dans la Goyane. 125

gues tenoient le Canot attaché par derriere avec un lien , & le faisoient couler doucement dans cet endroit bien dange-reux quand la Mer est basse , car la marée haute la couvre , quoy qu'il soit à vingt-cinq lieuës dans la Riviere.

Aprés avoir passé tant d'écueils par la miseri-corde de Dieu , nous nous trouvâmes sans Cassave , sans viande ou poisson , sans Ouicou , à une journée & demie de la Caze des Sapayes ;

L ij

126 *Journal du voyage*
mais Dieu par la bonté
avoit pourveu à cette
grande necessité ; car
costoyant la Riviere nous
vîmes un chien qui ab-
bayoit. Les Nouragues
appellerent celuy qui
pouvoit estre à la chasse,
& furent bien réjoüis de
voir venir leur bon amy
le Capitaine des Sapayes,
qui nous salua aussi avec
démonstration d'amitié.
Nous fîmes ce que les
Nouragues n'osoient fai-
re , qui estoit de luy de-
mander des vivres à ache-
ter , luy exposant que

dans la Goyane. 127

nous n'avions rien du tout non plus que les Nouragues. Quand il eut appris nostre grande necessité il envoya querir son Canot , qui estoit grand , & tres bien muny de Cassave , d'Oüicou , de viande & de poisson 24 boucané , & nous en fournit & aux Nouragues , dont nous le payâmes sur le champ. Il nous dit que sa retraite estoit à une lieuë de là , où il nous viendroit trouver le soir , & que son petit demy toict ne

128 *Journal du voyage*
suffisant que pour luy &
les gens , nous en fis-
sions un autre pour nous.
Il vint vers la nuit, & le
lendemain il nous fit en-
trer le Pere Bechamel &
moy dans son Canot ,
jugant que celuy des
Nouragues estoit trop
chargé.

Ce fut le vingt-&-un
que nous arrivâmes dans
l'habitation de ce Capi-
taine des Sapayes , où
nous fûmes bien receus.
A peine estions nous ar-
rivez là que nous com-
mençâmes à penser com-

dans la Goyane. 129

ment nous en sortirions pour nous rendre à Cayenne , & il ne nous venoit en pensée aucun moyen plus prompt que de persuader au Capitaine des Sapayes de nous y mener luy-mesme , ce qui n'eust esté que dans trois semaines & à grands frais , mais Dieu y avoit pourveu , car le lendemain nous apprîmes que le jour suivant un Capitaine Galibi viendroit prendre un Sapaye pour aller à Cayenne , & de là à Maroni , d'où il vouloit

130 *Journal du voyage*
ramener son fils qui estoit
là chez les Sapayes de-
puis deux ans, & aussi un
fils du Capitaine des Sa-
payes. Il nous receut à
peu de recompense dans
son Canot, & nous allâ-
mes coucher dans une
Ilette qui est un peu
éloignée de la Mer dans
la Riviere, où nous de-
meurâmes le vingt-qua-
tre. Je remarquay là
que la Mer montoit huit
pieds, & je conclus de
là puisqu'elle couvre le
dernier saut de la Rivie-
re, qu'il n'y a que huit

dans la Goyane. 131

pieds de pente depuis vingt-cinq lieuës jusqu'à la Mer. Durant la nuit ils entendirent le cry d'un oiseau , & dirent en Galibis , *Voila le Diable qui crie* ; Je les repris , leur disant qu'ils se trompoient , que le diable n'avoit point de corps , & qu'il estoit comme nostre ame , qu'ils avoient estre invisible & immortelle , ce qu'ils ne disent pas des diables , pretendans que leurs Medecins ou Piaies les tuent avec de gros bastons. Les Nouragues

132 *Journal du voyage*
d'une Caze firent une
figure d'homme dans le
chemin par où ils pen-
soient que le diable ve-
noit dans leur Caze la
nuit & les rendoit mala-
des , afin que durant
qu'il s'arresteroit à ce
fantôme comme si c'é-
toit un Nourague , les
Piayes qui veilleroient
l'apperçoussent & le tua-
sent. Nous partîmes de
cette Isle pour aller cou-
cher à Co , d'où le len-
demain nous vîmes plu-
sieurs Canots de Galibis
en Mer, qui alloient vers

dans la Goyane. 133

la riviere des Amazones,
& que le maistre de nô-
tre Canot & le Sapaye
allerent visiter , se traî-
nant sur les vases à Mer
basse , & virent dans un
de ces Canots les deux
jeunes garçons qu'ils al-
loient querir à Maroni.
Ils ne songerent plus qu'à
nous conduire à Cayen-
ne , & ne pouvant tenir
la Mer qui estoit trop
rude , nous les priâmes
de nous mettre à Mahu-
ti , qui est la premiere
terre de l'Isle de Cayen-
ne , ce qu'ils firent avec

134 *Journal du voyage*
beaucoup de travail. Si-
tost que j'eus mis le pied
sur le sable, je me mis à
genoux pour remercier
Dieu de sa protection de-
puis nostre départ du
païs des Acoquas durant
cent soixante-dix lieuës :
Car tout nostre voyage
a esté de trois cens qua-
rante lieuës. Nous allâ-
mes loger chez Monsieur
Fontaine, qui a son bien
dans ce quartier là ; il
nous receut avec grande
joye. Le Pere Bechet
vint le lendemain vingt-
sept nous prendre avec

dans la Goyane. 135

deux montures ; nous en empruntâmes une de Monsieur Fontaine , 25 & nous arrivâmes au Fort de Cayenne , où Monsieur le Gouverneur nous témoigna toute l'amitié possible : Tout le peuple aussi accouroit pour nous voir , montrant qu'ils avoient beaucoup d'affection pour nous. Dans trois mois j'espere avec la grace de Dieu visiter les marais des Aracarets , Palicours , Mayez , Marones , Couffades , qui sont peuples plus ramaf-

136 *Journal du voyage*
sez que ceux dont j'ay
parlé dans ce recit. Voi-
la un grand champ ou-
vert aux ouvriers Evan-
geliques, ou je suis prest
de conduire ceux qui
voudront y travailler, &
de leur découvrir encore
plusieurs autres Nations;
bien resolu, avec la gra-
ce de Dieu, d'exposer ma
vie pour un si beau sujet,
qui est la propagation de
l'Evangile, & la conver-
sion de tant de peuples.

F I N.



NOTTES

DU VOYAGE
 qu'ont fait les Pe-
 res Jean Grillet &
 Bechamel , de la
 Compagnie de IE-
 SUS dans la Goya-
 ne , l'an 1674.

Premiere Notte , page 5.
 ligne 17.

*Un Fort qu'ils prirent
 sur les Anglois il y a qua-*

238 Nottes du voyage
torze ou quinze ans , du-
quel dépend encor aujour-
d'huy la colonie assez nom-
breuse d'Anglois qui s'y
estoiert establis huit ou dix
ans auparavant , sous le
Commandement de Milord
Villoughby. Ce Fort a-
voit esté basty par les
François en 1644. Et aban-
donné par eux en 1646.
pour les raisons rapportées
en diverses Relations qui
en font mention.

Seconde Notte, p. 14. l. 13.

Qui s'embouche dans la
Mer a la partie Orientale
de

dans la Goyane. 139
de Cayenne.

Troisième Notte, p. 14. l. 15.

Dont on fait une boisson de consistance & de couleur de lait, en la délayant avec de l'eau, & se garde un mois, & mesme six semaines dans des especes de Paniers doublez de feüilles de Bananiers, qui ont quatre ou cinq pieds de long & deux pieds de large & davantage.

Quatrième Notte, p. 16. l. 1.

Frere de Monsieur le
Marquis de la Barre, cy-

M

140 Nottes du voyage
devant Gouverneur &
Lieutenant General pour le
Roy dans les Isles de l'A-
merique, tant par mer que
par terre, & aujourd huy
Capitaine d'un des Vais-
seaux de Sa Majesté.

Cinquième Notte, p. 19. l. 17.

Dont l'embouchure est à
quatorze lieuës de Cayen-
ne vers l'Orient.

Sixième Notte, p. 22. l. 2.

Une des Nations refu-
giées dans les Terres des
Galibis.

Septième Note, p. 22. l. 3.

C'est leur Maison , où
les Indiens pendent leurs
Hamacs ou lits de Cotton à
l'heure que le Soleil se cou-
che , & en laquelle ils se
retirent pour passer la nuit.
Ils se levent ordinairement
avec le Soleil , & alors leurs
femmes ostent leurs lits ou
Hamacs de cette Caze & les
vont pendre dans le Carbet,
qui est une espece de Halle,
dont les piliers qui ne ser-
vent pas seulement à en sou-
tenir la couverture , est de
feüilles de Palmiers ; mais

142 Nottes du voyage
aussi pour y pendre les lits
de tous les hommes & des
garçons de la famille, &
mesme ceux des Estrangers
quand il y en a. Ce Car-
bet est dix ou douze pas
au dessus du vent de la
Caze, où les femmes lais-
sent toujourns leurs lits; car
en un bout de cette Caze
se fait ordinairement la
Cassave, le Oüicon, ou
boisson, la cuisine, & le
reste du service qui regarde
la subsistance de la famille.
Il est de ces Cazes qui ont
un estage par haut où l'on
pend les lits pour passer la

dans la Goyane. 143

nuir, & le dessous sert de Cabert, où les hommes passent la journée (quand ils y demeurent) à travailler à leurs arcs, à leurs flèches, & autres choses qui les concernent: leurs occupations estant différentes de celle des femmes comme presque par tout ailleurs, entre lesquelles il y en a une qu'ils ont usurpée sur le sexe, qui meriteroit un Chapitre à part, & dont on ne dira icy que ces deux mots en passant. Ils se mettent au lit dès que leurs femmes sont acouchées, & reçoivent les

144 Nottes du voyage
complimens de leur heureux
acouchement , comme s'ils
en avoient souffert la peine,
& y répondent dans le mê-
me sens que les femmes font
ailleurs en pareille occasion.
Cette coustume n'est pas par-
ticuliere seulement parmy
les Galibis , mais mesme en
beaucoup d'autres Nations
du Bresil , & d'autres par-
ties de l' Amerique.

Il faut encor remarquer
à l'égard de leurs Carbets,
que cest le lieu où ils tien-
nent leurs conseils, & où ils
déliberent sur leurs princi-
pales affaires. Ce qui ne se

dans la Goyane. 145
fait ordinairement qu'avec
une grande solemnité, où
s'assemblent de beaucoup
d'endroits ceux qui y sont
conviez, & qui ont in-
terest de s'y trouver.

Huitième Note, p. 22. l. 14.

Nation voisine de l'em-
bouchure de la Riviere des
Amazones.

Neuvième Note, p. 27. l. 7.

C'est le pain du pais,
fait d'une espece de racine,
qu'on rape & qu'on presse
ensuite pour en faire sortir
l'eau, qui est un poison froid

146 Nottes du voyage
qui fait mourir les hommes
& les animaux s'ils en
avalent seulement un demy
verre ; ce qui n'empesche
pas qu'on n'en mette dans
les sauces & au potage,
qu'elle rend de meilleur goust,
pourveu qu'elle ait boüilly
seulement un boüillon ou
deux, après quoy elle n'est
plus mal-faisante.

Dixième Notte, p. 39. l. 1.

Piaye, est le nom que
les Galibis donnent à leurs
Medecins, qui outre la
Medecine se meslent aussi
de devination. Ils ne pro-
fessent

dans la Goyane. 147

fessent l'un & l'autre qu'après avoir fait diverses épreuves, entre lesquelles il y en a une si dangereuse, qu'il y en a souvent qui en crevent. Ils pilent des feuilles vertes de Tobac, & en expriment le suc, dont ils boivent la valeur d'un grand verre, & il n'y a que les temperamens extrêmement robustes qui en échapent : outre plusieurs simples, gommes, & bois dont ils se servent pour la guérison des malades & des blessez, ils succent aussi les malades en quelque endroit

N

148 . Nottes du voyage
du corps qu'ils ressentent la
douleur ; & cette maniere
de traiter est presque tou-
jours avec succcez.

Onzième Notte , p. 50. l. 4.

La raison pour laquelle
ils employent tant de temps
à faire leurs Canots , est
qu'après avoir fait à coups
de hache une fente d'un
demy pied de large , &
d'autant de profondeur dans
toute la longueur du tronc
de l'arbre qu'ils ont choisi
& abattu , ils creusent le
reste à petit feu , & ce tra-
vail qui est tres lent , dure

dans la Goyane. 149
à proportion de la gros-
seur de l'arbre & de la
longueur qu'ils donnent à
leur Canot. Cette maniere
de travail qui est fort long,
sert extrêmement à la durée
de leurs Canots, qui sont
presque incorruptibles : après
cela le ver ne s'y attachant
point ; à quoy sert aussi la
dureté du bois, ny en
ayant presque point entre
les Tropiques qui n'ait cet-
te qualité.

Onzième Notte, p 57. l. 5.

C'est la marchandise qui
a cours parmy ces Peuples.

N ij

150 Nottes du voyage
comme Haches , Serpes,
Coûteaux , Miroirs , Ha-
meçons , &c.

Douzième Nott e , p. 62. l. 17.

*Couſtume de cette Na-
tion.*

Treizième Notte , p. 64. l. 5.

*En 1625. les Anglois ten-
terent un eſtabliſſement à
Cayenne , dont ceux cy
eſtoient apparemment , qui
ne leur reüſſit pas , les In-
diens les ayant défaits pour
s'eſtre mal gouvernez à leur
égard. Leur principale ha-
bitation eſtoit à Cayenne,*

dans la Goyane. 151
sur la riviere de Remire.
La même chose arriva quel-
ques années après aux Hol-
landois.

Quatorzième Notte, p. 71. l. 5.

La poupe des grands
Canots estant ordinairement
postiche ou d'applique, ils la
calfatent, ou calfeutrent
avec de la terre grasse, qui
se délayant à l'eau de temps
en temps, ils sont obligez
d'y en mettre de nouvelle,
& c'est ce qu'ils apellent
raccommoder le Canot.

152 Nottes du voyage

Quinzième Notte, p. 72. l. 2.

C'est une Riviere dont l'emboucheure est entre celle des Amazones & celle de Cayenne, environ à vingt lieuës de celle d'Aproüague; & c'est d'où Monsieur de Lery Gouverneur de Cayenne chassa avec dix hommes six ou sept cens Hollandois pendant les dernieres guerres qu'on a euës avec eux. Ils y avoient un Fort avec du Canon: Ils furent aussi chassez deux fois en ce même temps de la Riviere d'Aperöüague, où ils avoient

dans la Goyane. 153
aussi un Fort avec du Ca-
non.

Seizième Notte, p. 81. l. 13.

Tamouci, ou Tamouchi
veut dire vieux, & Cabo
signifie le Ciel en langue
Galibienne.

Dix-septième Notte, p. 86. l. 17.

Lors que les Anglois
partis des Barbades avec
quatre ou cinq Fregates,
vinrent faire descente à
Cayenne en 1666. Le Pere
Grillet y estoit Supérieur
des Jesuites, & fut quel-
que temps parmi les An-

154 Nottes du voyage
glois , qui le laisserent à
Cayenne avec le reste de la
Colonie lors qu'ils en parti-
rent.

Dix-huitième Notte, p. 90. l. 12.

Il est vray que pendant
leurs repas ordinaires ils boi-
vent peu , ou pour mieux
dire ils ne boivent jamais,
& après le repas ils boivent
un coup pour l'ordinaire ;
mais dans les assemblées
qu'ils font , tantost pour
des entreprises de guerre,
quelquefois pour commencer
un Canot , d'autres fois
pour le mettre à l'eau , pour

dans la Goyane. 155
faire un Capitaine , l'ad-
mettre dans leur Conseil ,
après l'avoir exposé à di-
verses & rudes épreuves.
Ils font des réjoüissances
qui durent souvent trois ou
quatre jours ; ce que les
François appellent faire un
vin , qui continuë jusques
à ce que leur boisson soit
finie. Ils en font pour cela
de trois ou quatre sortes
differentes , dont il y en a
qui deviennent tres-fortes
par la fermentation ; telle
est celle qu'ils appellent Pa-
linot , qu'ils font avec de la
Cassave plus cuite qu'à l'or-

156 Nottes du voyage
dinaire, & qu'ils mettent
toute chaude en pile & l'u-
ne sur l'autre, jusques à ce
qu'elle commence à se moi-
sir; après quoy ils la mê-
lent avec des patates cou-
pées en petites parties aussi
bien que la Cassave dans
de grands vaisseaux de ter-
re cuite, que nos François
appellent Canaris, & les
Provençaux & Espagnols
Iarres: surquoy ayant mis
une quantité d'eau propor-
tionnée, ils laissent le tout
fermenter & boüillir jus-
ques à ce que cette boisson
ait acquis la force qu'ils

dans la Goyane. 157
desirent ; ce qui arrive après
cinq ou six jours de fer-
mentation. Ils la passent
avant que de s'en servir,
& alors elle est de couleur
& de consistance de la biere,
de beaucoup meilleur goust,
mais beaucoup plus fumeuse
& enivrante. Ils ont en-
cor de plusieurs sortes de
boissons dont la diversité
vient des differens fruits
dont ils la composent. Mais
celle dont ils se servent or-
dinairement est blanche com-
me du lait , & de mesme
consistance. Elle rafraîchit
& nourrit beaucoup , &

158 Notes du voyage
est composée de Cassave cui-
te à l'ordinaire, & de Pa-
tates cuites ensemble, jus-
ques à consistance de pâte
qu'ils mettent dans des pa-
niers doublez de feuilles de
Bananiers, & qui se con-
serve bonne pendant un
mois, après quoy elle s'ai-
grit; mais plus tard si on
la tient en lieu frais.
Quand on s'en veut ser-
vir on en délaye avec de
l'eau une certaine quantité
proportionnée au besoin pre-
sent qu'on en a, & on la
passe si on a le loisir; car
souvent on la délaye & on

dans la Goyane. 159
la boit sans la passer, &
lors qu'on y mesle du sucre,
ou des canes de sucre pil-
lées, elle approche fort du
goust, de la couleur & de
la consistance de l'Orgeate,
dont l'usage est venu icy
d'Italie depuis quelques an-
nées. Ce dernier breuva-
ge s'appelle Ouacou dans
la Terre ferme, & dans
les Isles Ouicou. On croit
que la raison pour laquelle
les Européens ne sçauroient
jamais parvenir à le faire
si bon que les Indiennes, est
qu'elles mâchent les Pata-
tes & la Cassave avant

160 Notes du voyage
que de bouillir ensemble, &
qu'elles entendent mieux
jusques à quel point de
coction cela doit estre pour
avoir sa veritable perfe-
ction. Cela est encor plus
dégoustant à voir faire qu'à
lire; le vin foulé par les
pieds sales des Vignerons
ne l'est pas moins; mais
l'ébullition de l'un & de
l'autre corrige toutes ces
malpropetez.

Dix-neuvième Note, p. 95. l. 12.

C'est la maniere ordi-
naire dont ils expriment
les choses qu'ils ne peuvent

dans la Goyane. 161
nombrer, en disant Enoüa-
ra, c'est à dire autant que
cela.

Vingtième Notte, p. 98. l. 13.

Ou Parima; & cette
Nation est située vers la
source de la Riviere de Ma-
rony, dont l'emboucheure
est à quelque cinquante
lieuës de Cayenne vers le
Couchant, & à trente de
la Riviere de Suriname,
où les Hollandois ont un
Fort que les François bâ-
tirent en 1644. & qu'ils
furent obligez d'abandon-
ner en 1646. faute de rece-

162 Nottes du voyage
voir du secours de France.
Ce Fort est à trois lieuës de
l'emboucheure de Suriname
sur la droite en y entrant.
Milord Villoughbi s'y retira
en 1648. ou 49. avec une
Colonie de mille ou douze
cens Anglois, qui comme
luy tenoient contre Crom-
wel le party du Royd' An-
gleterre dans les Barbades,
c'est à dire les Isles Angloi-
ses des Antilles; les An-
glois appellent toutes ces
Isles-là Barbades, comme
nous appellons Isles de saint
Christophle tout ce qu'il y a
d'Isles Antilles occupées
par

dans la Goyane. 163
par les François.

Vingt unième Notte, p. 101. l. 7.

Ferrement , c'est toutes
sortes d'outils propres aux
Indiens , dont il y en a de
trente , de vingt cinq , de
vingt , & de quinze sols :
comme des Haches ou Coi-
gnées , des Serpes à manche
de bois , d'autres à manche
de fer en doüille d'une pie-
ce , que les Normands ap-
pellent Hansards , & se
peuvent amancher ; des Af-
settes , ou Aissettes , outil
de Tonnelier , que les Nor-
mands appellent Tilles. Cet

○

164 Notes du voyage
Outil sert aux Indiens pour
faire leurs Canots & pour
creuser le dedans de l'arbre
qu'ils y ont destiné. Ils se
servent aussi de Planes, au-
tre outil de Tonnelier, tant
pour le dehors de leurs Ca-
nots, que pour d'autres ou-
vrages.

Vingt-deuxième Note, p. 101. l. II

Hamac est un lit de co-
ton à la maniere des In-
diens ; bien qu'ils se suspen-
dent tous par les deux bouts
lors qu'on veut se coucher
dedans, quelquefois à deux
arbres de dix ou douze pieds

dans la Goyane. 165
de distance, quelquefois à
deux des piliers qui soutien-
nent leurs maisons ou Car-
bets; Ils ne laissent pas
d'estre fort differens en ma-
tiere & en ouvrage. Tous
les Hamacs (par exemple)
qui se font depuis la Riviere
des Amazones jusques à Ore-
noc, sont de cotton, pleins, &
presque tous sans frange aux
deux bords. La pluspart
peints de Rocou, ou couleur
rouge, avec des comparti-
mens en guillochis faits
avec assez de proportion &
de justesse. Ils sont les plus
estimez (sur tout dans les

166 Notes du voyage
Isles) pour l'usage, parce
qu'ils durent plus, & re-
sistent davantage que ceux
du Bresil, qui sont genera-
lement tous à jour, & de
fil de coton retors, & bien
plus fin que ceux de la Guia-
ne, qui sont de fil de coton
retors aussi, mais plus gros.
Ceux du Bresil ont tous
une grande frange à cha-
que bord, & la plupart
fort façonnées; & les Bre-
siliennes sont si industrieuses,
que de cent lits de coton
qu'on apporte d'un mesme
endroit, il ne s'en trouvera
pas deux dont les façons

dans la Goyane. 167
soient semblables. Les Ga-
libis les peignent presque
tous de rouge après qu'ils
sont faits, & pendant
qu'ils sont encor sur le
mestier. Les Bresiliennes
n'en font presque que de
blancs, & s'ils y meslent
des couleurs ou rouges, ou
bleuës, ou vertes, & sou-
vent toutes les trois couleurs
avec le blanc; c'est qu'elles
employent le fil déjà teint,
& ainsi les hommes n'y tou-
chent point; au lieu que les
lits ne sont peints dans la
Guiane que par les hommes,
ausquels les femmes les lais-

168 Notes du voyage
font pour cela, après qu'elles
en ont achevé le tissu. Et
le tissu se fait ainsi tant
au Bresil qu'en la Guiane.
Tout leur métier consiste en
deux rouleaux de bois de
huit à neuf pieds de long,
& de trois à quatre pouces
de diametre. Les deux
bouts d'un de ces Rouleaux
portent sur deux traverses
à huit ou neuf pieds de ter-
re plus ou moins, selon la
longueur que l'ouvriere veut
donner à son lit, ou qui luy
a esté ordonnée. L'autre
Rouleau est justement au
dessous, & c'est sur ces

dans la Goyane. 169
deux Rouleaux que la chaî-
ne du lit est posée. Après
quoy elles ont une espee de
Navette qu'elles font passer
entre les fils pour ourdir la
trame en maniere de toile ou
de drap. Et comme elles
passent leur Navette fil
après fil, l'un dessus &
l'autre dessous, ce travail
est d'une extrême longueur,
& n'a pas besoin d'une
moindre patience que la
leur.

Ceux du Bresil ayant
beaucoup plus de façon, il
y faut plus de temps &
plus d'industrie, & les uns

170 Nottes du voyage
Et les autres sont d'un
tres-grand debit dans les
Isles, où tous les Eu-
ropéens presque s'en ser-
vent; l'usage en est même
tres bon en Europe, sur-
tout où les lits sont ordi-
nairement mal propres Et
tres mauvais, particuliere-
ment en Espagne Et en Ita-
lie, où, comme ils sont tres-
legers, on les peut porter à
peu de frais, les plus grands
de ces lits ne pesant pas plus
de cinq ou six livres, Et
ceux du Bresil la moitié
moins, parce qu'ils sont à
jour Et plus fins. Avec
deux

dans la Goyane. 171

deux tirre-fonds ou deux cloux on les peut pendre par tout, & les Indiens disposent les piliers qui soutiennent le comble de leurs maisons dans des distances propres à cet usage : Ils ne vont point en Campagne sans cela, quoy qu'il y en ait toujours de reste dans leur habitation pour les survenans & les Estrangers.

Ils se servent aussi de ces lits presque dans toute l'Amérique meridionale, à porter les blessez, ou les personnes qui ne peuvent marcher. Les lits qui sont

172 Nottes du voyage
destinez à cet usage ont
à chaque bout un gros an-
neau , qu'ils passent dans
une perche assez longue pour
le lit , & assez forte pour
porter un homme ; & deux
Indiens , l'un devant , &
l'autre derriere , mettent sur
leurs épaules chacun un bout
de la Perche passée dans les
deux anneaux du lit dans
lequel est celui qu'ils por-
tent.

Les Aroüagues , les
Araotes , & la pluspart
des autres Nations qui
sont vers la riviere d'O-
renoque font leurs lits de fil.

dans la Goyane. 173
de Pite en maniere de Re-
Zeaux , & qui se suspen-
dent comme ceux de Coton.
La Pite est un espece de
chanvre ou de lin , mais
beaucoup plus long & plus
blanc , dont ils font leurs
cordes , tant pour les ma-
neures de leurs Canots , &
pour leurs Voiles , que pour
d'autres besoins , la Pite re-
sistant beaucoup plus , parce
qu'elle est plus forte que le
chanvre , qui est bien plus
pourrissant à l'eau. Ils en
font du fil tres fin pour ac-
commoder leurs flèches , &
pour d'autres menus usages.

174 Nottes du voyage

Vingt-troisième Notte, p. 124 l. 11.

C'est un Hameçon en
langage Normand.

Vingtquatrième Notte, p. 127 l. 10

C'est à dire soré sans sel,
ou deseché sur une espece de
gril fait de bastons élevez
de trois pieds ou environ,
au dessus du feu; on boucane
aussi la viande comme le
poisson, & le mot de bou-
caniers vient de la, & de
ce qu'ils ne vivent que de
viande ou de poisson apresté

dans la Goyane. 175
de la sorte. C'est le nom
qu'on a donné aux François
qui sont dans l'Isle de saint
Dominique, parce qu'a-
vant qu'ils y eussent des
habitations comme ils en ont
aujourd'huy vers la partie
de l'Isle qui regarde le Cou-
chant, ils ne vivoient que
de chairs ainsi cuites, des
bœufs & des vaches qu'ils
tuoient pour en avoir la
peau, & qu'ils vendoient
ensuite aux Capitaines des
Navires, pour des Fusils,
de la Poudre, des Chemi-
ses, & des Calleçons, ce qui
faisoit tout leur équipage.

176 Nottes du voyage
Ils estoient lors vagabonds
dans l'Isle & sans maisons;
mais aujourd'huy ils y ont
des habitations, & y font
force Tabac, malgré les Es-
pagnols. Ils sont comman-
dez par le Gouverneur de
la Tortuë, qui est une pe-
tite Isle qui est proche &
au couchant de celle de
S. Domingue; & l'on tient
que le nombre de ces Bou-
caniers passe celuy des au-
tres François qui sont dans
toutes nos Isles de l'Ame-
rique, appellées Antilles.
Ces Boucaniers ont fait des
actions de valeur si surpré-

dans la Goyane. 177
nantes contre les Espagnols,
tant à Porto-Velo, à Pa-
nama dans la nouvelle
Espagne & ailleurs, qu'à
peine pourroit on croire ce
que nous en ont appris les
Relations de ce pais-là,
sans le soin qu'a pris de-
puis peu un Espagnol
d'immortaliser leur me-
moire. Il nous a donné
en sa Langue l'histoire de
diverses expéditions de ces
Avanturiers en un Volu-
me in quarto, Imprimé
à Cologne en 1681. avec
Figures.

178 Nottes du voyage

Vingt-cinquième Notte, p. 135.
l. 3.

*Commis ou Associé de
Monsieur Touret, qui y a
une fort belle Sucrierie.*





RELATION

DE LA

GUIANE,

ET DU

COMMERCE

qu'on y peut faire.

LA Guyane est un grand País dans la Terre ferme de l'Amérique i Septentrionale, qui s'étend

en latitude depuis la ligne Equinoctiale , jusques au dixième degré du costé du Pole Arctique , & en longitude , depuis la riviere des Amazones jusques à celle d'Orenoque ; ce qui comprend près de quatre cens lieues de Costes, avec une profondeur immense dans les terres qui sont limitrophes du Bresil du costé du Midy , & de la nouvelle Andaloufie vers le Couchant.

Nos Navigateurs François ont accoustumé de

donner le nom de Cap de Nort à la Guiane, à cause qu'il est le plus remarquable de cette Côte, & que ceux qui y ont affaire y vont prendre ordinairement la connoissance de la terre.

Ce Cap est entre le deux & le troisiéme degré de latitude Septentrionale, & entre le trois cens quarante-cinquiéme & le trois cens quarante-sixiéme degré de longitude. Cet endroit du Continent est arrousé de quantité de Rivieres,

dont il y en a qui peuvent porter de grands Vaisseaux bien avant dans leurs embouchures, & le long desquelles on peut faire un nombre infini d'établissements, d'où l'on tirera des avantages considerables, tant par le moyen du trafic avec les naturels du País, & par des pesches qu'on peut faire dans ces Rivieres & le long de la coste que par le travail & l'industrie de ceux qui s'y établiront.

Les divers établisse-

vements que les François y ont faits en differens tems font assez connoître la possibilité qu'il y a de vivre en bonne intelligence avec ces peuples pourveu qu'on les traite avec plus de douceur, & qu'on en use avec plus de bonne foy que * n'ont fait jusques à cette heure tous ceux entre les mains de qui est la conduite de ces sortes d'entreprises est tombée. Les mauvais traitemens qu'ils en ont receus diverses reprises ne les ont

* M. De la Barre n'y a voit point fait encor d'établissement.

pas rendus incapables de
reconciliation , comme
l'experience l'a fait con-
noistre , & comme nous
l'avons éprouvé en dif-
ferentes rencontres.

Ils sont doüez d'un
assez bon sens, qu'ils ont
tout loisir de cultiver &
de polir par une longue
suite d'experiences que
leur procure une tres-
longue vie : Car c'est
mourir jeunes parmy
eux, que de ne vivre que
cent ans.

Ils ne jugent pas mal,
& ont des opinions assez

raisonnables des choses qui sont de l'estendue de leur ressort , & de la portée des seules lumieres naturelles , dont ils sont pourvus.

Ils observent exactement leurs paroles , & pratiquent inviolablement la maxime de ne faire à autrui , que ce qu'ils voudroient qu'on leur fist à eux mesmes.

Ils sont plus pacifiques qu'enclins à la guerre , qu'ils entreprennent neantmoins quand ils en ont quelque sujet legiti-

me , ou que la vengeance ou l'honneur les y engage.

Ils sont assez laborieux; bien qu'ils ayent de la patience & de l'adresse pour la pesche & pour la chasse , ils ont neantmoins assez de prévoyance pour ne vouloir point laisser dépendre leur subsistance du hazard ; & pour cela ils cultivent volontiers des terres à proportion de leur besoin , & de la grandeur de leurs familles.

Avant que l'Europe
leur

leur eust fourny pour
cet effet des outils de fer
& d'acier, ils en faisoient
de pierre dure : mais ou-
tre que la peine de les
faire leur estoit insuppor-
table, celle qu'ils avoient
encore à s'en servir estoit
si grande, qu'ils en aban-
donnerent l'usage aussi-
tost qu'ils eurent éprou-
vé qu'ils faisoient plus de
travail en un jour avec
nos Haches, nos Serpes,
& nos Cousteaux qu'ils
n'en faisoient en six mois
avec leurs outils de pier-
re qui ne servent plus

de rien aujourd'huy qu'à faire admirer leur patience dans les Cabinets des curieux.

Ils parlent une Langue qui est non seulement entendüe de toutes les Nations que les Espagnols d'un costé & les Portugais de l'autre ont obligées de se retirer dans la Guiane ; mais elle est intelligible mesme aux Carraibes , qui font les naturels des Antilles , & qui s'en servent. Ce que j'ay reconnu avec les Indiens

des Isles de S. Vincent, de la Dominique & des autres où j'ay eu occasion de les entretenir. Enfin cette Langue s'étend & se parle en plus de 400 lieues de Costes, & en beaucoup d'endroits à plus de six vingt lieues avant dans les terres.

Ils nourrissent de toutes sortes de Volailles domestiques, qu'ils nous apportent pour les babilles qu'on leur donne, aussi bien que le gibier, qui y est en tres-

grande abondance. Il n'y a pas moins de poisson non plus, tant de mer que d'eau douce.

Ils nous bastissent des maisons à leur maniere, qui sont assez commodes pour le pais. Ils défriquent nos terres, ils portent nos Lettres, ils servent à embarquer & à débarquer les marchandises des Vaisseaux; & enfin il n'est presque point de service qu'on n'en puisse tirer par la douceur & par les choses de peu de valeur

dans la Guiane. 191

qu'on leur donne, & qui leur sont propres ; ils entreprennent mesme de charger des Navires entiers d'une espece de poisson qu'ils peschent à l'Harpon dans les Rivieres, & que les François appellent Lamentin ; & cela à des conditions si modiques, que ceux qui font le negoce par leur moyen, y trouvent toujours un tres-grand profit, parce que le debit en est toujours prompt & assure dans les Isles, où il s'en fait une grande

consommation. En sorte qu'on peut dire que cette espeece de poisson & la Tortuë de mer sont la moruë de la Terre-ferme & des Antilles.

Et ce n'est pas une moindre manne pour les Colonies d'entre les Tropiques, que la Moruë l'est en Europe & ailleurs. Cette pesche se fait pendant toute l'année dans la pluspart des Rivieres de cette Coste, à la difference de la pesche de la Tortuë, qui ne se fait que pendant trois

de la Guiane. 193

ou quatre mois de l'année, pendant lesquels les femelles viennent faire leur ponte dans le sable au delà des bornes, qui sont marquées par les plus hautes Marées, & cela en si grande abondance (sur tout aux plages les moins fréquentées) qu'il est difficile de se le pouvoir imaginer: Car dix hommes en retournent plus en une nuit, que cent n'en peuvent habiller en une semaine.

Pendant la nuit, qui

est le temps seul qu'elles prennent pour venir se décharger de leurs œufs on attend qu'elles ayent passé la ligne que les plus hautes Marées décrivent, après quoy on les retourne sur le dos parce qu'estant une fois en cet estat, elles ne peuvent plus se remettre sur leurs pieds pour retourner à la Mer.

Entre les Plantes que les Indiens cultivent dans leurs Jardins, le Cotton est une de celles qui les occuppe le plus, principalement

de la Guyane. 195

pablement les femmes
qui en font leur ne-
goce particulier, & qui
par ce moyen en tirent
de quoy se parer, le
sachant filer aussi fin
qu'on le souhaite. Et
si les desordres arrivez
dans les Colonies de la
Terre ferme n'avoient
empesché d'en faire un
negoce réglé, comme il
auroit esté facile de
faire; sans cela on au-
roit pû en fournir toute
l'Europe en toute les
manieres dont il peut
estre employé, sans que

R

les François s'en donnaissent d'autre peine que celle de le recevoir a cause de l'inclination naturelle & generale que les Indiens ont pour le travail & pour la braverie, estimant un grain de cristail pour mettre à leur cou ou à leurs oreilles, autant que nous ferions icy un diamant de pareille grosseur.

Aussi comme chacun sçait que le Cotton est une des Marchandises qui se consume le

de la Guyane. 197

plus en Europe & dont le prix varie le moins, les habitans des Isles n'en auroient point abandonné la Culture s'il y avoit eu suffisamment de femmes pour le filer ; sans quoy le transport ne s'en peut faire qu'avec beaucoup d'embarras & peu de profit.

Les Hamacs ou lits de Cotton que les Indiens nous vendent pour une serpe ou pour une hache se débitent apres dans les Isles avec

R ij

un profit considerable
chacun y ayant le sien ,
& n'en venant que de
la Guiane , & rarement
du Bresil a cause du peu
de commerce que les
François y ont.

Le Rocou est une
teinture rouge & de
prix lors qu'elle est na-
turelle , comme les In-
diens nous la vendent ,
& qu'elle n'a point
encor esté falsifiée par
les Estrangers qui l'ap-
portent en Europe.

On tire d'eux encore
diverses sortes de Gom-

de la Guyane. 199
mes de bois & de ra-
cines propres à la Me-
decine & de grand debit
en France , aussi bien
que des bois propres à
la teinture & la fabri-
que des Cabinets & des
ouvrages de marquet-
terie ; entre lesquels est
le bois de Lettre que les
Hollandois apellent Let-
tre-hout , qu'on nom-
me en France bois de
la Chine , & qui ne
croist en aucun autre
lieu du monde qu'en
cet endroit du Conti-
nent. Les naturels du

païs le coupent & le portent à forfait, jusques aux Vaisseaux à si bon marché, que le millier pesant ne revient au plus qu'à un écu, & s'est long temps vendu cent écus le milier & jamais moins de cent cinquante livres.

Outre les Animaux de plaisir comme sont les Singes de diverses especes, les Sapajoux, les Tamarins, les Sagouins, les Perroquets, les Arras, les Tocans, Jobmets, encor quantité

d'autres choses que le
païs produit, pour dire
que l'estenduë de cette
grande Terre a encore
l'avantage sur les Isles
de l'Amérique qu'on ne
doit point apprehender
de la laisser comme on
voit par experience
qu'il arrive à l'Isle de
Saint Christophe. & aux
autres de peu d'espace,
ou la terre est devenuë
presque sterile à force
de porter; sans qu'il
soit possible de la laisser
reposer acause de la pe-
tite estenduë que cha-

que habitant en peut avoir ; ce qui n'empesche pourtant pas qu'il ne s'en enleve encor chaque année une quantité prodigieuse de Sucre , sans le Gingembre , l'Indigo , la Casse & les autres Marchandises qui s'y cultivent & qui s'y fabriquent.

Le pais est diversifié de colines , de plaines & de preries : Et il n'y a presque point de montagnes qu'on ne puisse cultiver avec beaucoup de profit. La terre y est

si fertile par tout, qu'un homme avec ses bras y peut faire des vivres aisément pour vingt personnes, tant elle est aisée à cultiver. Les fruits y sont excellens & en abondance, tous nos legumes y croissent toute l'année en tres-peu de temps & sans distinction de saison, & comme il ny a jamais d'Hyver, les arbres y sont successivement chargez de fleurs, de fruits & toujours de feüilles.

L'air y est tres-bon &

le climat fort doux bien que ce païs soit entre les Tropiques: & la chaleur y est continuellement temperée par un vent frais d'Orient qui y regne toute l'année à la reserve de la nuit que le vent qu'on appelle Brise vient de terre & ne se fait sentir qu'à une ou deux lieues vers la Mer.

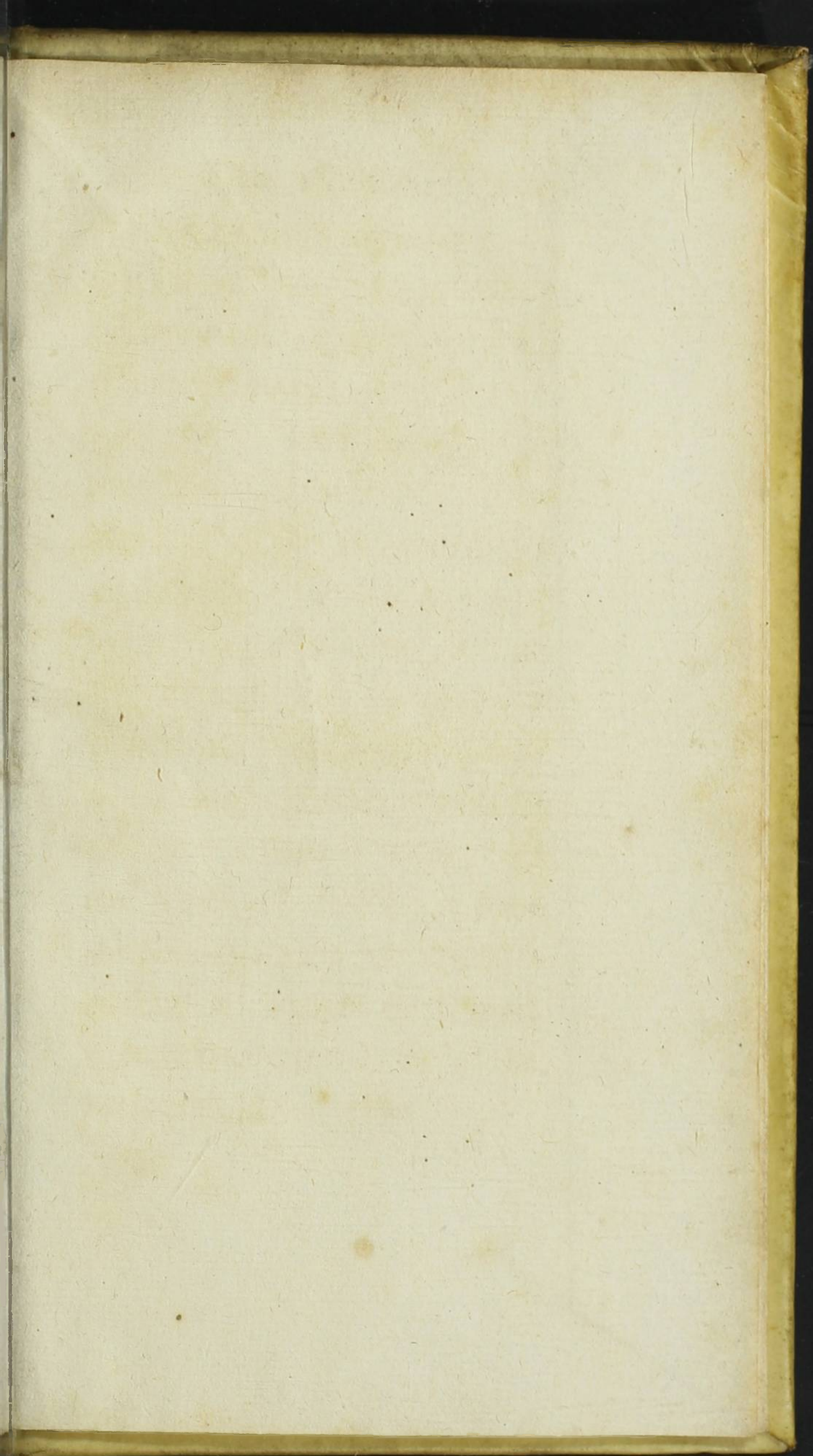
Les eaux y sont excellentes, & se conservent en leur bonté pendant les plus grands voyages, comme on l'éprouve souvent en Europe où on

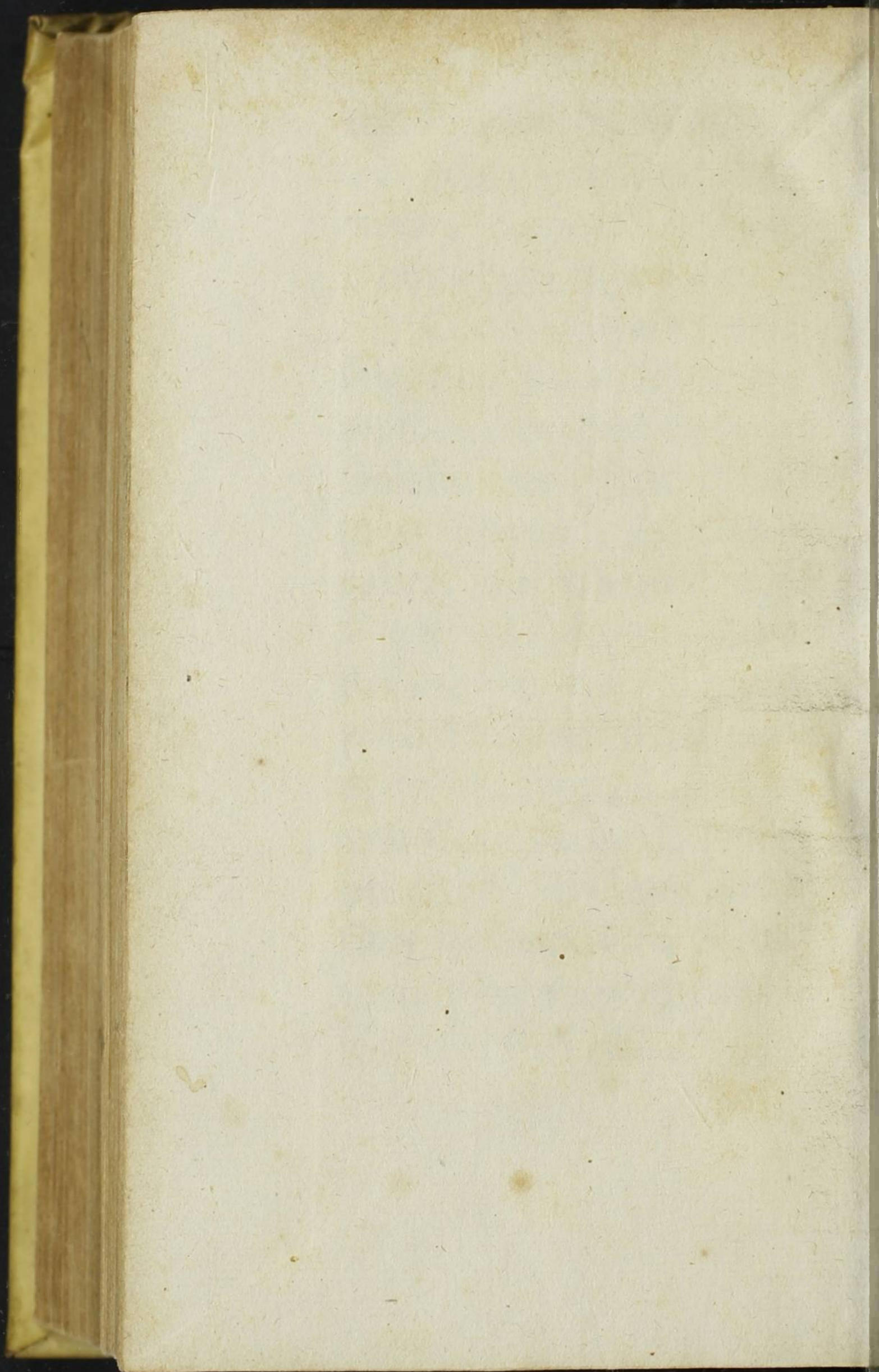
ne les trouve jamais corrompuës au retour des Navires qui en ont fait leurs provisions en ce pais-là. Il ne faut pas omettre qu'il y a dans cette coste plusieurs Isles si propres à la nourriture des bestiaux que pourvù qu'on y observe quelques precautions, il ne faut pas douter qu'il n'y en ait dans peu de temps un aussi grand nombre à proportion (supposé qu'on y en porte) que dans les autres Isles où les Navires vont tous

206 *Relation de la Guyane.*
les jours charger de
cuirs , comme à saint
Domingue & ailleurs.

Cecy n'ayant esté
fait que pour servir de
memoire luccint pour la
Guiane en general &
pour Cayene en parti-
culier, on n'a pas jugé
à propos de s'étendre
davantage ny donner
plus de detail d'un pays
ou nous avons à present
une Colonie de laquelle
on attend quelque Rela-
tion qui nous en infor-
mera plus amplement.

F I N.





N. 16.

30226

景

